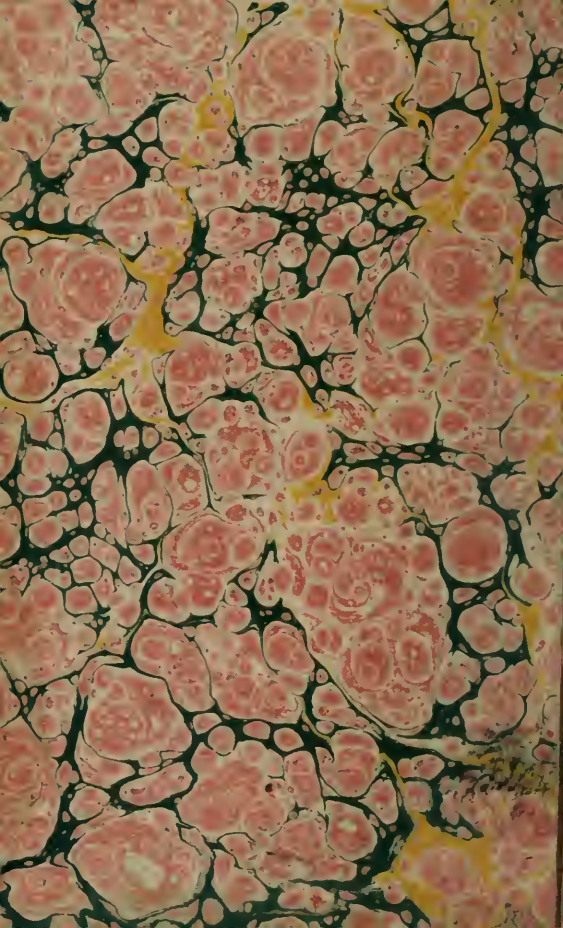
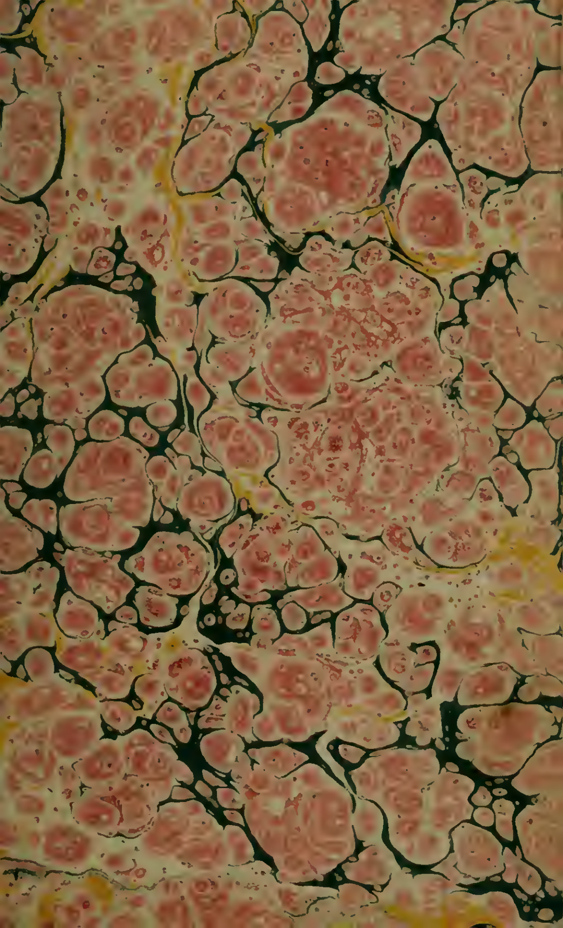

3 1761 07885379 3





L'ANTIGASTRONOMIE,

POÈME.



Desrais del. Bovinet Sculp.

C'en est fait, j'ai perdu la vie,
Hélas! si vous pleurez ma mort,
Accusez de mon triste sort
L'Auteur de la Gastronomie.

L'ANTIGASTRONOMIE,

OU

L'HOMME DE VILLE SORTANT DE TABLE,

POÈME EN IV CHANTS.

Manuscrit trouvé dans un pâté, et augmenté de remarques importantes.

AVEC FIGURE.

DEUXIÈME ÉDITION.

A PARIS,

CHEZ HUBERT ET Cᵉ., IMP.-LIB.

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, Nº. 21.

M. DCCC. VI.

Deux exemplaires de cet ouvrage ont été déposés à la Bibliothèque impériale conformément à la loi.



PRÉLIMINAIRE

DU COMMENTATEUR.

Seul à table, je contemplais un énorme pâté; présent, dont l'arrivée subite et mystérieuse ne m'étonnait pas moins que sa magnificence. Je ne sais, à son aspect, quelle voix secrète me faisait pressentir quelque grand évènement, et, comprimant sans cesse un desir indiscret, me contenait dans une admiration respectueuse.

Tout à coup on sonne : trois jeunes inconnus se présentent me saluant gaiement de la part de quelques anciens amis de la province. Je leur offre sans façon

mon modeste couvert... et surtout ce présent tombé des nues, qui sans doute ne pouvait venir plus à propos. « Ah, » Monsieur, dit l'un d'eux, me prenant » au mot:

» Déjà dans votre asile *
» Je vois les conviés arriver à la file ;
» Je lis dans leurs regards le desir prononcé
» De jouir du festin qui leur est annoncé. »

A peine assis, les tirades *gastronomiques* se succèdent avec une effrayante rapidité : l'un vante *le dos du brochet*; l'autre proscrit *les poulets domestiques*; l'autre rit *des cochons rotis qui sentaient la fumée*: ces messieurs semblaient avoir pris à tâche de me réciter tout le poème par fragmens. L'exemple s'unissait aux préceptes, et déjà des œillades perfides caressaient mon riche présent, qui sem-

* Gastronomie, ch. 2.

blait une forteresse s'élevant majestueusement au milieu des ruines silencieuses. « Morbleu, s'écrie l'un de mes convives, » commençons le siège. »

A ces mots, de grands cris. Les apprêts sont faits. Tous les regards braqués vers le fort lancent des traits de flamme. Je m'approche et me dispose à y faire une brêche... « Vous tremblez ! » répétait ma troupe impétueuse. J'éprouvais en effet une vive émotion. Mais bientôt je m'aperçois que, du fond de la citadelle, un corps dur résiste à mes coups ! il me semble que l'acier frappe l'acier, que le fer repousse le fer !... « *timeo Danaos...* » m'écriai-je..... et les armes tombent de ma main défaillante.

L'étonnement est général. Déjà un bras invisible signalait une grande vengeance : mes Gastronomes portaient sur

leurs physionomies l'empreinte d'une secrète terreur... Je me recueille, je rappelle mes forces et mon courage ; impatient, je m'élance, j'escalade les remparts, j'avance, je cherche, je sonde, j'avance encore. La forteresse est prise d'assaut.... Que vois-je ! une boîte de fer blanc... je l'ouvre avec précipitation... ciel ! un poème : L'ANTIGASTRONOMIE !

*Conticuere omnes, intentique ora tenebant.** La lecture du manuscrit se fait sans interruption. Chaque chant laissait dans les esprits des impressions profondes. Un léger murmure pourtant se fit entendre à ces vers :

O mes amis, ne mangez guère !
O mes amis ne mangez pas !
S'il est bon de faire un repas,
Il serait mieux de n'en point faire.

* *Chacun se tait et me fixe bouche béante.*

Mais l'ombre d'Angoulafre venant révéler le secret d'une mort effrayante, produisit un effet terrible et concluant. Mes hôtes se levèrent aussitôt et se retirèrent d'un air pénétré. Pour moi, frappé d'un miracle, plus apparent peut-être encore, après avoir réédifié la citadelle, dont tous les débris avaient été respectés, je ne songeai plus qu'à faire connaître à l'univers un ouvrage si important, en y joignant de légers développemens : mais je dois communiquer avant tout, un billet que l'auteur anonyme avait annexé à son manuscrit.

BILLET DE L'AUTEUR.

Qui que tu sois, lis ces vers et reste plongé dans une méditation profonde. Intempérant, reconnais tes erreurs et verse des larmes; sobre, bénis les Dieux et plains des mortels égarés. J'ai vu, j'ai parlé, j'ai fait jaillir la lumière; tu deviens responsable des maux du genre humain. Adieu.

L'ANTIGASTRONOMIE,

POÈME.

CHANT PREMIER.

C'EST trop succomber à la voix
D'un traître enseignant l'art de vivre,
Je chante, effrayé de ses lois,
L'art heureux de ne les point suivre:
Abstinence, ô fille des cieux!
Redis-moi ces biens précieux
Dont j'avais perdu la mémoire;
Ces biens si vantés dans l'histoire

Et que goûtaient nos bons aïeux!
Dis-moi ce secret admirable,
Ce secret toujours praticable
Qui rendrait l'homme égal aux Dieux!
Je te chante! et sortant de table
On doit te chanter encor mieux.

Venez, pieux anachorètes,
Sobres reclus, jeûneurs ardens,
Qui, suivant la loi des prophètes,
Ne mangiez que du bout des dents:
Et vous, mes amis les poètes;
Vous aussi, messieurs les amans,
Céladons aux plaintes discrètes,
Qui tous consacrant vos instans
A vos langueurs, vos chansonnettes;
Ne vivez que de l'air du temps;
Venez, inspirez mon audace:
Que le Gastronome vorace
Tremble et s'arrête épouvanté;
Et laisse à Minet qui le flatte

Saisir finement de sa pate
Le mets dans l'attente resté.
Ah! si dans les grandes merveilles
Que je prépare à l'univers,
Parfois la cadence des vers
Répond mal au but de mes veilles,
Qu'au moins pour d'utiles leçons
J'obtienne un sourire des Muses,
Et qu'enfin messieurs les gloutons,
Pour s'étouffer n'aient plus d'excuses.
O vous qu'un aveugle desir
Porte sur l'aile du plaisir
Dans le temple où Comus préside,
Fuyez son talent séducteur
Et prenez contre l'imposteur
Mon expérience pour guide :
Ainsi, du nuage rapide
S'échappent ces brillans éclairs
Précurseurs du foudre homicide
Qui roule en grondant dans les airs.

Fuyez, ô troupe qu'on abuse,
Connaissez une infâme ruse :
Ce festin qui vous est si cher,
Des cieux vous promet les délices,
Eh bien! il vous cache l'enfer,
Oui, l'enfer et tous ses supplices.
Tel ce présent mystérieux
Qui, trompant un aveugle zèle,
Menaçait du fer et des feux
La phrygienne citadelle;
Tel ce magnifique couvert
Dévoile à mon regard expert
Des démons les noires milices
Au fond d'un coulis d'écrevisses
Ou dans une sauce-Robert.

Ah! craignez ces douceurs factices;
Craignez ces mets remplis d'épices,
Et tous ces assaisonnemens,
Poisons pernicieux et lents
Dont je connais les maléfices;

Craignez chaque mets, quel qu'il soit,
L'un est trop chaud, l'autre est trop froid,
Tel est sec ou mélancolique,
Tel bilieux ou flegmatique...
Sauvez, ah ! sauvez Ilion !
Déjà tout l'enfer se déploie...
Il ne faut pour renverser Troie
Qu'une fausse digestion.
Mais j'entends les discours du traître;
Il s'avance, il ose paraître !
L'impie ! en ses chants corrupteurs
Il réduit la diète en sophismes,
Brave le plus grand des docteurs
Et méprise ses aphorismes !
Toi-même, ô penseur de renom,
Qui survivant à tes obsèques,
As sans doute sous plus d'un nom
Enrichi nos bibliothèques,
Toi-même, ô vieillard de Samos !
Sa voix, près du docteur de Cos,

Te relègue aux calendes grecques!...
Tant d'audace, tant de courroux,
Mes amis, le souffrirez-vous?...
Non, venez, repoussons l'offense,
Et qu'enfin, sur l'autel des fous
Le culte des sages commence.

Déjà quels horribles effets!
Quelle affreuse métamorphose!
Eh, les voilà donc les bienfaits
Des lois qu'ici l'on nous impose?
Pleurez, pleurez, tendres Amours!
Où sont-ils ces jolis contours,
Cette taille svelte et légère
Qu'enlaçaient vos doigts amoureux?
Ce pied dont l'essor gracieux
Effleurait à peine la terre?
Dieu! que vois-je! ô destins nouveaux!
La reine aimable de Paphos
Changée en un colosse informe
Faisant, sous une masse énorme,

Gémir deux énormes pivots !
Dirai-je une triste insomnie ?
Dirai-je ce calme trompeur
Qui semble livrer notre cœur
A quelque puissance ennemie ?
O temps qu'une amante chérie
Rendait pour moi si fortuné !
Si jamais j'affligeai ma mie ,
C'est lorsque j'avais trop dîné.
Et suivez la marche pénible
De ce convive dont la main,
Parfois s'ouvrant à l'orphelin ,
Décelait une ame sensible...
Jeune indigent, va , c'est en vain
Que des rigueurs de ton destin
Maintenant ta plainte est suivie ,
Son âme vient d'être endurcie,
Et son cœur aujourd'hui t'envie
Le triste bonheur d'avoir faim.
Mais quoi, quelle fureur subite !

Fuyez, mes amis ; je ne sais
Quel monstre terrible m'agite !
Vous même... ô discours insensés !
De nos torts présens et passés
Comme ici notre ame s'irrite !
Quelle suite auront ces débats ?
O Clitus, j'évoque ton ombre :
Rien ne te pressait, n'est-ce pas,
De quitter un jour ton repas
Pour aller au royaume sombre
Disserter avec Philotas ?
Discoureur, aveugle sans doute,
Est-ce Alexandre qui t'écoute ?
Le trait avec rage lancé
Dans ton sein demeure fixé,
Tu tombes... ton âme causeuse
Va sous la voûte ténébreuse
Dire le bras qui t'a percé...
Et pourtant, du maître du monde
Dieu, que la douleur est profonde !

Il veut mourir ! l'infortuné ,
Dans le désespoir qui l'accable ,
O qu'il voudrait, fuyant la table,
N'avoir , hélas , jamais dîné !
Non , de mes transports légitimes
Rien ne doit comprimer l'ardeur ;
C'est peu d'une aveugle fureur ,
La table enfante tous les crimes.
N'est-ce pas, sortant d'un festin,
Et quand la lyre harmonieuse
A la terre silencieuse
Tendrement disait le refrain
De sa plainte voluptueuse ,
Que Néron , tigre furieux
Aspirant le sang , la ruine ,
Embrasa la ville des Dieux
Et signa la mort d'Agrippine ?
N'est-ce pas , d'un banquet pompeux
Empruntant le luxe homicide ,
Qu'un époux féroce , un perfide...

O douce et sensible Vergy !
Faut-il que ma muse rappelle
Qu'un jour, après ton vermicelle,
Tu mangeas le cœur de Coucy !
  D'où nous vient-il donc, cet usage
Qui, par un funeste alliage,
Favorise ainsi les forfaits ?
Qui donc en fit les premiers frais ?
Qui l'enfanta ? Faites silence
Et prenez enfin connaissance
Du plus horrible des secrets.
  Ce poète, chantre héroïque
D'un art qui long-temps fut obscur ;
D'un art que lui-même à coup sûr
N'oserait pas mettre en pratique,
O crime ! eh bien, ami des Dieux
Avec qui souvent il converse,
C'est par ses chants insidieux
Que contre vous-mêmes s'exerce
La haine secrète des cieux.

Cette boîte jadis fameuse
Dont l'antiquité fabuleuse
Déplora les charmes trompeurs ;
Ce don, source de tant de pleurs,
Sachez donc qu'il ne fut en somme
Qu'un beau livre où, pour perdre l'homme,
Indignés de plus d'une erreur
Les Dieux avaient dans leur fureur
Renfermé l'art du Gastronome.
O livre autrefois si peu lu,
Dont pourtant on eut souvenance,
Mort en naissant, ne pouvais-tu,
Ainsi que tant d'autres en France,
Te contenter d'avoir paru !
Maintenant que pour nous séduire
La terre avec les cieux conspire,
Quel doit être notre destin ?
Mes amis, le fait est certain,
De ce volume redoutable
Le premier effet remarquable

Fut un pâté du *Puits-certain.*
Et telle est la boîte dorée
D'où sortit la horde abhorrée
Des privations, des desirs,
Des afflictions, des plaisirs,
Troupe tyrannique et servile
Qui tient à des affections
Qu'en secret dirige la bile:
Et d'où naissent les passions?
Du chyle et des digestions,
Des digestions et du chyle.
O Milton, pour peindre les Maux
Prête-moi ton feu, ton génie!
Mais que dis-je! pour ma patrie
N'as-tu pas repris tes pinceaux?
Ainsi nous vinrent du Tartare
La fièvre, l'asthme, le catarrhe,
La goutte, et ce monstre assassin
Qui tous les renferme en son sein;
Et, de douleurs prématurées,

Sentant les pointes acérées,
L'homme éprouva dès son printemps
Et les dégoûts, et les nausées,
Les toux par la bile causées,
Les pénibles suffoquemens
Et les tristes engorgemens
Où l'art vainement s'interpose,
Et ce funeste épanchement
Qui d'une figure de rose
Fait une mine de safran.

Dieux terribles! votre vengeance
A trop frappé le genre humain;
Mettez un terme à sa souffrance,
Et que ma voix lui montre enfin
Les biens qu'annonçait l'Espérance.

O honteuses profusions
Dont l'espèce humaine s'honore,
Faut-il qu'un seul homme dévore
Des villes et des nations!

« Tous ces mets qu'un luxe futile *
» A vos regards vient d'entasser,
» Par combien de mains, cher Emile,
» Croyez-vous qu'ils ont dû passer ?
» Toutes les régions du monde
» Ici nous prodiguent leurs biens,
» Grâce à l'activité féconde
» D'au moins vingt millions de mains :
» Combien d'hommes ont, de leur vie
» Payant un trop fatal orgueil,
» Pour vous acheté le coup-d'œil
» De cette table bien servie !
» Et ce luxe, dans quel espoir
» Vint-il des quatre coins du globe ?
» Il brille à midi, sur le soir
» Il ira... » Mot que je dérobe
Aux oreilles de l'univers !
Peins donc jusqu'où l'homme s'expose ;

* Rousseau, *Émile.*

O mot que Rousseau dit en prose
Et que je tairai dans mes vers !
  Combien vous seraient retracées
De philosophiques pensées !
Mais desirez-vous de changer ?
Pour apprendre à devenir sages,
Mes amis, il faut voyager,
Rien n'instruit comme les voyages ;
Hâtez-vous, apprêtez vos chars ;
Si je censure vos usages,
Je sais apprécier vos arts :
Venez, dans la plaine éthérée
Prenant un vol audacieux,
Que sur mainte et mainte contrée
Tout à coup se portent vos yeux :
C'est trop peu de Sparte et d'Athène ;
De la mer du nord au Delta,
De l'Orénoque au Boristène,
Du Gange à Carubatuba,
Partout avec vous quels contrastes !

Pour qui ce temple, cet autel ?
Je cherche le maître d'hôtel ;
Et que vont m'apprendre les fastes,
Les lois, les chevaux et les castes
De ces fils barbus d'Ismaël ?
Quel Dieu les inspire et les guide...
Mais que notre course est rapide !
Où suis-je ? ciel ! qui vient s'offrir
A nos yeux ? des Antropophages !
Amis, descendons sur leurs plages,
C'est à nous, fiers de réfléchir
Et d'avoir des mœurs, des usages,
C'est à nous de les convertir.
« Barbares, nous venons vous dire
» Qu'il serait mieux de faire frire
» Tous êtres vivant dans les eaux,
» Qu'un de ceux qui, grâce aux vaisseaux,
» Sur elles savent se conduire :
» Et dans vos champs et dans vos bois,
» Tous les jours, armés d'un carquois

» Guettez le cerf au pied agile;
» Surprenez la biche tranquile,
» Débusquez le lièvre craintif,
» Abattez l'oiseau fugitif;
» Assommez, si c'est votre envie,
» Hors nous, tous êtres ayant vie,
» Et pour que leurs corps soient exquis,
» Nous vous donnerons un croquis
» De nos lois en gastronomie. »
Mais, Dieu, qu'entends-je! ô mes amis,
Que n'ai-je sur ces bords funestes
Chanté plutôt les biens célestes,
Les biens que je vous ai promis!
Fuyons; cette horde cruelle
Ne mangeant que ses ennemis,
Nous trouve plus barbares qu'elle;
Dans ses yeux la flamme étincelle,
Où fuir? où porter nos leçons?
Çà, dans le sein des tourbillons
Cherchons des routes inconnues,

Et d'échelons en échelons
Arrivons au sommet des nues :
Montre-toi donc à découvert,
Asile sacré de l'olympe ;
Et pour une fois que j'y grimpe
Que les Dieux soient à leur couvert...
Que vois-je ! un seul mets, l'ambrosie !
Amis des danses, des concerts !...
Ce spectacle vous extasie
Et vous retombez dans les airs !
Pensiez-vous donc, ô race impie,
Chez les Dieux, trouver les débris
Des lapereaux et des perdrix ?
Des Sauvages la horde impure
Plus que vous aurait-elle appris
A rendre hommage à la nature ?
Ce malheureux, votre pâture,
C'est un père que pleure un fils,
C'est un fils que demande un père,
Qu'en soupirant cherche une mère,

Et que sa compagne à grands cris
Appelle par mer et par terre !
Ces rochers seraient attendris ,
Et votre âme n'est pas émue !
Et de sa compagne éperdue
Quoi, vous préparez le trépas !
Barbares ! déjà votre bras...
Arrêtez ! c'est trop de furie !
Cet être, que vous a-t-il fait,
Et qui donc a pu, je vous prie,
Vous donner des droits sur la vie
De ce petit cochon de lait ?...
Vous rêvez, cherchant une excuse !
Mais quoi ! votre bouche m'accuse ?
Par un vain prestige éblouis
Dans votre course vagabonde,
Vers les premiers hôtes du monde
Vous remontez épanouis !
Hélas ! dans mon bouillant délire
Peut-être ai-je égaré vos pas :

Tous les sentiers ont tant d'appas
Lorsque l'on brûle de s'instruire!
O toi qui, t'effrayant d'un fruit,
Peut-être prévoyais nos larmes!
Dès que par ton Ève séduit,
La pomme à tes yeux eut des charmes,
Tes yeux et ton avidité
Sans doute effrayèrent ton juge...
Tu fus Gastronome! et j'en juge
Par le penchant qui m'est resté.
Hélas, du séjour enchanté
Où ta gloire te fut rendue,
Un seul instant jette la vue
Sur ta triste postérité!
Cet être au front plein de noblesse,
Dont la science, la sagesse,
N'ont pour bornes que l'univers,
Cet être qui soumit les mers,
Lit dans les astres, des planètes
Découvrit les routes secrètes,

Et sait voyager dans les airs,
Vois-le, comme d'un air farouche,
Les yeux en feux, et l'arme en main,
A l'aspect d'un pompeux festin
Tout à coup il ouvre la bouche!
Cédant aux efforts de Vulcain,
Telle, sur la forge brûlante,
Cette outre oblongue et haletante,
Qui presse Éole dans son sein,
Toujours s'abaisse et toujours monte:
Similitude affreuse, ô honte!
Sans toi, triste et fatal écueil
Qui me rends à des goûts étranges,
Des cieux je toucherais le seuil
Et marcherais l'égal des anges!
Sans toi, je vivrais des concerts
Qui sont modulés dans les airs,
Sons mélodieux que j'ignore;
Et toi, gigot qui m'as tenté,
Auprès du flanc qui t'a porté,

Je te verrais bondir encore.

Toutefois d'un parent bien cher
Gardons-nous d'aggraver l'injure ;
Mes amis, le goût de la chair *
N'est pas du tout dans la nature.
Dans ces jardins délicieux
Où jadis cet enfant des cieux
Près de sa compagne interdite
Rêvait à ses derniers neveux,
D'un archange tout radieux
Lorsqu'il recevait la visite,
Jaloux que son hôte charmant
Agréât quelque nourriture,
Jamais offrit-il seulement
Une misérable friture ?

Lorsque, traversant le désert,
Le peuple guidé par Moïse,
S'écria : « grand Dieu, que me sert
» D'espérer la terre promise,

* Rousseau, *Émile*.

» Si jamais la table n'est mise ? »
Quand ce peuple d'un tel grief
Fut près de s'en prendre à son chef,
Du ciel à tant de maux sensible,
Vous qui connaissez votre Bible,
Vit-on pleuvoir des aloyaux,
Et des coulis et des gigots,
Des tranches, des têtes farcies,
Des jus, des poulardes roties ?
La manne tomba par flocons,
Couvrit les plaines et les monts;
Et l'Hébreu dans sa douce ivresse
Entonna des chants d'allégresse.
Sans doute il eut un cœur de fer, *
Au moins un appétit d'enfer,
Celui qui, d'une dent horrible,
Le premier déchira la chair
D'un animal doux et sensible;
Qui, sur les trente-deux pivots

* Plutarque. — Rousseau, *Émile*.

De sa bouche sanguinolente,
Osa faire craquer les os
D'une bête à peine expirante!
Ces membres humés palpitans,
Durent tressaillir dans ses flancs,
Et les chairs encor frémissantes
Pousser des plaintes menaçantes
Du fond de ces antres sanglans.

« L'homme, dites-vous, reçut l'être
» Pour agir ici-bas en maître;
» De la nature il est le roi,
» Toute la terre est son empire,
» Sur elle tout ce qui respire
» Doit être soumis à sa loi;
» Seul il reçut l'intelligence,
» Seul il apprit à s'attendrir,
» Seul il parle, il raisonne, il pense,
» Sait espérer et sait souffrir;
» Et les airs et la terre et l'onde,
» Choses faites pour ses plaisirs

» Ne peuplent la machine ronde
» Que pour contenter ses desirs ;
» Tout le reste n'est qu'automate ,
» Dénué de sens et d'esprit,
» Trop heureux si l'homme qu'il flatte
» Trouve qu'une chair délicate
» Est digne de son appétit... »
O , si c'est ainsi qu'on punit
Un manque de sens et d'esprit,
Combien parmi ceux qui vous vengent
Mériteraient bien qu'on les mît
En place de l'être qu'ils mangent.
Plutôt, ah ! plutôt dans mes vers,
Supposons à ce premier crime
Une cause au moins légitime :
Vous peindre après mille revers
Bravés sur la terre et sur l'onde
Un infortuné mort au monde
Dévastant d'horribles déserts,
Serait-ce conter des merveilles ?

Des animaux alors surpris,
Que pouvaient les plaintes, les cris ?
Ventre affamé n'a point d'oreilles.
Mais nous, d'un éternel attrait
Quand la nature enorgueillie
Sourit à notre œil satisfait ;
Nous, lorsque l'admirable effet
De la douce mélancolie
Des arts embellit le bienfait ;
Quoi, dans une aveugle furie,
Frappant, morcelant sans pitié
Ces êtres de qui l'amitié
Souvent sut charmer notre vie,
Nous pourrions, d'un bras indomté...
O nom qu'à jamais on révère !
Nom, qui par l'écho solitaire
Sans cesse sera répété,
O Cyprine, oiseau si vanté !
Cyprine, pourquoi ton histoire,
Sortant de mon cœur agité,

Vient-elle assiéger ma mémoire !
Ah ! si dans ce siècle d'erreur
Il est quelques âmes sensibles;
Au cri plaintif de la douleur
Si les monstres les plus terribles
Soudain suspendent leur fureur ;
Vous, oh ! venez, posant les armes,
De Cyprine ouïr les malheurs,
Et d'une main cueillant des fleurs
Essuyez de l'autre vos larmes.

Présent secret d'un tendre amant,
Charme d'une absence cruelle,
Cyprine, colombe fidèle,
Jouissait du destin charmant
De couler ses jours près d'Estelle.
Cyprine était tout à ses yeux ;
Sans doute c'étaient ses aïeux
Qui, des mains d'une race impie
Jadis arrachant l'ambrosie,
La portaient au maître dès Dieux ;

Cyprine, habile messagère,
Sans doute avait pour deux amans,
Confidente d'affreux tourmens
Déployé son aile légère.
Et Cyprine avait tant d'appas !
Non, jamais gente Colombelle,
Prenant de folâtres ébats
A la douce voix qui l'appelle,
Avec autant de grâce qu'elle
N'avait précipité ses pas ;
Non, jamais plus joli plumage,
Jeux si doux, si fin badinage.
Estelle ! comme sous ta main
Frémissaient doucement ses ailes !
Oh, comme elle aimait sur ton sein
A respirer les fleurs nouvelles ;
Ou suivre ton regard distrait,
D'une paupière tremblottante ;
Ou des maux d'une longue attente
Recueillir le tendre secret !...

« Ma Cyprine, disait Estelle,
» Oh, s'il revenait infidèle !... »
Cyprine d'un bec amoureux
Pressait sa blonde chevelure,
Et son voluptueux murmure
Semblait, repoussant une injure,
Exprimer ces mots gracieux :
« Comment d'une autre, ô mon Estelle !
» Pourrait-il jamais être épris ?
» Moi qui fus l'oiseau de Cypris
» Je crois être encore auprès d'elle. »
Jeux charmans, innocent amour,
Vous deviez donc fuir comme l'ombre !
Bientôt devait au plus beau jour
Succéder la nuit la plus sombre !
Il était un livre fatal !
Un art maudit, art infernal !
Et qui peut fuir sa destinée ?
Tremble, colombe infortunée !
Bientôt s'élançant comme un fou,

Un voisin, Gastronome adepte,
Voulant essayer un précepte,
Osera te tordre le cou!
Fuis, la mort plane sur ta tête!
Je le vois, le monstre! il s'apprête...
Il te guette... il avance... Dieux!
Où cours-tu, chère Estelle? arrête!
Estelle, ô quel retour affreux!...
Un subit effroi te rappelle,
Tu voles... ô soins superflus!
Ne cherche plus ta Colombelle,
Cyprine, Cyprine n'est plus!

Son cœur aimant battait encore,
Que déjà sur l'airain sonore
Son corps avec art retroussé,
Mugissait, en broche fixé,
Sous le jus brûlant qui le dore.
Minet lui-même à cet aspect,
Murmurant d'une voix plaintive,
Minet qui, voisin circonspect,

N'avait jamais qu'avec respect
Suivi la nymphe ſugitive ;
Près de la dépouille chétive
Minet tremblant, l'œil égaré,
D'un tel meurtre en secret outré,
S'abîme en mainte conjecture
Déplorant la triste aventure
De l'oiseau qu'il a révéré.
Cent fois, par un crime ignoré,
Cent fois il eût pu s'en repaître...
Minet, ton cœur fut délicat;
Va, ce détestable attentat
N'était digne que de ton maître.
Barbare! pour un tel forfait,
Qu'un même supplice t'advienne!
Avant que ma voix te prévienne,
Apprends un terrible secret;
Oui, qu'un destin digne d'un traître
Quelque jour te fasse connaître
Tout le mal que ton ventre a fait!

Et toi, des Minets le modèle,
Pour t'être abstenu d'un tel mets,
Reçois la faveur la plus belle;
Puisses-tu te voir à jamais,
Comme Cyprine, aimé d'Estelle.

FIN DU PREMIER CHANT.

L'ANTIGASTRONOMIE,

POÈME.

CHANT DEUXIÈME.

Mes bons amis, si j'étais roi,
Dans ma tendre sollicitude
Pour ceux qui vivraient sous ma loi,
Devineriez-vous à quoi
Je mettrais surtout mon étude?
Laissons les combats de côté;
Je rends hommage à la victoire,
Mais pour une paisible gloire

Je sens que mon cœur est porté.
La table ne saurait me plaire ;
Voyager, je suis sédentaire ;
J'aime trop la simplicité
Pour parler de magnificence...
— Sans doute votre majesté
Ferait mainte et mainte ordonnance?
— Mainte et mainte ordonnance, non;
Je ne voudrais en faire qu'une,
Mais qui pour la chose commune
Vaudrait selon moi tout Solon...
J'ordonnerais qu'en mon empire,
Si l'un de mes sujets expire,
Au lieu de ces pompeux discours
Où longuement l'orgueil expose
Ce qu'on fut, ou ce qu'il suppose,
Devant un immense concours
On démontrât pour quelle cause
Le défunt a fini ses jours.
J'entends l'orateur qui s'écrie :

« Esprit, grâces, talens, beauté,
» Corps robuste et plein de santé,
» Il eut tout : la rose fleurie
» S'épanouissait dans ses traits,
» Et chacun, le voyant si frais,
» Lui donnait un siècle de vie...
» O douleur! ô funeste envie!
» O grande, ô terrible leçon!
» Pour une épaule de mouton
» Que suivait un canard sauvage,
» A peine au printemps de son âge,
» Il est mort d'indigestion! »
Mais pourquoi ce ton, ce langage?
Pourquoi ces accens douloureux?
Écartant des tableaux affreux,
O quelle consolante image
Rayonnante a frappé mes yeux!
Tel on voit, perçant le nuage,
Luire soudain l'astre des cieux.
Oui, d'une allégresse soudaine

J'ai senti mon cœur tressaillir :
Mes amis, j'ai chanté la peine,
Ma voix va chanter le plaisir.
Abstinence, ô bonheur suprême !
Pour moi, tu n'es pas un systèmc,
Un mot vainement discuté,
Mais en toi ma vue éblouie
Suit une nymphe réjouie,
Une aimable divinité,
Dont la mine est toujours fleurie
Et le corps en activité !
O douce, impalpable beauté!
Ton défaut est d'être un peu maigre;
Mais c'est par toi qu'on est allègre,
Et toujours brillant de santé.
Oui, je te suivrai d'âge en âge,
Je célébrerai ton ouvrage :
Un instant j'ai quitté tes pas,
Mais le calme a bien plus d'appas
Lorsque l'on a connu l'orage.

O vous dont je forme les cœurs,
Je pourrais dans mes chants sévères
Vous montrer ces bons solitaires
Qui d'autrui pleuraient les erreurs.
Qu'expiait leur zèle sublime?
L'intempérance des mortels;
Et, pour effacer un tel crime,
Qu'offraient-ils au pied des autels?
Des jours consacrés au régime.
Oh! comme ces jeûneurs pieux,
Déplorant un honteux usage,
Se montraient, dans leur pur hommage,
De plus en plus ingénieux!
Du jeûne, antique est l'origine :
Tous les peuples jeûnaient jadis;
L'Égypte jeûna pour Isis,*
Et la Grèce pour Éleusine.
Lui-même le grand Jupiter **

* Hérodote.

** Apulée.

En trouva la mode gentille ;
Et des vieux Romains, à sa fille
Jamais l'encens ne ſut plus cher
Que, lorsqu'implorant sa faucille, *
Ils savaient ne vivre que d'air.
Des âges dont l'art me seconde,
Honorons les motiſs divers ;
Prêcher ici pour l'autre monde
N'est du tout l'objet de mes vers :
Donnez à la machine ſrêle
Qui de l'ame est l'écorce grêle,
Une nourriture, un soutien,
J'y consens ; mais quand tout s'en mêle
Raisonnons, et raisonnons bien.

Est-ce pour manger qu'on respire ?
Que prouve un homme qui n'aspire
Qu'après le bonheur de manger ?
Ce triste souci qui le guide

* Tite-Live.

Atteste que sa tête est vide;
L'homme capable de songer,
Pour un soin, qu'il sait abréger,
Avec peine encor se décide,
Eh! qui donc au lieu du festin
Parfois ne s'est pas fait attendre
Bien qu'il fût pressé par la faim,
Pour s'être avisé d'entreprendre
Un livre tombé sous sa main?
Pour un bal, pour un cercle aimable,
Qui souvent n'a pas fui la table,
Et jeûné jusqu'au lendemain?

Jours charmans, voisins de l'enfance,
Où pour moi les jeux assidus
Rendaient tous mes momens perdus
Les plus chers à mon existence!
Jours d'une douce insouciance,
Hélas, qu'êtes-vous devenus?
Que j'aime à vous rêver encore!

A peine la cloche sonore
Avait, d'un léger tintement
Frappé mon oreille attentive,
Que, heurtant la troupe tardive,
Je m'élançais impatient....
— Où couriez-vous, au réfectoire?
— J'avais bien le temps d'y penser,
J'eusse voulu pouvoir passer
Mes jours sans manger et sans boire.
Sitôt que j'étais échappé,
Mon cerceau, frappé, refrappé,
S'avançait comme un personnage;
Ou, fier d'échapper à ma main,
Sautant, sautillant incertain,
Partout se frayait un passage.
Bientôt, du sol retentissant
Partait la balle bondissante;
Ou, sur la corde frémissante,
Toujours croisant et décroisant,
Comme préludant à la gloire

J'allais, venais, allais encor,
Et soudain fixant mon essor
Je doublais, triplais ma victoire.
 Et pour moi que d'autres attraits !
N'avais-je pas bientôt après,
Les barres, la cligne-musette,
Et le sabot, et la cachette ?
O que je redoutais ces jours
Où, contraint par un fol usage,
Il fallait dans ses grands atours
Au beau monde offrir son visage !
C'est en vain, remarquant mon deuil,
Que l'on me flattait du coup d'œil
De la table la mieux servie,
Ces jours que l'on me vantait tant,
Hélas ! me paraissaient autant
De jours retranchés sur ma vie.
« Eh, qu'a-t-il? il est tout rêveur ;
» Mangez donc, mon ami... — Monsieur,
» Je ne puis manger davantage...

» — Davantage! ah, certe il est bon!
» Il va venir certain chapon
» Qui vous donnera du courage;
» Nous ne faisons que commencer,
» — Monsieur, daignez me dispenser...
» — Vous mangerez de la poularde...
» Un peu de carpe? Je vous garde
» Un ortolan. — Monsieur... — Surtout
» Il faut boire. — Épargnez... — Je vise,
» Par là, certaine friandise
» Qui sera bien de votre goût... »
Je n'osais plus reprendre haleine
Et mangeais, buvais coups sur coups,
Disant tout bas: après la peine,
Plaisirs charmans, reviendrez-vous?
Ils revenaient; un jour de gêne
Rendait les suivans bien plus doux.
  Hélas! de cet heureux asile
Il fallut partir sans retour;
Et j'allais peut-être à mon tour

Manger comme on mange à la ville,
Lorsqu'enfin je connus l'amour...
L'amour ! à ce nom, quel délire
S'est emparé de tous mes sens !
Ce dieu commande : ô mes accens,
Révélez donc ce qu'il m'inspire.
Lorsque des mains du créateur
La terre avec force élancée,
Au gré de son divin auteur
Se fut dans l'espace fixée,
Sorti de ses flancs entr'ouverts,
Seul au sein des vastes déserts
Parut cet enfant plein de charmes,
De qui les soupirs et les larmes
Devaient féconder l'univers.
Au souffle puissant qui l'excite,
L'argile s'étonne, s'agite,
S'essaie à des ressorts divers,
Et dans une étreinte soudaine
Des corps ont bondi dans la plaine

Ou se sont perdus dans les airs...
« O quel aveuglement étrange !
» Eh quoi, vous me fuyez, ingrats ! »
Disait l'Amour en pleurs... hélas !
L'Amour parle et la brute mange.
L'Amour indigné qu'à sa loi
S'opposent de tristes entraves,
Demande à la nature un roi
Lorsqu'il ne voit que des esclaves.
La terre tressaille ; des feux
Sillonnent la voûte des cieux :
L'homme est conçu, l'homme respire,
Il naît, il s'éveille, il soupire,
Et, posant la main sur son cœur,
Dit au dieu d'un air de douceur :
« Fixe à jamais, là, ton empire. »
Ainsi le premier des humains,
D'un mot, décidait nos destins.
Voyez ce jeune homme timide
Baissant ses regards langoureux ;

Naguères sa joie insipide
Troublait vos discours et vos jeux :
Plus de bruit ; auprès d'Amélie
Son jeune cœur vient d'être ému,
Par un sentiment inconnu
Son existence est embellie.
C'en est fait, la nuit et le jour
Il va soupirer son amour ;
L'écho redira son hommage ;
Le livre qu'il ouvre, distrait,
Chaque asile, chaque portrait,
Tout d'Amélie offre l'image ;
Partout il la voit, il la suit,
Lui redit sa peine chérie ;
Parlez lui de festins, il fuit,
Il n'a faim que de son amie.
  Toutefois, heureux de changer,
L'un voltigeant de belle en belle,
Le matin se met à songer
A laquelle il sera fidèle ;

L'autre, respectueux amant,
A l'ingrat objet qui l'engage
Rappelle sans cesse l'hommage
Qu'il file platoniquement...
Qu'importe? leur âme est active.
Bientôt l'un enfante des vers,
L'autre s'élance sur les mers:
Plutus, d'une lointaine rive,
De l'un excite les efforts,
Et l'autre voit, dans ses transports,
Le Panthéon en perspective!
Ah! tout de nos divers penchans
Prouve la secrète origine;
De cette alliance divine
Tous les vœux humains sont enfans:
L'intérêt, qui toujours consume,
L'espoir, qui s'éteint, se rallume,
L'orgueil qui domine nos sens,
Tout annonce à l'homme qu'il aime;
Si ce n'est autrui, c'est lui-même,

Tout en lui révèle le dieu;
Et, fidèle à son premier vœu,
Soit qu'une salutaire flamme
Vers les cieux dirige son cœur,
Soit qu'une Ève au ton séducteur
Doucement agite son âme;
Amant de la postérité,
Soit qu'un feu secret le dévore;
L'homme, dans l'espace emporté,
Laisse à la chétive pécore
Un soin qui, s'il ne déshonore,
Entrave l'immortalité.

Telle est du genre humain l'histoire.
Voulez-vous cueillir des lauriers?
Qu'un héros, avide de gloire,
Calcule comment ses guerriers
Pourront voler à la victoire,
Il est à jeun. Pesant vos droits,
Qu'un Solon médite des lois,
Il jeûne : aussi dans notre France,

Quand le peuple fut souverain,
Eut-on aussitôt la prudence
Pour que son jugement fût sain,
De lui faire faire abstinence.

Vous implorez le dieu des vers!
Croyez-vous, admis aux concerts
Et de Corneille et de Racine,
Après quelques propos divers
Demander à quelle heure on dîne?
Croyez-vous (j'unis, je le sens,
Dût la critique être offensée,
A ce qui tombe sous les sens
Ce qui n'est que dans la pensée)
Croyez-vous, convive fêté
Sur la lumineuse colline,
Qu'on respire avec volupté
Dans le parfum de la cuisine
L'encens de la postérité?
Et comment, traînant vers la cime;
D'une immense rotondité

La pesante immobilité,
Pourriez-vous attraper la rime?
Ah! fuyez une telle erreur!
Mes amis, quel affreux scandale!
C'est lorsque l'aube matinale,
De son haleine virginale,
Souffle le calme et la fraîcheur,
C'est alors que Phébus inspire
Ces tendres, ces mâles accens,
Ces traits sublimes et touchans
Où sa grâce infuse respire;
Et lui-même, cet imposteur
Qui sur le Pinde favorable
Sut par des vers pleins de douceur
Chanter son art épouvantable,
Croyez qu'il eut soin d'être à jeun,
Ou que Phébus, de l'importun
Sans doute eût renversé la table.

Phébus! ah, craignez son courroux:
Occupés d'un soin qui l'offense,

Vous auriez de ce dieu jaloux
Bientôt provoqué la vengeance.
Muni de son humble festin,
Voyez d'un réduit, un matin,
S'emparer le bon la Fontaine.
Vers charmans! coulez de sa veine,
Phébus protège votre cours,
Mais contre ce honteux secours
Quel tour affreux il se propose!
Toutefois notre auteur dispose
Son flacon, son fruit, et son pain:
Maintenant, libre et sans chagrin,
Il rêve; il fait dans ses pensées
Causer en personnes sensées
Sire Lion, maître Renard;
Rominagrobis le cafard,
Blotti dans un coffre conspire,
Et mons du Corbeau qui s'admire,
Se repent, mais un peu trop tard.
Cependant qu'en ces divers actes

Il glisse un fil inaperçu,
Sur lui les cieux à son insçu
Ont entr'ouvert leurs cataractes;
Le tonnerre affreux a grondé,
Paris lui-même est inondé,
Lui seul, le poète l'ignore;
Sur lui l'orage éclate en vain;
Là qui l'observa le matin,
Le soir va l'y trouver encore,
Et qui, dans ce lieu découvert
Retrouve le bon la Fontaine,
Près de lui revoit son couvert
Et sa chopinette encor pleine.

Tant, manger est un soin honteux,
Et, s'il daigne agréer nos vœux,
Phébus veut un juste équilibre!
Point ne suffit d'un cerveau creux,
Il faut avoir l'estomac libre.

Et, depuis ce cruel instant
Où parfois un triste pédant

Déjà nous fait verser des larmes,
Jusqu'à ce jour où, moins affreux
Peut-être, un spectre impérieux
Nous force à lui rendre les armes,
Quel homme exempt de tous desirs,
Fut sans espérer ou sans craindre,
Sans se réjouir ou se plaindre,
Fut sans peines ou sans plaisirs?
Amis, ici bas le voyage
Entre mille objets se partage
Sans qu'on ait le tems d'avoir faim;
Séduit et cherchant à séduire,
L'homme arrive sur son déclin,
Porté de délire en délire:

Qu'il règne un air pur et léger;
Sur la mer, l'ardent passager,
Quittant sa retraite profonde
Gagne les mobiles remparts;
De là, promenant ses regards
Sur l'espace immense de l'onde,

Quel charme entraîne son esprit!
Près de l'espoir qui la nourrit
Son ame rapide s'élance :
Il tient sa future opulence,
Depuis long-tems il est au port,
Il admire son coffre-fort;
Il n'a pas beaucoup d'éloquence
Mais il est homme d'importance
Et près de lui chacun a tort:
Trop fugitive rêverie !
L'aquilon s'élève en furie,
Les flots dans les airs élancés
Vont mugissant et dispersés,
Entr'ouvrant d'effrayans abîmes,
Portant, suspendant sur leurs cimes
Les trésors, les vœux, les victimes,
Et tous les plaisirs éclipsés.
O que de sa flamme féconde
Phébus encore échauffe l'onde,
Qu'un souffle annonce le Zéphyr,

Et sur ses pas l'humble Desir
Déjà de l'un à l'autre monde
A fait voltiger le Plaisir.
Tel est le tableau de la vie.
Ainsi par nous-mêmes bercés,
Les biens qui flattent notre envie,
Nés d'un trait, d'un trait effacés,
Toujours fuient, toujours retracés.
  Saisi par les glaces de l'âge,
N'ayant plus, hélas, du bonheur
Que le souvenir en partage,
O que dans un rêve enchanteur
Il est doux d'en revoir l'image!
Ah! puisse un songe plein d'appas
Vous offrir la troupe légère,
Des Amours caressant leur mère
Et jouant, courant sur ses pas!
Puisse le tendre accent d'un père
Faire encor palpiter vos cœurs!
Puisse, enfin cédant à vos pleurs,

L'amante qui vous est si chère
Pour vous se couronnant de fleurs,
Sourire heureuse de vous plaire !...
Mais quels tableaux troublent vos sens ?
Qu'entends-je, des pompes funèbres !
Tout à coup, du sein des ténèbres
Sortent des spectres menaçans !
De toutes parts gronde la foudre,
Les palais sont réduits en poudre,
La flamme vole... dans les airs
Se heurtent les mondes divers ;
Des flots d'innocentes victimes,
Roulent d'abîmes en abîmes !
Je vois vos pleurs, j'entends vos cris...
Hélas, reprenez vos esprits,
Qu'enfin la lumière nouvelle
Frappe vos regards interdits :
Les mondes sont-ils en débris ?
La nature est-elle moins belle ?
Pourquoi donc un peuple lutin

Créait-il cet aspect terrible ?
Amis, d'un sommeil si pénible
Quelle est donc la cause ? un festin.
Pompant une vapeur grossière
Votre esprit essayait en vain
De faire briller sa lumière :
Tel le bel astre du matin,
Si de nos impurs marécages
Monte un air humide et malsain,
Pâlit, s'éclipse, et dans son sein
Renfermant les heureux présages,
Loin d'égayer le genre humain
L'épouvante par les orages.

Quoi donc, à des maux empruntés
Vous ramènerai-je sans cesse
Quand votre âme à mes yeux s'affaisse
Sous d'horribles réalités ?
Sur les traces de Célimène
Voyez marcher sombre et rêveur
Ce malheureux qui dans son cœur

Avec l'amour porte la haine :
C'est un regard qu'il a compris !
Un regard! un mot! un souris!
Quel poids joint au poids de ses larmes :
Hélas ! au moins par tant d'alarmes,
A jeun, que ne fut-il surpris !
Voyez ce spectre impitoyable,
Ce spectre échappé des tombeaux,
Comme d'une main effroyable
Soudain il allonge sa faux !
Contemplez la Douleur touchante ;
Entendez ces cris déchirans,
Ces longs et lugubres accens
Que redit Écho gémissante !
Déjà des saules, des cyprès,
Je vois l'ombrage funéraire ;
Déjà, la tombe solitaire
Appelle de tendres regrets !
Eh ! de la sombre Jalousie,
Qui saura calmer la fureur ?

Qui saura faire à la Douleur
Aimer et supporter la vie?
Du spectre avançant en furie,
Qui saura repousser les traits?...
Triomphe! triomphe à jamais,
Divinité que j'ai vengée!
Maintenant, s'il t'a dédaignée,
L'homme implorera tes bienfaits!
Tel, d'une voix qui l'importune,
Lui-même, fragile pécheur,
Il s'éloigne dans le bonheur
Et s'approche dans l'infortune.
Tu calmes ses nerfs tressaillans,
Ton souffle rafraîchit ses sens,
Tu rends la force à sa pensée,
Tu soutiens son âme affaissée,
S'il respire encor, c'est par toi!
Tu sais l'enchaîner! et que dis-je?
Bientôt de te suivre, ô prodige!
L'homme à l'homme impose la loi.

Déesse prodigue en miracles,
Puissé-je, te parant de fleurs,
Aux gastronomiques erreurs
Faire succéder tes oracles!
Puissé-je, à tes sages leçons
Pliant un système funeste,
Amener enfin les gloutons
A chérir ta table modeste!

Mais quand j'ai chanté son pouvoir,
Lorsque vous lui rendez les armes,
Ah! craignez d'outrager ses charmes,
Ou conserverez vous l'espoir
Qu'un jour elle écoute vos larmes?
D'un Vénitien de renom
(Cornaro, tel était son nom)
Peut-être ignorez-vous l'histoire:
Abstinence et lui n'étaient qu'un,
Et long-temps, heureux d'être à jeun,
De l'adorer il se fit gloire.
« Ah, si tu veux m'aimer toujours

» Lui disait parfois l'immortelle,
» Les astres suspendront leur cours
» Avant que la parque cruelle
» De mon amant tranche les jours.
» Tu sais si du faible Erotime
» J'ai payé la constante ardeur;
» Né mourant, à mon art sublime
» Il dut un siècle de bonheur:
» Pour toi que nuls tourmens n'obsèdent,
» Oui, que les siècles se succèdent,
» Mais que je règne dans ton cœur. »
« Moi! disait l'amant, que je change!
» Pouvez-vous ainsi m'outrager!
» Ah! chaque jour je veux manger
» Moins encore que je ne mange. »
Il dit, par un trait éclatant
Voulant terminer sa réponse,
Il mangeait seize onces pesant,
Sur le tout il retranche une once.
Sur l'homme qu'il faut peu compter!

Sa famille, qui d'Archestrate
Honorait la science ingrate,
Essayait tout pour le tenter.
Vinrent quelques mois de frairie;
C'est une sœur qui se marie,
Ce sont des parens, des amis,
Il le faut, le couvert est mis;
J'y consens, mais nous serons sage,
D'abord il s'en tint au potage.
Mais le lendemain, par égard,
Il goûte une omelette au lard;
L'autre jour il se détermine
A manger une bécassine;
Aux pigeons à la crapaudine
Bientôt on lui fait prendre part;
La grive enfin et le canard
Sont engloutis dans sa poitrine!
Il ne rêve plus que repas.
Tel un arrivant par le coche,
Qu'une troupe joyeuse accroche

L'instruisant et guidant ses pas :
Surpris d'abord, il considère,
S'approche, s'éloigne au galop;
Le lendemain il ne sait guère,
Le jour d'après il en sait trop.
Siècles promis par l'Abstinence,
Adieu, gages d'un doux lien!
Adieu, beaux jours de tempérance;
L'inconstant! il mange et, je pense,
Lorsqu'on mange on ne pense à rien:
Mais, ô redoutable vengeance!

Bientôt d'un mal funeste atteint
Son sang dans ses veines bouillonne,
Tour à tour il brûle, il frissonne,
Sa force fuit, son œil s'éteint;
En vain l'art du dieu d'Epidaure
S'essaie à des succès nouveaux,
Il ne fait qu'unir à des maux
Des maux plus funestes encore.
L'infortuné voit le Trépas,

Il le voit marcher à grands pas ;
Près de lui d'horribles fantômes
S'élancent des sombres royaumes,
Troublant, égarant ses esprits!
O pleurs! ses yeux appesantis
Ont vu la déesse outragée,
Il la voit sourire vengée !
Il frémit ! s'écrie éperdu :
« Bien céleste que j'ai perdu,
» Reviens! ah! si de la lumière
» Le bienfait peut m'être rendu,
» Oui, si je poursuis ma carrière,
» Entends mes sermens : que la terre,
» Que les cieux, l'infernal séjour
» Frappent un perfide, un faussaire
» Si je n'enchéris chaque jour
» Sur ma sobriété première !»
Tel l'éclair a jailli des cieux.
Déjà les Prières rapides
Et les Regrets silencieux

Montent vers les plaines humides.
Et pourtant qu'il formait ces vœux,
Que sans cesse un délire affreux
Lui montrait de vaines images,
Le secret d'un mets précieux
S'agitait au sein des nuages :
Là, des êtres aériens
Déploraient les erreurs des hommes;
Et, cherchant entr'eux les moyens
De les rendre antigastronomes,
Proclamaient le plus grand des biens.
Mais quoi, dans la plaine éthérée
Suivrai-je la troupe éplorée ?
Quel est ce mystérieux don,
L'ingrat aura-t-il son pardon,
Cette fois sera-t-il fidèle ?
Mes amis, quel est ce trésor !...
Si Cornaro vivait encor,
Le prendriez-vous pour modèle ?

FIN DU DEUXIÈME CHANT.

L'ANTIGASTRONOMIE,

POÈME.



CHANT TROISIÈME.



Ainsi qu'au matin de ses jours,
Fillette en secret consumée,
Pèse tout bas chaque discours,
Va, revient, fait mille détours,
Soupire inquiète, étonnée,
Et triste, reparaît toujours
Sur les pas de sa sœur aînée :
Tel, de la docte antiquité,

Cherchant le secret de mon être,
Pensif et le cœur agité
J'approche, brûlant de connaître...
Est-ce un départ, est-ce un retour ?
Perdant et recouvrant le jour,
Des mondes suivrai-je la chaîne ?
Ou, lancé de l'immense plaine,
Les ai-je habités tour à tour ?
Que dis-je en mon orgueil étrange !
Si haut je porterais mes pas ?
Moi, sorti d'un monde où l'on mange,
Monter où l'on ne mange pas !
A ce mot affreux, je succombe,
Attéré je m'agite en vain ;
Tel enivré, le dieu du vin,
Toujours se relève et retombe ;
Tel encor, d'un crime expié
Cet être que la femme accuse,
Retrouvant la trace confuse
D'un tems avec peine oublié,

Élève sa tête superbe,
Et tout à coup glisse sous l'herbe
Cachant son front humilié.
Des tems de doute et des systèmes
O mes amis, viendra la fin!
Et peut-être un jour que vous-mêmes
Gémirez d'avoir eu si faim.
Autour de moi tout m'épouvante:
Je ne sais quel secret transport
Sans cesse à mon âme tremblante
Semble être le cri du remord;
Certe c'est chose plus décente
De manger la brute innocente
Que le plus cruel ennemi,
Mais c'est n'être humain qu'à demi.
O vous qui parlez sans réplique
En faveur des graves objets
Qui sont de première fabrique;
Sur tous ceux qui marchent après,
Les arts qui font tant de progrès,

Ne pourraient-ils, par politique,
Étendre aujourd'hui leurs bienfaits?
Certaine crainte me dévore.
  Il est un système vanté,
Dont un philosophe s'honore,
Qui veut qu'après avoir été
L'on naisse pour mourir encore:
A vous dire la vérité,
Je crois bien avoir existé
Jadis, mais comment? je l'ignore;
Je conviendrai que Pythagore
Sur moi l'a beaucoup emporté
En se rappelant son histoire:
Plus fait pour l'immortalité,
Il lui fallait plus de mémoire.
  Si j'allais pourtant quelque jour,
Après une courte séance
Au fond du terrestre séjour,
Ici retrouver l'existence....
Si vous-mêmes, mes bons amis,

Vous qui montrez un cœur de roche
Pour tout ce qui vous est soumis,
Quelque beau matin à la broche
Il fallait que vous fussiez mis...
Quel tressaillement et quels cris
Lorsque, marchant sur votre trace,
Quelqu'imprudent, fort mal appris,
S'écrîrait d'un air de mépris :
« Mettez en daube la carcasse,
» Et fricassez les abatis. »
O terreur ! mon âme frissonne !
Juste ciel ! le cuivre résonne !
Je vois les barbares apprêts ;
Le feu, les instrumens sont prêts !
On cherche, on saisit la victime :
Arrêtez, ô fureur ! ô crime !...
  Délivrez-moi de cette peur
Qui parfois me rend comme un tigre,
Prévenez ces maux, de grand cœur
J'adhère au dogme et je transmigre...

Vous riez? à le voir de près,
Ce tableau n'est pas sans attrai
Alors dégagé de ces chaînes
Qui me causent tant de soupirs,
Après n'avoir eu que des peines
Je n'aurai plus que des plaisirs.
Sans doute ma forme nouvelle
Me laissera mes premiers sens,
Sans doute mes nouveaux penchans
Auront les premiers pour modèle;
Toujours tendre, toujours aimant,
Eh bien, je deviendrai l'amant
D'une sensible tourterelle...
O si cette amie était celle
Qui seule est pour moi le bonheur!
En tout tems, si j'en crois mon cœur,
Elle doit être la plus belle:
Mais après tout, de bonne foi,
Qu'importe tant que ce soit elle,
Si j'ignore que je suis moi?

Peut-être d'une autre Thémire
Encor je chercherai la main,
Peut-être encor chaque matin
J'implorerai d'elle un sourire...
Au doux langage de mes yeux
Pleins d'une tendresse expressive,
Sans doute elle sera pensive
Et dira d'un ton douloureux :
« Cette créature chétive,
» Oui, fut quelque chose de mieux. »
Sa touchante mélancolie
A ces mots joindra mille égards ;
Heureux aux pieds de mon amie,
Regretterai-je l'autre vie
Lorsque par un de ses regards
Je croirai ma forme embellie.

Ah ! voyez sourire les Dieux
A cette faveur que j'implore !
Jusques dans la race pécore
Croyez-vous qu'on manque d'aïeux ?

Hôtes de la voûte éternelle,
Salut, ô vous que tour à tour
Visite en sa course annuelle
Le Dieu qui nous donne le jour!
Beaux Poissons, chéris de Neptune!
Et toi, nourrice de Jupin,
Chèvre d'espèce peu commune,
Qui, si j'en crois mon calepin,
Dans ta corne tiens la fortune!
Toi surtout, vengeur redouté,
Beau Cancre, des héros l'émule,
Dont la noble intrépidité
Suffit seule à la vanité
De ton espèce qui recule!
Et toi, beau Mouton de Phryxus,
Douce et secourable monture,
Dont je voudrais tant que Plutus
Daignât me prêter la fourrure!
Et toi, la terreur d'Orion,
O redoutable Scorpion!

Toi-même, l'orgueil de ta race,
Minet, devenu radieux,
Que pour honorer le Parnasse,
Lalande a placé dans les cieux!
Vous tous enfin dont les familles
Ne brillent plus que sur nos plats,
Venez, montrez-vous à vos grilles,
Ou plutôt ne vous montrez pas.
Sans aller chercher dans les astres
Des traits qui seront toujours chers,
Tristes humains, que de revers,
D'infortunes, d'affreux désastres,
Sont éternisés dans vos vers!
Arrêtez! vous mettez en pièces
Des rois, des héros, des princesses!
Trêve, de par l'antiquité!
De par tout l'olympe irrité,
Qu'on s'arrête!... Une infortunée
Par vous repoussée un peu fort,
Pleure à vos pieds sa destinée;

Contre une vaine ombre, d'accord,
Je sais qu'elle était acharnée,
Mais cette chienne mutinée,
Hélas ! c'est la mère d'Hector,
C'est Hécube ! elle croit encor
Voir les Atrides et leurs tentes,
Et, dans ses douleurs renaissantes,
Elle cherchait Polymnestor !
Ce bœuf dont la pesante masse,
Dont l'embonpoint, dont la fraîcheur
Annonce un mets plein de saveur,
Que convoite votre œil vorace,
Ce bœuf est un dieu, c'est Apis :
Tremblez ! l'Égypte le réclame ;
C'est en lui que respire l'âme
Du législateur Osiris.
Ce taureau, c'est Jupiter même.
Du malencontreux Actéon
Vous saviez le malheur extrême,
Votre ventre de Polyphême

Vient d'être, hélas, son Panthéon!
Grâce au moins pour Alectryon:
Ce coq qui vous paraît fort tendre,
Je sais que, sottement posté,
Autrefois il laissa surpendre
Mars dans les bras de la Beauté;
Ce fut un grand crime sans doutes,
Mais il en fut si repentant!
Depuis ce malheureux instant
Il n'a cessé d'être aux écoutes...
Cette nuit encor, cette nuit
Réveillé par sa voix sonore,
Il m'en souvient, je fus instruit
Du lever prochain de l'aurore...
Et ne pouvant être attendris
En faveur de ces personnages,
De ces personnages rôtis,
Si les arts leur rendent hommage,
Au moins serez-vous interdits?
Voyez la lame dentelée

Qui va, vient et crie en mordant;
Et ce fer à pointe affilée
Qui s'ouvre, et marche en enjambant;
Et cette ingénieuse roue
Dont l'empreinte et les mouvemens
De la triste et honteuse boue
Font naître des vases charmans :
Ces chefs-d'œuvre, de quelle tête,
Dites-le moi, sont-ils sortis ?
Cette question vous arrête...
Ils sont dus à cette perdrix :
Malheureux ! plus cruels encore
Que le coupable Dédalus,
Dans cette plaintive pécore
Vous avez fait cuire Talus...
Talus, victime de l'envie !
Talus, hélas ! à qui les dieux
Devaient une éternelle vie !
Dédale, ô quel crime odieux !
Ah ! si mon cœur en perd la trace,

C'est que ton art divin l'efface
Et sut pour toi fléchir les cieux :
Voyez-vous, d'un tyran barbare
Comme il a su braver les fers ?
Il monte, il plane dans les airs,
Guidant son jeune fils Icare...
Sans doute il sut jeûner avant
De tenter ces routes nouvelles,
Il faut bien connaître le vent
Lorsque l'on veut avoir des ailes.
O de quel prestige à mes yeux
Brille ta riante féerie,
Ingénieuse rêverie
Que révéraient nos bons aïeux !
C'est trop peu que Daphné respire
Dans l'arbre chéri des mortels,
Que dans le parfum des autels
La fille d'Orchame soupire,
Par ta douce erreur emporté
Mon esprit inquiet se plonge

Dans le sombre empire habité ;
Et cherche la réalité
Jusqu'en l'asile du mensonge.
J'arrive empressé, de Caron
Je passe la barque fatale,
Je touche à la rive infernale,
Je vois le Styx, le Phlégéthon,
Le noir Cocyte et l'Achéron ;
J'avance bravant les Furies,
J'entre rempli d'un saint effroi
Dans le Tartare, où les impies,
Les méchans, les hommes sans foi,
Regrettent l'emploi de leur vie,
Et tous les gloutons, selon moi,
Maudiront la *Gastronomie*.

Voyez-vous cet infortuné
Qui toujours la main sur la nappe,
Guette, de mets environné,
Un mets qui sans cesse s'échappe ?
Moi, qui de Gabrielle en pleurs

Vous appris l'erreur abhorrée,
De l'horrible race d'Atrée
Vous ai-je tracé les fureurs ?
Ah ! c'est peu d'un banquet infâme :
Ce monstre, féroce dans l'âme,
Était un goulu déhonté
Qui, non content de se repaître
Jusqu'aux dents, voulait encore être
Par ses convives imité :
O crime ! un jour une immortelle,
L'ayant visité sans façon,
Ne put s'en retourner chez elle
Qu'avec une indigestion !
Là sont les ombres glapissantes
De ces Amphytrions nouveaux
Qui, rodant autour des fourneaux,
Président aux sauces naissantes ;
Partout des pleurs, partout des cris.
Près d'ici quelle affreuse mine !
Dieux ! c'est l'assassin de Cyprine...

C'est donc toi, barbare ! pour prix
De ton forfait gastronomique,
Cyprine, d'un grain galvanique,
Renaît dans ton ventre surpris;
Et, toujours agitant ses ailes,
Et frappant ton flanc d'un coup sec,
Pour venger des douleurs cruelles
Sur ton cœur aiguise son bec.
Là, quelle sentence est tracée?
« Ici, d'Archestrate par vous
» L'ombre doit être remplacée :
» *Vous y viendrez, Monsieur B....x,*
» Déjà votre tente est dressée. »
Lui-même, ah! qu'il change d'avis.
A l'aspect de tant de coupables,
Dérobons-nous, ô mes amis !
Et dans ces lieux épouvantables
Deux fois ne soyez pas admis :
Je te vois, plaine fortunée,
Champs où la vertu couronnée

Goûte les plaisirs les plus purs !
Voyez-vous bondir sur les murs
Le beau Minet chéri d'Estelle ?
Ici tout nous rit, nous appelle :
Loin, loin d'ici les Lucullus,
Les Géta, les Apicius,
Et tous ces gloutons qu'on renomme,
Qui, je crois, auraient mangé Rome !
Je vous trouve, ô Cincinnatus !
O Caton ! ô Fabricius !
Et vous tous, personnages graves,
Qui, censeurs d'un luxe honteux,
Proscrivant les mets somptueux,
Ne vous nourrissiez que de raves !
  Te voilà donc, belle Didon !
O reine aimable de Sidon,
Que j'ai pris de part à tes larmes !
Toutefois, d'un dieu plein de charmes
Garde-toi d'outrager l'autel :
M'enchaînant aux pieds de ma mie

L'Amour, par un ordre formel
De manger put m'ôter l'envie,
Mais jamais ne fut si cruel
Que de vouloir m'ôter la vie.
  Salut, Anchise aux cheveux blancs!
Eh! c'est vous, ô pieux Énée?
Et vous, qui de sa destinée
Sûtes partager les tourmens?
A vous parler avec franchise,
Je craignais qu'en ces lieux charmans
Vous n'arrivassiez pas sans crise;
On vous accuse chez les Francs
D'avoir, en des lieux remarquables,
Un jour mangé jusqu'à vos *tables*.
Mais c'était l'ordre du Destin;
Après tout expliquons la chose,
Les tables n'étaient que de pain;
Et ce repas, si l'on en glose,
Prouve au moins que vous aviez faim.
  Que vois-je! en ce pieux asile

Delille, ô chantre plein d'attraits,
Dieu! serait-ce vous?... c'est Virgile!
Toujours on se trompe à leurs traits.
O Virgile, ombre à jamais chère!
Un des tiens, du bonhomme Homère
Vaut tout le cortège empâté!
Ton extrême sobriété
Seule suffirait pour me plaire:
Une fois, par civilité
Les tables sont-elles servies?
Tu fais arriver les Harpies,
Et le repas est emporté.
  Mais je ne puis à votre vue
De ma course oublier l'objet;
Apprenez enfin le sujet
De ma visite inattendue,
Et favorisez mon projet.
Je cherche en ces lieux Pythagore;
C'est trop craindre, c'est trop gémir,
Des secrets du sombre avenir

Plus instruit, qu'il m'instruise encore!
N'est-il donc point en ces bosquets?
Vit-il de nouveau? Sous quels traits?
Répondez, mon âme est glacée!
De ses courses discrets témoins,
Ne pouvez-vous me dire au moins
Dans quel corps son âme est passée?
O douleur! tout reste muet!...
Imprudens amis! d'un banquet
Allez donc savourer les charmes;
Riez de mes vaines alarmes,
Déjà le bras vengeur est prêt!
Ah! venez seconder mon zèle,
Vous, dont la touchante onction
Mérita la gloire immortelle!
Arsène, Jacque, Hilarion,
Et vous surtout, ô Siméon,
Des jeûneurs illustre modèle!
Par vous, que d'un sublime élan
Leur âme soit électrisée!

Si dans les griffes de Satan
L'on vit Marc-Aurèle et Trajan,
Pourquoi fuiriez-vous l'Élysée?
 Que vois-je ! *la riverisco*,
Signor. Amis, c'est Cornaro.
Gloire, Seigneur, vous soit rendue!
Si votre ouvrage est des mieux faits,
De votre abstinence assidue
Plusieurs ignoraient les effets :
Or, dans une œuvre que je brode,
Veuillez apprendre sans courroux
Que des traits rapportés sur vous
J'ai fait un petit épisode;
Seulement, créant ma méthode,
Pour raisons que je tais encor,
Je ne veux de certain trésor
Parler qu'à la fin de mon code.
Hélas ! que de cœurs endurcis !
Vous voyez présents des amis
A qui de mon expérience

Je veux faire cueillir les fruits ;
Comme les vôtres, mes avis
Sont la suite d'une imprudence.
O que je déplore l'absence
D'un sage fameux dont la loi
Laisse certaine défiance !
Ah ! sur la seconde existence,
Seigneur, de grâce, instruisez moi.
Dieu ! quelle éclatante lumière !
Je te suis, ô divin Platon !
Les parques ouvrent la barrière,
Et toutes ces âmes, dit-on,
Vont recommencer leur carrière.
Couverts de fange et de poussière
En vain ces fantômes hideux
Cherchent enfin à se soustraire
Aux supplices les plus affreux,
La terre s'entr'ouvre, et la terre
Toujours se referme sur eux.
C'est à vous, ombres révérées,

Vous, ombres, belles de vertus,
Qui dans les plaines éthérées
Avez passé mille ans et plus,
C'est à vous qu'un feu pur dévore,
Qu'il est donné de naître encore;
Venez, venez, les lots sont prêts;
Contentez vos desirs secrets.
Voulez-vous dans votre voyage,
Ainsi qu'un rapide torrent
Brise, entraîne, et toujours courant
En tous lieux se fraie un passage,
Partout imprimer la terreur ?
Soyez satisfait, la valeur
Pour vous s'unit à l'opulence,
Mais la triste satiété,
L'orgueil, l'insensibilité,
Seront mises dans la balance.
Semblable à cet humble ruisseau
Dont l'origine est incertaine,
Qui fertilisant tout, promène

Paisiblement son filet d'eau,
Peu desireux qu'on vous encense,
Voulez-vous vivre fortuné ?
Naissez pauvre, il vous est donné
D'arriver à l'honnête aisance;
Que tout prospère sur vos pas,
Mais pour être heureux, n'allez pas
Compter sur la reconnaissance.
Ombres, tout est à votre choix,
Naissance, rangs, honneurs, richesses,
Esprit, talent, vertus, faiblesses,
Prenez, choisissez. Toutefois
Du Léthé les ondes glacées
Doivent de vos anciens plaisirs,
Comme de vos peines passées,
Éteindre en vous les souvenirs.
Buvez. Que vois-je! quel délire!
O foule indiscrète en tes vœux,
L'or seul encor peut te séduire,
L'or et son cortège pompeux !

Ainsi c'est en vain que j'espère,
Ce monde qui se régénère
Ne le sera donc qu'à demi!
Vainement je cherche un ami,
C'est en vain que j'appelle un frère!
Tout y doit être dépravé...
Ah! pourquoi m'avoir enlevé,
O Platon, ma douce chimère.
Hélas! que ne puis-je comme eux
En buvant perdre la mémoire:
Mais dans l'oubli je ne puis boire.
Laisse-moi sortir de ces lieux
Au moins par la porte d'ivoire.
Je te revois, voûte des cieux.
Hommes superbes, de votre être
Enfin je connais le secret,
Vainement vous pouvez renaître,
L'expérience n'a rien fait.
Dans votre cœur pétri de fange
Vainement se trouve un mélange

D'esprit, de bonté, de vertu,
Dans ce cœur respire le vice,
S'il veut le bien, c'est par caprice,
L'erreur est son enfant perdu;
Rien n'y fait, les maux, la souffrance;
Tel à l'existence rendu,
Qu'étouffa son intempérance,
Voudra mourir de gras fondu.
Mais la brute se livre-t-elle
A ces déplorables excès?
Cette brute que je pourrais
Souvent vous offrir pour modèle!
L'homme est doué de la raison?
Eh! cet avantage, à quoi bon,
Si jamais il n'en fait usage!
Croyez-vous, ainsi que ce don,
Seuls les avoir tous en partage?
Vous vantez vos talens, vos arts!
Sont-ce ces digues, ces remparts,
Qui vous rendent l'âme si vaine?

Avant vous, avec moins de peine,
Le Castor les exécuta;
Ingénieur du Canada,
C'est peu que de l'onde écumeuse,
Par des pieux unis et fixés,
Souvent sa troupe industrieuse
Comprime les flots dispersés,
Quel chef-d'œuvre ici se projette?
Voyez cette foule muette
Allant, venant, pressant ses pas:
Le chêne tombe avec fracas,
Son sein déchiré se sépare,
On scie, on aiguise, on prépare;
Un chef prudent fait tout agir:
L'un coupe, l'autre sait polir,
L'un traîne, l'autre met en œuvre,
L'un est maçon, l'autre est manœuvre;
Des ais sont faits, sont assortis,
Et sur leurs corps assujétis,
Le plâtre et la chaux qu'on applique,

Quittant la truelle élastique
Sont à coups fréquens, applatis.
  Faut-il joindre à tant de merveilles
Des lois et des gouvernemens?
Eh! qui n'a donc pas dans les champs
Souvent contemplé les abeilles!
Que j'aime à voir ce peuple aîlé,
Autour de son chef assemblé,
Bourdonner la chose publique,
Agiter la guerre ou la paix!
Et toujours dans ses grands décrets,
Joindre aux soins de la politique
Et des travaux et des bienfaits.
  Là, si Mars ouvre la barrière,
Voyez s'élancer aux combats
A coups pressés frappant la terre,
Ce coursier dont l'ame guerrière
Brûle d'affronter le trépas;
Tel autre marchant pas à pas
Veut qu'un art prudent le seconde,

Et du loup fin, qui fait sa ronde,
Les sentinelles embusqués,
Toujours vainement attaqués
Prouvent sa tactique profonde.
 Un autre tableau vient s'offrir.
O soins d'un touchant hyménée !
De la cabane fortunée
J'ai vu l'enceinte s'arrondir !
Que de fois le couple fidèle,
Allant, venant à tire d'aile
Sut la former, sut l'agrandir :
Doux travaux, qu'une main cruelle
Demain peut-être doit ravir !
Et la tendresse maternelle !
O Pélican ! est-il certain
Que, pieusement suicide,
Tu donnes aux tiens pour subside
Le sang qui jaillit de ton sein ?
Mais, au moindre bruit, quelle alarme !
Ou l'on prend la fuite, ou l'on s'arme :

L'oiseau timide dans les airs
Emporte sa couche féconde ;
Valeureuse, aux yeux du pervers
Saute la poule furibonde ;
Et bien que l'aspect du buffet
Convînt à Ratonne qui gronde,
S'effrayant d'un zèle indiscret,
Soudain Ratonne vagabonde,
Cherchant un asile nouveau
Où son cœur enfin se rassure,
Tient entre ses dents le fardeau
De sa douce progéniture.

Voulez-vous des talens heureux ?
Là, le rossignol amoureux
De ses roulades cadencées
File les sons harmonieux ;
Là, sur les branches balancées
L'écureuil, d'essor en essor,
Roule, bondit, et roule encor ;
Plus loin, de sa mine bouffonne

e singe variant les traits,
ait de sa grotesque personne
n burlesque amas de portraits :
est Gille en sa forme nouvelle;
ais dans ce coup-d'œil théâtral,
arat sourit à son modèle,
t Nicolet trouve un rival.
C'est peu : le lourd éléphant même,
aloux, pour un maître suprême,
'embellir un jour solennel,
évorant un affront cruel
essaie aux lois de la cadence, *
t soumet à son poids immense
'art des Vestris et des Gardel.
tre intelligent et sensible !
h ! quitte enfin, quitte ces jeux ;
ıns un art pour toi si pénible
e peux-tu fixer tous les yeux !
ılut, ô grand astre du monde !

* Rollin.

Déjà de ta chaleur féconde
Au loin étincellent les feux :
Les vents suspendent leur murmure,
Et des déserts silencieux
Le monarque majestueux
Devant le roi de la nature
Courbe son front respectueux.
Et, brisant de vaines entraves,
Si ces objets de vos mépris
Venaient, des plus forts, des plus braves
Avec vous disputer le prix;
De vous ou d'eux, ô mes amis!
Qui bientôt seraient les esclaves ?
Qu'entends-je ! ô pleurs ! ô cris affreux !
Du sein d'un antre ténébreux
Un lion s'élance en furie :
Du peuple tremblant qui s'écrie
Roulent les flots tumultueux ;
Ainsi les vents impétueux
Agitent la feuille flétrie

Qui frémit et fuit devant eux.
Vous fuyez ! plutôt à sa rage
Opposez un paisible hommage !
Un cœur bat aussi dans ses flancs ;
Mère éperdue, à tes accens
Le lion perdra son courage...
On le vit, bouillant de fureur,
Lancé dans l'arène homicide,
Suspendre sa course rapide
A des sons connus de son cœur,
Et soudain rugissant d'ivresse
Dans l'infortuné qu'il caresse
Montrer à tous son bienfaiteur.
Ah ! tout dans l'animale engeance
Éprouve un tendre sentiment ;
Tout est doué d'intelligence,
Plus ou moins du petit au grand.
Que je rentre dans mon asile
C'est Coco, harangueur perché,
Des jolis propos qu'il défile

Semblant en secret plus touché ;
C'est Minet, qui vers moi chemine
Miaulant d'un air attendri,
Et sous ma main presse l'hermine
De son dos en voûte arrondi.
Je te revois, ô mon Fidèle!
Compagnon chéri, quoi! ton cœur
M'a donc pardonné la rigueur
D'une absence, hélas! bien cruelle!
Quelles caresses! quel transport!
Tu bondis, tu frémis de joie!
Ce cœur brûlant qui se déploie
Pourrait n'être qu'un vain ressort
Que comprime un muet effort
Et que l'habitude renvoie!
Ainsi les miens parlent de vous,
Mon Fidèle; point de courroux:
Pourquoi, pour se mieux faire entendre
Les vôtres n'ont-ils point l'esprit
Comme nous, de mettre en écrit,

Ne fût-ce que pour nous l'apprendre,
Le jargon chez eux introduit?
Mais cet air, ce regard si tendre,
Qu'il sait bien se faire comprendre!
Quel serviteur plus empressé!
Parfois durement repoussé,
Quand tout redisait ton injure,
Jamais de ton cœur couroucé
Vit-on s'échapper un murmure!
Hélas! de ton maître irrité
Tout bas déplorant le délire,
Soumis, repentant, attristé,
Ton œil épiait un sourire!
Bientôt d'un message discret
Comme s'enorgueillit ton zèle!
Et qui mieux que toi connaît celle
Que mon cœur adore en secret!
A mon tendre et muet langage,
Son regard parut satisfait?
Fidèle, eh bien, sur le billet

J'avais crayonné ton image;
Oui, Fidèle, ainsi de sa foi
L'amant constant offre l'emblême,
Tu nous peins la tendresse extrême,
Et l'amitié, c'est encor toi.
Triste au seul aspect de mes larmes,
Tu suis en silence mes pas;
Pour toi, les plaisirs, les repas,
Tout a cessé d'avoir des charmes;
Ma peine est toute dans ton cœur,
Et si ton maître enfin succombe,
O mon Fidèle, ta douleur
Ira soupirer sur sa tombe.
Et tant de si précieux dons
Ne pourraient venger ta mémoire!
Un défaut ternirait ta gloire!...
Mais qu'entends-je! tu me réponds...
Houo, houo... Mon chien parle: victoire!

FIN DU TROISIÈME CHANT.

L'ANTIGASTRONOMIE,

POÈME.

CHANT QUATRIÈME.

Il brille, l'instant fortuné
Où l'homme qui se régénère
Va savoir quel mets salutaire
Par le ciel lui fut destiné.
Hommage à ma gloire immortelle!
Muses, pour orner le vainqueur,
Prenez la palme la plus belle.
Ah! vous le savez si mon zèle

Dignement seconda mon cœur ;
Si pour célébrer le bonheur
Je n'eus pas certaines ressources,
Au moins dans ma brûlante ardeur
N'ai-je point épargné les courses.
J'ai tenu la terre et les mers,
Consulté les fous et les sages,
Abordé les Antropophages,
Me suis élancé dans les airs,
Et, par le séjour des orages
Gravissant au sommet des cieux,
Suis entré jusques chez les dieux :
Repoussé, bientôt mon audace
M'a conduit sur les sombres bords,
J'ai vu, j'ai harangué les morts
Et bravé leur aspect de glace ;
Dans tous les sinueux détours
De ce mystérieux dédale,
Perdant le fil de mon discours,
Hélas ! je me crus pour toujours

Tombé sur la rive infernale !
Et mes soins seraient superflus !
Tant d'efforts et tant de voyages,
Tant de rimes et tant de pages,
Ne seraient que des biens perdus !
Ah ! préparez ma récompense !
Mes amis, de l'intempérance
Si j'ai peint les tristes effets,
De la consolante abstinence
J'ai dit, j'ai redit les bienfaits ;
Déjà fuyant des goûts funestes
Je vous vois, émules des dieux,
Toujours joyeux et toujours lestes,
Ne chercher que des biens modestes,
Des biens qui repaissent vos yeux ;
Oui, déjà mon âme ravie
Vous voit anticiper les cieux,
Et sur la table desservie
Placer mon buste radieux.

Mais j'entends un léger murmure ;

Qu'est-ce, mes amis ? quelle injure !
Eh quoi ! des reproches amers ?
« Tout est confondu dans mes vers ;
» Ève y marche près de Pandore ;
» Là, c'est Minet, là, Pythagore ;
» Toujours annonçant un grand bien ;
» On le suit, on l'écoute encore,
» Et toujours ne proposant rien. »
Votre impatience m'accuse !
Mais, lorsque j'épure vos vœux,
Ces reproches impétueux,
Eux-mêmes, ils sont mon excuse.
Ainsi que sur la table épars
Se confondent à vos regards
Là, le jus brûlant de la treille,
Là, le nectar rafraîchissant,
Ici, le mets assoupissant,
Là, le mets piquant qui réveille ;
Ainsi plutôt, qu'on voit l'abeille,
Indifférente des couleurs,

A la hâte de mille fleurs
Composer sa liqueur vermeille ;
Ainsi sans ordre, ainsi sans choix,
Toujours égarant ma pensée,
Je fis dans ma course empressée
Tout contribuer à mes lois.
Vous portant de douces maximes
Et craignant des cris indiscrets,
J'eus recours aux pensers sublimes,
Et par l'abondance des rimes
Sus cacher l'absence des mets.
D'une déplorable habitude,
Hélas ! combattant les fureurs,
Si rien n'a calmé les terreurs
De ma cruelle incertitude ;
Ce secret qui vous fait frémir,
Si c'est vainement qu'on le sonde,
Ignorans du sort à venir
Vous, rois sur la terre et sur l'onde,
Ah! vivez au moins dans ce monde

Loin des maux qu'on peut prévenir ;
Et si l'argument le plus juste
Doit enfin s'unir à ces traits :
Vous régnez, un monarque auguste
Doit-il avaler ses sujets ?
A ce mot qui doit tout conclure,
Quoi, vous paraissez attristés !
Comme si, les mets emportés,
Vous restiez seuls dans la nature !
Loin d'être émus, d'être touchés
De votre bonheur que je soigne,
Il semble qu'un chagrin vous poigne,
Et vos regards sont attachés
Sur le brocheton qui s'éloigne !...
— Nous convenons... — Bien, j'y consens,
Parlez, confiez vos tourmens
A ma tendre sollicitude...
— Sans doute, vos raisonnemens
Sont fort justes... mais l'habitude...
— L'habitude ! obstacle léger ;

Tant d'objets pourraient vous distraire!
Essayez de n'y point songer,
Ou retracez-vous le danger
Auquel j'aurai su vous soustraire...
  Et lorsque des mets écartés
Forcés d'abandonner la trace,
Vous retombez avec audace
Sur les mets qui vous sont restés,
Faut-il de nouveau qu'à proscrire
J'emploie un tems qui m'est si cher?
Mes amis, j'ai proscrit la chair,
Les légumes sont encore pire.
Mangeurs vainement combattus,
Vous lassez-vous donc d'être ingambes?
Tout un peuple en devint perclus; *
Voulez-vous pour un mets de plus
Perdre l'usage de vos jambes?
Ce chou si vanté par Caton, * *

* Hipp. *de Morb. vulgar.* lib. 6, sect. 4.
** Pet. Gont. lib. 6.

Épargnez sa tête chenue,
Dussiez-vous être des Milton,
Redoutez de perdre la vue.
Traîtresses jusques dans leur nom,
Ces lentilles sont un poison; *
Fuyez leur suc atrabilaire,
Vous surtout qui de l'Hélicon
Voulez parcourir la carrière;
O mes amis, abstenez-vous
Et des lentilles et des choux!
Et chez nous aussi, je suppose,
Quand des Titans audacieux
Voulaient escalader les cieux,
Vous vîtes la métamorphose!
Jours de deuil, qu'il faut oublier,
Si dans mes fastes je vous range,
C'est pour empêcher qu'on ne mange
Tous les saints du calendrier.

Quoi donc! allez-vous m'effrayer

* Hipp. *de Victus rat.* lib. 2.

Par un regard farouche et sombre !
Ne peut-on suppléer au nombre ?
Triste inquiétude ! Autrefois
On vit la panade onctueuse, *
La moutarde spiritueuse * *
ci bas réclamer leurs droits ;
D'une maxime plus vantée
Un sage s'empare, et sa voix
roclame la diète lactée ; ***
ue l'homme s'occupe de peu !
our moi, vous instruire est un jeu ;
ne crainte vous indispose,
1 ! mes amis ! calmez vos cœurs ;
je sais à fond mes auteurs,
our vivre il faut si peu de chose !
intres touchans dont les tableaux
eçurent un si juste hommage,

* Lessius. — Eccl. 26.
** Rég. du car.
*** Pythag. — Cocchi, — Greisel.

Prenez, reprenez vos pinceaux
Et mettez la main à l'ouvrage;
Que dis-je! en ce chant consacré
A des biens dont l'aspect soulage,
Pouvais-je en présenter l'image
Si vous ne m'eussiez inspiré.
Ah! si mon zèle ardent vous touche,
Redites quels peuples sans bouche *
Vivaient en respirant des fleurs?
Redites quels peuples des indes
Ne se nourrissaient que d'odeurs **
Lorsqu'ils pouvaient manger des dindes!
Montrez-nous les, ces bataillons,
Ces indomtables nations,
Si dignes de la renommée,
Qui, très-souvent pour tout écot
Brûlant la plante de Nicot,

* Plin. lib. 7, cap. 2.
** *Id.* Histor. nat. lib. 7, cap. 2.

Se restauraient de sa fumée? *
Un sage, ô repas sans pareil!
Vécut des rayons du soleil... **
Convenez donc avec franchise
Que manger est une sottise,
Une habitude, un préjugé,
Une mode, antique manie
A laquelle on n'eût point songé
Si dans les loisirs de leur vie
Nos pères n'avaient pas mangé;
Pourquoi la souffrir, je vous prie,
Dans un tems de philosophie,
Dans un tems où tout est changé?
O mes amis, ne mangez guère!
O mes amis, ne mangez pas!
S'il est bon de faire un repas,
Il serait mieux de n'en point faire.

* Voyages de Gaut. Schout.

** Olympiodor. Platonic. apud Quercet, Diætet, Polyhistor.

Ah! voyez les Muses gémir
En comptant les heures perdues!
Et l'ardent Pégase frémir,
Pour vous prêt à fendre les nues!
Pourquoi résister à leur vœu?
Craignez-vous, faites m'en l'aveu,
La critique?... elle décourage!
Eh! point du tout, elle enhardit,
Et, par elle, un méchant écrit
Trouve au moins toujours l'avantage
D'avoir un instant de l'esprit...
— Et cet autre, avec sa doctrine,
Qui brave Archestrate et B. . . . x!
Il ferait bien mieux, j'imagine,
De s'en aller planter des choux...
— Allons, mes amis, quel langage!
Quel mot vous osez proférer!
Et peut-on jamais s'égarer
Sur l'importance de l'ouvrage!
Vous rêvez? eh bien, du courage...

On a fait pâlir le soleil
Et la lune a baissé son voile ;
Sans doute qu'en un cas pareil
On a vu pleurer chaque étoile,
Vous... eh bien ! faites-les danser.
N'osez-vous si haut vous lancer ?
Dites que les monts et les plaines,
Aux accens plaintifs des tombeaux,
Coururent, à pas inégaux,
Près d'eux prendre part à leurs peines.
Dites que les épis en pleurs
Se desséchèrent sur leurs tiges,
Et que des plus vermeilles fleurs
En vain l'on chercha les vestiges ;
Dites que la nature en deuil
Ne fut qu'un immense cercueil,
Et qu'on vit un second déluge
Né des larmes du beau Germeuil.
Tout cela posé, d'un coup-d'œil
Choisissez-moi pour votre juge.

— Mais si l'on adopte vos mœurs,
Que feront les restaurateurs ?
— A d'autre ! « — et combien d'arts utiles...
— Eh mes amis, restez en paix ;
Est-ce à des raisons si futiles
D'entraver de grands intérêts !
Et, pour goûter mille délices,
Craignez-vous quelques sacrifices...
Eh bien, quoi, j'entends des soupirs ?
— Bien qu'on occupe ses loisirs ;
Mais quoi, jamais de cercle aimable !
Ah ! certe, en proscrivant la table
Vous proscrivez tous les plaisirs.
— Tous les plaisirs, moi ! les proscrire !
Oh, que vous m'avez mal compris !
Riez, jasez, ô mes amis !
Je veux vous voir jaser et rire ;
Mais riez méthodiquement.
Amis, le vrai contentement *

* Rousseau, *Émile*.

N'est jamais ni gai, ni folâtre,
De ce sentiment idolâtre,
Je veux, y livrant tous mes sens,
Penser au plaisir que je sens.
Savourez-le. Je veux encore
Qu'on craigne qu'il ne s'évapore;
Comprimez-le donc avec soin
Pour que rien ne puisse s'extraire,
Et qu'en vous, dans un certain coin,
Tout votre bonheur se resserre.
L'ennui toujours est enfanté
Par les jeux bruyans, la folie;
C'est près de la mélancolie
Que chemine la volupté.
Figurez-vous donc la beauté,
Tout à coup folle et rubiconde
Souriant d'un air effronté
Aux *toasts* qu'on porte à la ronde,
Tandis que le cercle empâté
Des grivois que Bacchus tourmente

Hurle d'une voix discordante
Un chant en hurlant répété.
  Loin de nous ces folles images !
Parlez-moi de ces personnages
Qui, ne cédant que par raison
Au tribut que dame Nature
Se fait payer avec usure
De l'humaine condition,
Après une courte dépêche,
Restaurés par une onde fraîche
Se recueillent dans un salon;
C'est dans cette assemblée auguste
Dont chaque membre est un arbuste
Toujours en végétation,
Que la mûre réflexion
Fait éclore une opinion
Digne d'un esprit toujours juste,
Ai-je poussé quelque argument?
Nul hoquet honteux ne m'obsède,
On rêve, on hésite un moment,

Et c'est un léger hochement
Qui seul remplit tout l'intermède.
Enfin on parle lentement,
Le chef commence gravement,
Le second en rang lui succède;
Le troisième plus égrillard,
S'est emparé des *si*, des *car*:
Tout est pesé, j'ai ma réponse,
J'applaudis au froid comité
Et je crois à sa gravité
Que c'est un Siècle qui prononce.
Il est certain que tout annonce
En lui jugement et santé;
Là, point de ces têtes placées
Sur des troncs courts et rebondis,
Ni de ces trognes à rubis
Qui n'ont que des couleurs forcées,
Gros réjouis, de qui l'aspect
Ou la bachique corpulence
Selon le cas, la circonstance,

Peut bien mériter le respect,
Mais dont le sang froid est suspect;
Je vois des figures oblongues,
Des nez artistement arqués,
Des corps noblement efflanqués
Et d'où tous les sons extorqués
Font surtout sentir les dipthongues.
L'un enfante mille projets
Pour améliorer les choses,
L'autre raisonne des effets,
Un autre approfondit les causes.
Ici tout est surnaturel,
Ou dans l'immensité s'épure,
Vénus n'a plus rien de mortel
Et pour tous les secrets du ciel
Semble avoir troqué sa ceinture.
Vénus enfin est un Caton.
Pensez-vous qu'ici l'on chuchote
Lequel on croit du meilleur ton
D'une aigrette ou d'une capote?

Bon dieu, s'occuper d'un chiffon!
Tenant ferme son cou de grue
Ici la Beauté s'évertue
A citer Descarte et Newton.
— Madame, les causes premières,
Je les laisse au divin moteur:
Mais nous devons sur notre honneur
Chercher les causes secondaires.
De haut un corps lourd est lancé;
Il tombe : qu'avez-vous pensé
De son mouvement vers la terre?
— Il atteste la pesanteur.
— O ma voisine, quelle erreur!
— Mais ma voisine... — non, ma chère,
Faites-y bien attention,
Il descend par attraction,
Et certe la preuve en est claire.
Or, ce grand point est discuté.
Considérez, de ce côté,
Cette belle silencieuse

Qui, solitaire et langoureuse,
De tems en tems avec ardeur
Lève son regard enchanteur
Devers la plaine lumineuse;
Quel objet occupe son cœur?
Mais j'entends sa voix argentine;
Chut, écoutons à la sourdine:
« Vous, dont le sublime concert
» Charme le séjour des orages,
» Ah! souffrez qu'au sein des nuages
» S'élève la voix du désert!
» Ombres dans l'espace montées,
» De là, vous voyez mon tourment:
» Apprenez-moi donc si vraiment
» Les planètes sont habitées.
» Par les tourbillons, j'ai conçu
» La différence d'atmosphère,
» Mais sans doute l'être diffère
» Où l'homme jamais n'est reçu.
» Quel est donc l'esprit, la structure

« De tous ces habitans divers ?
» Après ceux de notre univers,
» Que pouvait de plus la nature? »
Moi, vous proscrire la gaité !
Oui, je veux aussi que l'on chante,
Je veux qu'une voix innocente,
D'un ton moelleux et flûté
Module une chanson décente.
Pour vous, des biens que je prescris
Jaloux d'égayer l'intermède,
Craignez-vous des chants érudits?
Vive dieu! qu'un autre y succède.
De l'amour ou du dieu du vin
Redites lequel je préfère,
L'un est aveugle et voit fort bien, *
L'autre avec des yeux n'y voit guère.
L'un toujours aimable, à Paphos,
Offre aux trois Grâces son hommage;
L'autre dans l'île de Naxos

* Rousseau, *Émile.*

Trouve la fille de Minos
Et la laisse dans le veuvage.
O vous dont les graves accens
Ont si bien su plaire au Permesse,
Et sont pour tous si séduisans
Qu'ils font trébucher la sagesse!
Sans trop rallentir notre pas,
Législateur des Gastronomes,
Un instant ne pourrions-nous pas
Causer pour le bonheur des hommes?
Ces mots de *traître* et d'*imposteur*
Contre mes transports anonymes
Auraient-ils aigri votre cœur?
Entre nous, au pays des rimes
Ces mots ne sont qu'une douceur;
Et, victime du séducteur,
Je lui pardonne tous ses crimes.
Mettons un instant de côté
La gloire et la postérité,
De tout mon cœur je vous les livre;

Je ne suis qu'à peine écouté,
Mais mon but est de faire un livre,
Et, dût l'éditeur aux abois
De rage s'en mordre les doigts,
J'ai commencé, je veux poursuivre.
Franchement et de bonne foi
Avez-vous chanté, dites-moi,
Cet art dangereux de bien vivre?
Non?... Sois brisé, temple odieux,
Temple horrible qu'on lui prépare!
Fermez-vous, gouffres du Tartare!
Le Pinde réclame ses dieux.
Il chanta Bacchus et Silène,
Le Vougeot et le Chambertin,
Mais pouvait-il aimer le vin,
Lui qui buvait de l'Hippocrène!
— A vos lois nous sommes soumis,
Ce mets précieux, tant promis,
Quel est-il enfin? — Suppliantes,
De Cornaro faible et mourant

Les Prières impatientes
Attendaient son sort. A l'instant
Un des habitans de l'espace,
Se lève et proclame sa grâce.
« Qu'il vive, dit-il; aux humains
» Lorsqu'un mets céleste va naître,
» Il fallait qu'un d'eux fît connaître
» Tout ce qu'ils devront à nos mains.
» Ce mets qui succède aux festins
» Doit à ma sagesse profonde
» La forme et l'abrégé du monde, *
» Qu'il en porte aussi les destins. »
Il dit. Cornaro fut fidèle,
Cent ans allègre et bien portant,
Promenant son siècle en chantant,
Aux siens il offrit un modèle...
Or, ce mets d'un genre tout neuf,
Ce mets bienfaisant, délectable,
Ce mets qui suffit à sa table,
Mes bons amis, c'était un œuf.

* Rég. du car.

Mais quels accords mélancoliques,
Soudain entraînant mes esprits,
Par des cadences chromatiques
Suspendent mes sens interdits!
Tout-à-coup quel brillant cortège!
Voyez, sur un marbre arrondi,
Ces monts qui, d'un essor hardi,
Lèvent leur front couvert de neige;
Le chant de la douce Phryné
A ces œufs ne s'est point borné:
Ceux-ci conservent leur teint blême;
Ceux-là portent un diadême,
Et, tout fiers d'un front couronné,
Se gonflant jaunissent la crême;
D'autres frémissent dans leur jus;
D'autres, paisibles, mais confus
De leur matte circonférence,
Ne furent réduits au silence
Qu'après avoir été battus;
Long-tems ils tentèrent la fuite,

Et la poele avançant moins vite
Deux fois ne les eût pas reçus.
  Craignons une fuite nouvelle,
Et tout à coup à vos regards
Que des ponts levis, des remparts
Annoncent une citadelle.
Voyez, près du brun chocolat,
S'élever les tours du nougat,
Près des gauffres, près des oublies,
Là sont les douces fantaisies
Et vers nous s'avancent leurs nains :
Salut, pistaches, diablotins,
Et vous, macarons, massepains,
Salut, salut, troupe dorée!
Troupe aimable, troupe sucrée,
Que vois-je au travers des créneaux?
Croquante! ô l'amour de mon âme,
Croquante, il n'est plus de rivaux,
Frangipanne objet de ma flamme
Va couronner tous mes travaux.

Et pourtant, ô douces Claudines,
S'ouvrent vos lèvres purpurines,
Là, resplendit la pomme d'or,
Là, Rambour offre son trésor,
Api, ses couleurs enfantines :
O fruits adorables! ô vous,
Dont les familles entassées
Brillent à nos regards jaloux
Dans ces pyramides vers nous
Méthodiquement élancées,
Nos vœux ne sont point indiscrets;
Et si notre voix s'évertue
A préconiser vos attraits,
Si nous vous cherchons, votre vue
Suffit à nos yeux satisfaits...

Mais quel bruit, quel murmure étrange!
Quel blasphême odieux! qu'entends-je?
« Nous avons faim, nous avons faim;
» Beau prédicateur, c'est en vain
» Que vous avez cru nous séduire;

» Gardez pour vous votre refrain
» Et tous les chants qu'il vous inspire ;
» Nous mangerons, nous avons faim ;
» Contez à d'autres vos sornettes,
» Le soleil mange des comètes,
» Pour nous il nous faut des chapons ;
» Nous avons faim, nous mangerons ;
» Puis à quoi bon tant de génie ?
» Et, dût-on, devenu lapin,
» Se voir mangé dans l'autre vie,
» Nous mangerons, nous avons faim. »
O comble d'erreur et d'audace !
Hélas ! d'un penchant corrupteur
Je n'ai que trop dans votre cœur
Sans cesse reconnu la trace !
Croyez-vous donc, lorsque ma voix
Vous traçait des biens pleins de charmes,
Attendris parfois jusqu'aux larmes
Quand vous paraissiez à mes lois
Sur le point de rendre les armes,

Que souvent mon œil, d'un larcin
Observant la marche pressée,
N'ait pas vu, du creux de la main,
La bribe adroitement lancée ?
Eh bien, satisfais ta fureur,
Mange, mange, peuple mangeur,
Que ta faim soit donc assouvie,
Mange, puisque c'est ton envie,
Mais il me reste un trait vengeur...
Il le faut donc, race indomtable!
Écartant les chants du bonheur,
Faire le récit lamentable
De cette histoire épouvantable
Dont l'approche glace mon cœur!
Un fantôme à l'œil redoutable,
Un fantôme en ces lieux errant,
Poussant, agitant votre table
Vous fixe en silence et m'attend...
Ah! si d'un Arabe ou d'un Cafre
Vous n'avez le cœur de rocher,

Cornaro n'a pu vous toucher,
Frémissez du sort d'Angoulafre.

En tête d'un groupe joyeux
Qu'enflammait un festin splendide,
Angoulafre, silencieux,
Entraînait sous sa dent avide
Des mets qu'à son ventre intrépide
Paraissaient disputer ses yeux.
Gigot, jambon, pâte, boulette,
Tout s'engloutissait dans son sein,
Le canard suivait le lapin,
La grive suivait la mauviette.
Une d'elles... l'infortuné!
Tel est de son art le prestige
Qu'en vain à son œil étonné
Devait s'opérer un prodige!
L'arme terrible allait frapper;
Mauviette fixe le convive,
Et laisse, d'une voix plaintive,
Ces mots douloureux s'échapper:

« Je cède à ta rage fatale,
» Homme barbare ! mais bientôt... »
Mauviette s'arrête ; à ce mot,
Que fait Angoulafre ? il l'avale.
Mais mauviette avait prononcé.
Déjà sur le seuil s'est placé
Le monstre affreux qui tout moissonne ;
Le noir essaim qui l'environne
Dans le salon s'est élancé.
Angoulafre, en voyant la troupe,
S'empare d'un vin petillant,
Du nectar qui remplit sa coupe
Trois fois il abreuve son flanc,
Trois fois sa bouche qui murmure
Hume à longs traits une onde pure ;
Soin tardif ! inutile effort !
Soudain son cœur mourant palpite....
Une défaillance subite...
O terreur ! il se lève, il sort,
A la hâte il se précipite ;

D'un plomb pressé dans chaque main
Il bat l'air; il saute, il s'agite...
Et pourtant qu'il s'agite en vain,
Que, tremblant, il crie, il implore,
Qu'il fuit, s'arrête et fuit encore,
Ses amis joyeux, dont Bacchus
Sans doute obscurcissait la vue
En son absence inaperçue
Poursuivaient les jeux de Comus.
Un fils de la docte montagne,
Qui, dans un des angles blotti,
Bas méditait, appesanti,
Sur l'Hippocrène et le Champagne,
Soudain par le Pinde averti,
Fixe l'affreuse solitude;
Il voit les débris dispersés,
L'onde, les flacons déplacés,
Et surtout, contre l'habitude,
Des mets vainement avancés!
Sa verve s'échauffe, il s'élance,

l s'écrie : « O sinistre absence !
Tout s'inclinait à son aspect ,
Tout rendait , saisi de respect,
Hommage à sa faim indomtable !
Et pourtant il a fui la table !
Et pourtant mon regard glacé
Fixe son fauteuil solitaire !
Et pourtant il s'est éclipsé !
Ah ! sans doute il fut terrassé ,
Ou Bacchus remplirait son verre !
Mais qu'est-ce ! l'aurais-je entendu !
Courez ! mes yeux l'ont apperçu...
Le trépas le suit... il succombe...
Courez ! il s'agite éperdu...
La faux cruelle frappe , il tombe ! ».
A ce majestueux accent ,
es *bravos* aux *bravos* répondent ,
t les verres qui se confondent
rinquent la santé de l'absent ;
our le poète autre rasade :

L'un vante à grand cri sa charade,
Prétend en entrevoir le sens...
Tant Bacchus égare ses sens!
S'agitant, certain escogriffe
Jure que c'est un logogriphe;
On s'échauffe, grande rumeur...
Soudain, ô prodige! ô terreur!
Un bruit sourd ébranle la salle,
Un coup terrible a retenti,
La table chancelle, un long cri
Précède une voix sépulcrale,
L'ombre d'Angoulafre apparaît.
« Mes enfans, dit-il, c'en est fait,
» C'en est fait, j'ai perdu la vie,
» Hélas! si vous pleurez ma mort,
» Accusez de mon triste sort
» L'auteur de la *Gastronomie*.
» Que dis-je! enfans, déjà les dieux
» Ont daigné sourire à mes vœux;
» Bientôt un livre va paraître,

» Consacrant de douces leçons
» A l'art heureux de ne point être
» Sujet aux indigestions.
» Vivez, enfans, pour le connaître;
» Vivez pour accueillir le don
» D'un mortel que le ciel inspire;
» En vain tout autre a cru bien dire,
» Tous ont tort, lui seul a raison. »
Il dit. Son ombre s'évapore;
Il n'est plus, on le voit encore:
Tous les assistans interdits
Restent consternés et contrits...

Ainsi, tremblant sur le Parnasse,
Et me résumant *in petto*,
Je laissais de choisir la trace
D'Angoulafre ou de Cornaro;
Des biens que ma muse publie
J'avais égayé la leçon,
Et sous les traits de la folie
Souvent encensé la raison;

Et pourtant de ma rêverie
Vainement accueillant l'erreur,
Bientôt, hélas ! bientôt mon cœur
Retrouvait sa mélancolie :
Mais contre elle enfin quel secours ?
Mon système offrait mille charmes,
Et l'air emportait mes discours ;
Ma voix inspirait des alarmes,
Et mes amis mangeaient toujours...
Ah ! sans doute il est équitable
Qu'à son maître on cède le pas,
Triomphez, ô poète aimable !
Triomphez avant le repas,
Vous les verrez, n'en doutez pas,
Me chercher en sortant de table.

FIN DU POÈME.

REMARQUES

SUR LE PREMIER CHANT.

J'ai dit dans mon préliminaire que la lecture du manuscrit m'avait rendu témoin d'une grande conversion. L'auteur du poëme n'était pourtant pas à mes yeux exempt de tout reproche : il en est même de graves qui m'ont déterminé à prendre la plume. On ne traite point avec tant de légèreté un objet de cette importance; souvent il affecte un ton de frivolité qui contraste ridiculement avec la gravité de son sujet. Il a d'ailleurs négligé, dans l'exposé de son système, une des considérations les plus essentielles ; je ferai remarquer avec soin cette omission préjudiciable. Partout ses tableaux ne sont qu'ébauchés. Mes jeunes convives qui ne tardèrent point à revenir à plusieurs fois sous différens prétextes, ne contribuèrent pas peu à me faire apercevoir tout ce qui man-

quait à cet ouvrage. Leurs objections continuelles me mettaient souvent dans le plus grand embarras; l'un d'eux enfin osa me représenter que le poète antigastronome n'avait absolument rien dit contre la croûte de pâté. Comme si une composition, matte de sa nature, empreinte de tant de sucs hétérogènes, pouvait laisser le sang et l'estomac dans ce parfait équilibre, sans lequel il n'est point de santé! Ce n'est pas sans peine que je réussis à les persuader. Ma résolution d'adapter des observations à chaque chant, parut les flatter; leur empressement même alors à m'offrir tous les auteurs dont je pourrais avoir besoin, finit par faire naître dans mon esprit un soupçon qui s'accrut encore par d'autres circonstances; je le communiquerai au lecteur en tems convenable; ne précipitons rien, et procédons à des remarques importantes avec l'impartialité d'un homme qui sera toujours disposé à pardonner bien des défauts en faveur du sujet.

PAGE 11, VERS 1.

Dans plusieurs exemplaires,

C'est trop succomber à la voix
D'un traître enseignant l'art de vivre,

Je chante, effrayé de ses lois,
L'art heureux de ne les point suivre.

Et en d'autres :

C'est trop d'un aimable assassin
Suivre les préceptes perfides,
C'est trop engloutir en mon sein
Des mets doctement homicides...

Cette inégalité vient d'une méprise dans le choix indiqué parmi les variantes; mais l'une et l'autre version donne au début un ton brusque que je m'efforcerai pourtant de faire tolérer. Notre auteur venait de faire un essai funeste des préceptes qu'il se propose de combattre; cet essai lui vaut une indigestion, on aurait de l'humeur à moins. Passons lui donc cet emportement.

PAGE 13, VERS 20.

Qui roule en grondant dans les airs.

On aurait pu faire disparaître ce gron*dant dans*, qui produit une consonnance désagréable; mais l'auteur, par une marginale de sa main, nous avertit qu'il a cru *faire image* en exprimant ainsi le bruit de la foudre. Faites image, monsieur.

PAGE 14, VERS 7.

Tel ce présent mystérieux
Qui, trompant un aveugle zèle,
Menaçait du fer et des feux
La phrygienne citadelle...

Cette comparaison n'a pas besoin d'un grand développement ; tout le monde sait que la ville de Troïe ne fut prise au bout de dix ans de siège que par la ruse des Grecs. Ouvrons le Virgile français :

Las de voir par le sort leurs assauts repoussés,
Les Grecs, courbant des ais avec art enchâssés,
D'un cheval monstrueux en forment l'édifice :
Pallas leur inspira ce fatal artifice.
C'est un vœu, disaient-ils, pour un retour heureux.
On le croit. Cependant, en ses flancs ténébreux
Ils cachent des guerriers, et de ses antres sombres
Une élite intrépide ose habiter les ombres.
. . . .
Déjà de leur prison empressés de descendre,
Glissent le long d'un cable Ulysse avec Thessandre;
Ils sont bientôt suivis de Pyrrhus, de Thoas,
Du savant Machaon, du bouillant Acamas,
De Sthénélus, d'Atride, et d'Épéus lui-même,
Épéus, l'inventeur de l'affreux stratagême.
Ils s'emparent de Troie ; et les vapeurs du vin
Et la paix du sommeil secondant leur dessein,
Ils massacrent la garde, ouvrent toutes les portes,
Et la mort dans nos murs entre avec leurs cohortes.

DELILLE, *Énéide*, liv. 2.

Or, on remarquera que chaque guerrier qui s'est élancé des flancs du cheval, représente ici un des maux qui sont les suites de l'intempérance. Cette comparaison a quelque chose d'original.

PAGE 15, VERS 1.

Craignez chaque mets, quel qu'il soit,
L'un est trop chaud, l'autre est trop froid.

Cette manière vague de s'exprimer ici tient un peu trop au ton laconique du docteur Pedro Rezio. L'auteur s'est apesanti sur des passages qui avaient certainement bien moins besoin d'extension.

PAGE 15, VERS 19.

Toi-même, ô vieillard de Samos!
Sa voix, près du docteur de Cos....

Ce vieillard de Samos, c'est Pythagore; nous aurons occasion de parler de lui. Hippocrate, le plus célèbre médecin de l'antiquité, naquit dans l'île de Coos, l'une des Cyclades, vers la première année de la LXXX olympiade, la 460 avant J. C. Déjà illustré par son trisaïeul Nébrus qui avait fait des cures merveilleuses, Hippocrate se livra à l'étude de la nature, sur-

tout à celle du corps humain, et débuta par délivrer les Athéniens de l'affreuse peste qui les affligea au commencement de la guerre du Péloponèse. Ses vertus, son désintéressement, sa modestie égalaient son habileté. Le moyen qu'il employait le plus souvent, soit pour la conservation de la santé, soit pour la guérison des maladies, était la friction de la peau. Il diversifiait ce remède avec une sagesse admirable, selon les différens tempéramens. Ce grand homme donna lui-même l'exemple à ceux qui suivent ses préceptes en prolongeant ses jours jusqu'à l'âge de 100 ans; et ceux qui font profession de propager sa doctrine, doivent se consoler en songeant que ses contemporains lui rendirent les honneurs divins après sa mort. Les écrits qui nous restent de lui sont, des Aphorismes, regardés comme des oracles; des Pronostics; et certain Traité qui passe pour son chef-d'œuvre, et réclame au moins pour son auteur un peu plus de reconnaissance de la part des Gastronomes.

PAGE 18, VERS 7.

O Clitus, j'évoque ton ombre!

Clitus, frère d'Hellanice, nourrice d'A-

lexandre le Grand, se signala sous ce prince et lui sauva la vie au passage du Granique. Ce conquérant, dans un accès d'ivresse, s'étant mis à exalter ses exploits et à rabaisser ceux de Philippe son père, Clitus qui était aussi apparemment dans le vin, osa relever les actions de Philippe aux dépens de celles de son fils ; il alla jusqu'à reprocher à ce dernier la mort de Philotas et de Parménion. Alexandre, dans la colère, le perça d'un javelot, en lui disant : « Va-t-en » maintenant joindre Philippe, Parménion » et Philotas. » Quand la raison lui fut revenue, et qu'il vit Clitus noyé dans son sang, il voulait s'immoler à ses mânes, mais les philosophes Calisthènes et Anaxarque l'en empêchèrent. C'est ainsi que ce fait est rapporté par tous les historiens. Il n'y a point de doute que les regrets du maître du monde, en voyant les suites d'un emportement insolemment provoqué, ne fassent infiniment d'honneur à sa sensibilité et ne jettent tous les torts de l'ivresse sur l'imprudent qui avait pu s'oublier jusqu'à mésuser de la confiance et de l'amitié de son prince.

PAGE 19, VERS 9.

N'est-ce pas, sortant d'un festin,
. . . .
Que Néron, tigre furieux, etc.

Ce fut après un festin extravagant, où il était resté quatorze heures à table, que Néron fit mettre le feu aux quatre coins de Rome pour se faire une image de l'incendie de Troie. L'auteur aurait bien pu, ce me semble, placer les événemens dans leur ordre; Néron avait déjà fait massacrer Agrippine.

PAGE 20, VERS 1.

O douce et sensible Vergy. . . .

Tout le monde sait l'histoire de Gabrielle de Vergy; tous les écrivains s'accordent à dire que Fayel fit manger à cette infortunée le cœur de son amant, mais je n'ai vu nulle part que ce fût *après son vermicelle*. Infidélité coupable dans la relation des faits.

PAGE 21, VERS 5.

Sachez donc qu'il ne fut en somme
Qu'un beau livre. . . .

J'ignorais que le présent fait à Pandore ne fût autre chose que l'*art du Gastronome*;

e travail divin se sera sans doute perdu omme tant d'autres ouvrages précieux de a haute antiquité, ou le poème d'Arches-rate peut-être en avait-il réuni quelques agmens. Notre auteur me paraît avoir eu ır ce sujet des mémoires particuliers. Dans ette supposition, il serait présumable que premier résultat de ce grand œuvre fut n pâté du *Puits-certain*, puisque ces sortes e pâtés renferment dans leurs flancs tous s mets les plus recherchés. Mais il y a ıns toutes ces assertions une petite diffi-ılté, c'est que les pâtés du *Puits-certain* nt d'une invention moderne.

PAGE 22, VERS 9.

Et d'où naissent les passions ?
Du chyle et des digestions,
Des digestions et du chyle.

La tournure de ces vers rappelle celui-ci ı marquis de Caraccioli, ambassadeur de aples, voulant donner en un seul mot une ée de la température de Paris :

De la pluie et du vent, du vent et de la pluie.

ais est-ce bien sérieusement que notre

auteur avance que les passions prennent leur source dans le chyle et les digestions? N'est-ce pas renverser d'un seul coup toute la morale en détruisant le libre arbitre? Si les passions naissent du chyle, il n'existe plus de coupables, et loin de punir le crime on lui doit de l'indulgence et de la commisération. L'auteur a voulu dire que les passions *sont irritées* par le chyle et les digestions. Le savant Lessius, dissertateur très-profond, n'est pas le seul qui se soit vivement expliqué sur ce sujet, en démontrant que la vie sobre, diminuant l'acrimonie de la bile, doit nécessairement adoucir les passions; mais il ne s'en suit pas de là que les passions ne prennent pas leur source dans un cœur naturellement corrompu. Voilà comme un mot mal senti donne lieu aux observations les plus importantes et prouve l'utilité des commentateurs. La réfutation d'erreurs bien moins graves a souvent produit des volumes; et, qui ferait pourtant ici l'objet des plus amples discussions? deux vers qui paraissent sans conséquence:

Du chyle et des digestions,
Des digestions et du chyle.

PAGE 22, VERS 14.

Mais que dis-je ! pour ma patrie
N'as-tu pas repris tes pinceaux ?

Ce juste hommage au prince des poètes français, n'est pas le seul qui lui soit rendu dans cet ouvrage. Je crois devoir citer ici ce passage du *Paradis perdu* où M. Delille a su peindre avec tant de force tous les maux qui affligent l'humanité :

La rage aux yeux hagards, le délire effréné,
Le vertige troublant l'esprit désordonné,
La colique tordant les entrailles souffrantes,
Les ulcères rongeurs, les pierres déchirantes,
Et la triste insomnie au teint pâle, à l'œil creux,
Et la mélancolie au regard langoureux ;
La toux, l'asthme essoufflé, dont la fréquente haleine
Par élans redoublés entre et sort avec peine ;
Et l'enflure hydropique, et l'étique maigreur,
Et des accès fiévreux la bouillante fureur,
L'évanouissement, la langueur défaillante
Et la goutte épanchant son âcreté brûlante,
Et du catarrhe affreux les funestes dépôts,
Et la peste qui seule égale tous ces maux.

DELILLE, *Par. perd.* liv. XI.

Ces vers sont horriblement beaux. Ce tableau où sont réunies toutes les calamités, doit plonger les Gastronomes dans de tristes réflexions. Galien avait bien raison de dire

que l'intempérance en tue plus que l'épée. Or, ce père de la médecine, qui vivait sous Antonin et Marc-Aurèle, né avec un tempérament délicat, ne parvint lui-même à une extrême vieillesse que par sa frugalité; et nous lui devons le sage précepte de sortir de table avec un reste d'appétit.

PAGE 23, VERS 18.

Faut-il qu'un seul homme dévore
Des villes et des nations!

Cette méthaphore rappelle cette épigramme de Martial. Calliodore a vendu un esclave pour acheter un barbeau :

Addixti servum nummis, here, mille trecentis
 Ut bene cœnares, Callidiore, semel.
Nec bene cœnasti. Mullus tibi quatuor emptus
 Librarum, cœnæ pompa, caputque fuit.
Exclamare libet, non est hoc, improbe! non est
 Piscis : homo est. Hominem, Callidiore, voras.

PAGE 25, VERS 17.

De la mer du nord au Delta,
De l'Orénoque au Boristène,
Du Gange à Carubatuba...

J'admire avec quelle rapidité notre auteur parcourt tous les points des deux mondes. C'est certainement à lui qu'appartient la

découverte de diriger les ballons à volonté.

PAGE 26, VERS 3.

Et que vont m'apprendre les fastes,
Les lois, les chevaux et les castes
De ces fils barbus d'Ismaël ?

Il s'agit ici des Bédouins, sorte d'Arabes, naturellement graves, sérieux, sobres et modestes. Ils ne rient presque jamais, parlent fort peu et sont ennemis de la médisance. La barbe est chez eux en grande considération ; ils se disent descendus d'Ismaël, fils d'Abraham et d'Agar, né l'an du monde 2094, le 3910 avant J. C. Cela posé, ils se soucient peu de la généalogie de leurs familles, mais ils sont très-curieux de celle de leurs chevaux ; ils en ont de trois espèces: les nobles, les mésalliés et les roturiers Ils vivent entr'eux dans une grande union. Il y a de ces Bédouins dans la Syrie, et la Palestine.

PAGE 31, VERS 16.

Sans toi, je vivrais des concerts
Qui sont modulés dans les airs,
Sons mélodieux que j'ignore.

Cela est un peu fort. Pourquoi cette exa-

gération? c'est le vrai moyen d'effrayer ceux qui seraient disposés à nous entendre. Quant à ces sons acoustiques, il est facile d'en donner l'explication. « Pythagore, dit » le docteur Cocchi, pensait qu'il y a une » harmonie déterminée, non seulement dans » tous les corps célestes, mais dans toutes » les parties qui composent l'univers, et » que si les hommes n'entendaient pas cette » harmonie, c'est que leurs sens étaient » tellement dégénérés, qu'il ne leur était » plus possible de juger sainement des » choses. »

PAGE 31, VERS 19.

Et toi, gigot qui m'as tenté,
Auprès du flanc qui t'a porté
Je te verrais bondir encore.

J'ose à peine présumer que notre auteur ait eu ici en vue cet hémistiche du récit d'Énée :

Trojaque, nunc stares. . . .
Et toi, chère Ilion, je te verrais encore!

PAGE 33, VERS 14.

Sans doute il eut un cœur de fer....

Ce passage de Plutarque est connu et a

souvent été cité, mais pourquoi ajouter :

Au moins un appétit d'enfer.

Voilà une de ces inconséquences qui font perdre toute contenance. Je ne sais en vérité que penser de l'intention dans laquelle ce poème a été fait; l'auteur écrit dans le dépit que cause une indigestion, et son code de réforme semble un nouvel hommage aux préceptes mêmes dont il est la victime ! Je n'y conçois plus rien. Plutarque au surplus n'est pas le seul qui défende à l'homme de faire servir les animaux à sa nourriture. Pythagore fait de cette privation un des points principaux de sa doctrine; il appuie son système sur des raisons bien plus fortes qu'une simple commisération, et cependant, dans un transport de joie pour la découverte de certaine démonstration mathématique, il offrit aux dieux une hécatombe de 100 bœufs. D'après ces inconséquences des auteurs, soit qu'ils parlent d'un ton grave, ou d'un ton léger, quelle confiance donnerait-on à leurs opinions, si les commentateurs n'étaient là pour couvrir toutes ces contradictions de différens prétextes plus

ou moins spécieux. J'avoue que celui-ci m'embarrasse. Je ne prolongerai point les notes de ce chant et passerai rapidement sur le suivant, les deux derniers nécessitant de longs développemens. L'épisode de Cyprine a été inséré dans quelques recueils. Le sort affreux d'une colombe aimable, ravie à sa maîtresse par un Gastronome, a quelque chose de touchant, mais ce tableau manque de ces traits mâles qui impriment la terreur. Je ne vois pas jusqu'ici

> Que le Gastronome vorace
> Tremble et s'arrête épouvanté,
> Et laisse à Minet qui le flatte
> Saisir finement de sa patte
> Le mets dans l'attente resté.

REMARQUES

SUR LE DEUXIÈME CHANT.

Empressé de voir succéder le plaisir à la peine, l'auteur écarte tout à coup les scènes terribles, il suspend les chants douloureux; dissimulant sa ressource s'il ne trouve que des cœurs endurcis, il veut montrer à l'homme les biens qui lui sont offerts et que pourtant il néglige. Le ciel s'est éclairci, l'air est devenu plus pur, tout renaît aux accens du bonheur, et l'Abstinence paraît avec tous ses charmes. Ce plan n'était pas absolument mal conçu, mais il est loin d'avoir été exécuté. Le poète appauvrit son sujet, loin d'en faire valoir les avantages; l'Astinence daigne descendre à sa voix; il devrait la conduire sur un char triomphal par des chemins jonchés de fleurs et lui faire payer un juste tribut d'hommages; point du tout, il fuit à sa vue, et tandis qu'elle reste seule et assez embarrassée au milieu de la

carrière, il s'amuse à courir ça et là, ne la regardant qu'à peine de loin, ou ne s'en rapprochant parfois que pour lui rire au nez. Il fait plus, il lui dit très-emphatiquement *qu'elle est un peu maigre*; c'est au moins ne pas lui supposer de coquetterie; l'auteur ignore sans doute que les belles ne pardonnent point de telles indiscrétions, et probablement qu'il n'est pas habitué à converser avec les immortelles. Examinons son début.

PAGE 43, VERS 1.

Mes bons amis, si j'étais roi,
Dans ma tendre sollicitude
Pour ceux qui vivraient sous ma loi,
Devineriez-vous bien à quoi etc.

Tout le monde connaît ces vers si jolis de *la Pucelle*.

Si j'étais roi, je voudrais être juste,
Dans le repos maintenir mes sujets,
Et tous les jours de mon empire auguste
Seraient marqués par de nouveaux bienfaits.
Que si j'étais contrôleur des finances,
Je donnerais à quelques beaux esprits
Par-ci par-là de bonnes récompenses,
Car après tout, leur travail vaut son prix.
Que si j'étais archevêque à Paris etc.

Je ne sais trop pourquoi j'aurais voulu

que notre auteur eût évité ce rapprochement. Quant à ce projet d'oraison funèbre qui, par les torts des défunts, pourrait effrayer les vivans, il ne fait que rappeler les mœurs des premiers Egyptiens.

PAGE 46, VERS 12.

O douce, impalpable beauté ! etc.

On a raison de le dire : nos pères étaient bien plus galans que nous. Le seigneur Cornaro, dont l'histoire forme l'épisode de ce chant, s'écrie dans son admirable Traité : « O sainte et heureuse vie réglée ! que tu es » digne d'estime ! . . . . ton nom seul » devrait suffire pour t'attirer la préférence » que tu mérites ! les syllabes qui composent » *sobriété*, n'ont-elles pas une signification, » un son, plus agréables que *gourmandise* ? » J'y trouve autant de différence qu'entre » les noms d'*ange* et de *diable*. » (*Conseils pour vivre long-tems*. Pages 50 et 51.) Voilà le langage de la conviction, et c'est ainsi que s'embellit aux yeux d'un amant, jusqu'au nom de sa maîtresse.

PAGE 47, VERS 14.

Du jeûne, antique est l'origine...

Il est bien vrai que le *jeûne* est de toute

antiquité ; quelques théologiens en trouvent l'origine dans le paradis terrestre, où Dieu défendit à Adam de manger du fruit de l'arbre de vie. C'est sans doute prendre la chose d'un peu haut ; et comme l'observent très-bien les auteurs encyclopédistes, c'est confondre le jeûne avec la privation d'un seul objet ; mais les Juifs, les Égyptiens, les Phéniciens, les Assyriens eurent leurs jeûnes. Les Grecs à leur tour jeûnèrent en l'honneur d'Eleusine, et Plutarque appelle même cette journée *la plus triste des Thesmaphories*. Jupiter, Cérès et les autres divinités du paganisme, selon Apulée, exigeaient le même devoir, des prêtres et prêtresses qui rendaient leurs oracles, et de ceux qui se présentaient pour les consulter ; et lorsqu'il s'agissait de se purifier, c'était un préliminaire indispensable. Numa institua à Rome les mêmes usages. Les décemvirs, dit Tite-Live, ordonnèrent eux-mêmes un jeûne public de cinq en cinq ans en l'honneur de Cérès ; mais qu'ont de commun ces institutions religieuses avec les douceurs d'une vie réglée? sinon que l'on veuille prouver que *manger* a sans doute quelque chose de pro-

ane puisqu'il fallait *jeûner* pour se purifier, uisque dans les calamités publiques, le eûne calmait le courroux des cieux. Notre uteur semble en vérité proposer aux autres es règles qu'il n'est pas du tout disposé à uivre. Un réformateur ne doit parler de son ystème qu'avec enthousiasme. Nos anciens 'exprimaient bien autrement. « Qu'est-ce que le jeûne ? une privation momentanée. Faites diete. » Voilà le mot propre. Aristote lui-même ne nous a pas caché que tant e mets différens ne nous étaient offerts que our le mérite de la tempérance. « Fausse défaillance ! enflure ! s'écrie le docte Lessius; la diète fait couler les esprits dans toutes les parties du corps. La vie sobre rend les hommes agiles, doux, affables, etc. » Voilà un ton décent et des rincipes.

PAGE 57, VERS 15.

Qu'un héros, avide de gloire, etc.

Henri IV, prince sobre, combattant le luc de Mayenne qui était toujours à table, st sans doute indiqué par ce vers; au surlus la sobriété est la vertu dominante des iéros. Heureux les tems où une allusion au

bon Henri pourrait toujours causer une douce méprise !

PAGE 61, VERS 8.

Là qui l'observa le matin,
Le soir va l'y trouver encore...

Ce trait est rapporté dans la vie de la Fontaine. « Madame de Bouillon, allant » un matin à Versailles, le vit rêvant sous » un arbre du Cours; le soir en revenant, » elle le trouva dans le même endroit et » dans la même attitude, quoiqu'il fît assez » de froid et qu'il eût plu toute la jour- » née. » (*Dict. hist.*) L'auteur des *Étrennes d'Apollon* ignorait sans doute cette vengeance signalée du dieu des vers, en insérant cette année dans son recueil une *Épître à l'appetit.* Quoi ! s'écrier sur le parnasse :

Appétit ! don du ciel ! cher et fatal objet
Que je chante aujourd'hui, rempli de mon sujet !
Permets qu'en maigres vers je t'adresse une épître
Et qu'un plat renversé me serve de pupitre.

Une telle audace méritait sans doute un grand exemple. Cependant il ne tonne pas les torrens restent suspendus dans les airs mais le Pinde et les muses ne vont pas moin

être vengés. Bientôt le poète enfante un vers dont lui-même il s'étonne, et qui vaut à lui seul tout un traité d'*antigastronomie* :

O disgrâce funeste,
L'appétit disparaît, l'indigestion reste.

PAGE 65, VERS 5.

Mais quels tableaux troublent vos sens ?...

Il est certain qu'une digestion pénible enfante des songes désagréables, et les plaisirs de la table sont presque toujours suivis d'un sommeil lourd. Mais quelle sécheresse dans un sujet si bien fait pour enflammer l'imagination ! égayons au moins la solitude qui règne autour de la déesse, et lorsque son poète la laisse dans un triste abandon, opposons à des tableaux languissans la scène active d'un festin, tracée avec verve. Ce contraste frappant fera sans doute impression sur le lecteur. Ce fragment n'est connu que dans quelques sociétés littéraires ; en me permettant de l'insérer ici, l'auteur me donne une véritable marque de son estime, et les deux partis rivaux se réuniront certai-

nement pour apprécier cette pièce justificative.

Je vois une épaisse fumée
D'odeur de truffes parfumée:
Au centre de cette vapeur,
Comme en un sanctuaire humide,
Gît, dans un état de stupeur,
Des banquets la déesse avide.
Bientôt le nuage abaissé
Laisse voir une masse énorme.

. . . .

De ce stupide *Ragotin*
Pour remuer la léthargie,
De trois mots il faut la magie:
ON A SERVI ! puissant tocsin !
Il s'éveille; il se lève; il roule
Jusqu'à la table du festin,
Où son ventre immense se moule.
Transporté par la sage peur
De laisser réfroidir la soupe,
Il en affronte la chaleur.
Une profonde et large coupe
D'où déborde un nectar fumant,
Appaise son premier tourment.
Sous le vernis qui les varie
Dix mets, couvrant trois fois l'autel,
Viennent s'offrir en symétrie
A son appétit immortel.
Sur un bœuf, tremblante victime,
Il porte le couteau sacré !....
Déjà le bœuf est dévoré.

Je vois s'engloutir dans l'abîme
Du Phase le chantre doré.
La main implacable fracasse
Et renferme au même cercueil
Ce demi-paon bouffi d'orgueil,
Dont on veut que les fils d'Ignace
Aient en France amené la race.
Après maints courriers de Vénus,
La dent au double rang immole
L'Oiseau sauveur du Capitole.
Un essaîm d'ortolans charnus
Dans le commun sépulcre vole.
Fils de la peur, lièvres, lapins,
Y vont achever leurs destins.
Tyran des peuples de la Seine,
Le brochet vient subir la peine
D'un équitable talion.
Des plages du septentrion,
Un turbot, fuyant la baleine,
Se perd dans cet autre Achéron.
D'un sanglier épouvantable
Le buste froid est sur la table
Placé moins vite que mangé.
Adonis! te voilà vengé.
Après s'être enveloppé l'ame
Des pâtes que pétrit Bergame,
Le prêtre va la surcharger
Des offrandes du potager.
D'espace en espace, il s'abreuve
Des flots brillans d'un rouge fleuve
Où Reims, Tournon, Beaune, Bordeaux,
Mêlent le sang de leurs coteaux.

Jusqu'ici l'important mystère
Dans le silence a procédé,
L'ogre, par un mot hasardé,
Aurait frémi de se distraire;
Mais sitôt que l'émail des fruits
A remplacé le cimetière
De tous ces animaux détruits;
Quand du lait qu'on caille à Gruyère
Le sel, dans les huiles glissé,
D'un estomac embarrassé
Réveille et chatouille les houpes;
Lorsqu'en de plus modestes coupes
Au Célébrant on a versé
Les madrigaux de la Champagne,
Ou l'or potable de l'Espagne,
Alors il parle, il chante, il rit,
Il trouve presque de l'esprit.
Il consomme l'œuvre mystique
Dans les nombreux épanchemens
De ces liquides diamans
Que distille la Martinique:
De deux vases, brillans émaux
Que Sèvre a cuits dans ses fourneaux,
La matière vitrifiée
Lui conserve ce nectar brun
Que Moka tire du parfum
D'une fève torréfiée,
Où se résout un caillou blanc
Dont le triste Africain arrose
De ses sueurs et de son sang
L'inhumaine métamorphose.
L'automate, à peine imbibé

De cette liqueur volatile,
Aux fers d'un sommeil imbécile
Tombe, puissamment absorbé.
De tous côtés sa tête incline,
Son menton frappe sa poitrine;
Un crêpe gris, voilant ses yeux,
Les ferme à la clarté des cieux.
Laissons ronfler ce buffet d'orgue,... etc.

(*Poème des* HEURES.)

PAGE 69, VERS 14.

D'un Vénitien de renom
(Cornaro, tel était son nom)
Peut-être ignorez-vous l'histoire.

Louis Cornaro, naquit à Venise en 1460, d'une famille illustre. On a de lui un Traité *des Avantages de la vie sobre*, traduit en latin par Lessius, et en français par D. L. B. sous le titre de *Conseils pour vivre long-tems*. Son ouvrage est divisé en quatre parties; la première fut écrite à l'âge de quatre-vingt-trois ans; la seconde à quatre-vingt-six; la 3e. à quatre-vingt-onze, et la 4e. à quatre-vingt-quinze. Cardan, Bacon et Monsieur de Thou, parlent de Louis Cornaro et du régime qui le fit parvenir à une extrême vieillesse. Notre

auteur ne nous rapporte pas fidèlement son histoire. Ce seigneur né avec une faible constitution, eut d'abord beaucoup d'inclination pour les plaisirs de la table et eut l'imprudence de s'y livrer. « Je me trouvais, » raconte-t-il, si souvent en débauche, que » mon tempérament délicat ne put en soutenir les fatigues. Je devins sujet à plusieurs maladies, comme douleurs d'estomac, coliques, gouttes. J'avais presque » toujours une fièvre lente et une altération » insupportable. Cet état faisait désespérer » de ma guérison ; et véritablement, quoique » je ne fusse âgé que de trente-cinq à quarante ans, je ne croyais trouver la fin » de mes maux que dans celle de ma vie. » Ce fut alors que les meilleurs médecins d'Italie lui imposèrent un régime dont il ne tarda pas à apprécier les avantages. J'aurai occasion de parler ailleurs de cet illustre personnage dont le genre de vie paraît former la base de ce poème. Berquin a donné à l'un de ses contes le titre d'*anti-Cornaro*. Ce personnage idéal est un Gastronome de la première classe.

PAGE 70, VERS 5.

Tu sais si du faible Érotime. . . .

Voici un grief que je ne pardonnerai ertainement point à notre anonyme. *Érotime* n'est point du tout le nom du personage qu'il avait en vue. J'aime à croire que ette erreur vient d'une distraction, mais u moins est-il sûr qu'elle m'a causé un grand ravail dont on ne me tiendra pourtant, je e sais, aucun compte. Mes jeunes convives lont les visites devenaient de plus en plus réquentes et qui parurent fort touchés des ntraves qui me retardaient, ne firent que es augmenter avec tout leur empressement vouloir seconder mes recherches. Je me promis bien de m'en venger, mais en attenlant, je trouvai qu'Aristote marque dans ses Problêmes, qu'un certain philosophe nommé Hérodique (et non *Érotime*), quoiqu'il fût l'un tempérament très-faible, et même né étique, avait vécu cent ans par le moyen l'un bon régime. Platon en fait aussi mention. C'est en vérité abuser de la patience les commentateurs, que de tronquer ainsi les noms. Du reste, je remarquerai que l'on

s'aperçoit, surtout à la fin de ce chant, que l'auteur, à l'exemple de son la Fontaine, veut

En ces divers actes
Guider un fil inaperçu.

Cette tentative est nouvelle dans un poème didactique. Il vaudrait mieux que son attention se fût portée sur un point plus important; il a chanté l'abstinence, et sans doute ses amis dévoraient en l'écoutant.

REMARQUES

[S]UR LE TROISIÈME CHANT.

[L]'AUTEUR, après avoir montré les effets [te]rribles de l'intempérance, leur avait opposé [le]s bienfaits de la sobriété ; il ne lui restait [pl]us qu'à donner, dans un 3e. et dernier [ch]ant, le plan du genre de vie qui forme [la] base de son système ; peut-être eût-il [bi]en fait de suivre cet ordre naturel :

. . . . . Numero deus impare gaudet;

[M]ais le poète antigastronome veut égaler au [m]oins celui qu'il attaque par le nombre de ses [ch]ants ; personne ne lui contestera certaine[m]ent une étonnante fécondité. Dejà il s'est [av]ancé dans un petit sentier qu'il soupçonne [d]evoir le ramener dans la carrière. Ne croit[-o]n pas s'apercevoir que le but l'effraie et qu'il [se] plaît à le perdre de vue ? il y viendra [e]nfin, malgré ses détours et ses lenteurs,

et je l'attends au moment décisif. Suivons-le dans ces nouveaux sentiers qu'il lui plaît de parcourir.

PAGE 75, VERS 8.

Tel, de la docte antiquité,
Cherchant le secret de mon être,
Pensif et le cœur agité
J'approche, brûlant de connaître...

Le manuscrit donnait pour variantes :

Tel, de la docte antiquité
Sans cesse poursuivant la trace,
Et dans ma renaissante audace
Pensif, et le cœur agité,
Cherchant le secret de mon être,
J'approche, brûlant de connaître...

Avez-vous donc besoin, monsieur, de vous donner tant de mouvement *pour connaître* ? Tout n'est-il pas écrit dans votre cœur ? Sans doute ce passage est une grande preuve que l'auteur n'a fait de son système qu'un objet de plaisanterie, mais ignore-t-il à quoi nous expose souvent un mot inconsidéré ? On n'a que trop répété cette malheureuse incertitude ; « Jeté tout à coup sur » cette terre, qui suis-je, où suis-je ? de » quels lieux suis-je sorti, quel nouvel asile

n'est réservé ? que dois-je penser de tout
:e qui m'entoure ? qui a fait tous ces
nondes ? qui les guide ? qui leur impose
es lois ? » Eh ! l'enfant qui essaie ses
·miers pas, n'est-il pas porté par un
tinct secret à chercher la main protec-
:e d'un père ? Le *Paradis perdu* offre, sur
sujet, de grandes beautés. Je citerai le
ıssage où le premier homme raconte le
ment de sa naissance : les vers de M.
lille se présentent toujours lorsque l'on
ırche des tableaux pleins de grâce et de
ıtiment :

e la terre, du ciel, de moi-même étonné,
interroge mes sens, ma voix cherche une route ;
écoutais les oiseaux, moi-même je m'écoute,
: ma langue étonnée articule des sons,
tout ce que je vois elle donne des noms.
Soleil, m'écriai-je, ô bienfaiteur du monde !
oi qu'échauffent ses feux, que la lumière inonde,
erre, séjour riant dont l'aspect enchanté
éunit la fraîcheur, la grâce et la beauté !
ous, épaisses forêts ! vous, superbes montagnes !
t toi, fleuve pompeux ! et vous, vertes campagnes !
ous tous, êtres charmans que je vois dans ces lieux
ivre, agir, se mouvoir, et jouir à mes yeux !
e grâce apprenez-moi, vous le savez peut-être,
ui m'a mis en ces lieux, et qui m'a donné l'être,
e n'est pas moi sans doute ; un suprême pouvoir

»Qui par ses bienfaits seuls me permet de le voir,
»En me donnant le jour signala sa puissance, etc.

DELILLE, *Paradis perdu*, liv. VIII.

PAGE 76, VERS 17.

Tel encor, d'un crime expié
Cet être que la femme accuse,
Retrouvant la trace confuse
D'un tems avec peine oublié,
Élève sa tête superbe, etc.

Cet être que la femme accuse d'un crim *expié* n'offre pas d'abord un sens très-clai mais la suite fait connaître que c'est le ser pent. Il est certain que si ce reptile a parfoi *une idée confuse* des beaux discours qu'i sut tenir à Eve, il peut s'indigner de se voi réduit au silence. Au reste, il est certai que l'auteur fait ici allusion aux discours qu Milton prête au serpent, discours qui son un chef-d'œuvre d'adresse et d'éloquence.

PAGE 78, VERS II.

Je conviendrai que Pythagore
Sur moi l'a beaucoup emporté...

Je crois qu'il faudrait pour parler correc tement : sur moi l'a *de* beaucoup emporté l'auteur est sans doute très-distrait Pytha gore naquit à Samos, 5 ou 600 ans avant J. C

L'obscurité qui règne sur les premiers siècles de la Grèce, ne permet pas de déterminer une époque précise du tems où il vécut. Pour avoir une connaissance plus étendue des mœurs et des caractères des hommes, il abandonna sa patrie, ses parens et ses biens, et parcourut l'Egypte, la Chaldée et l'Asie mineure. Ce fut dans ces différens voyages qu'il emprunta des Egyptiens ou des Bracmanes son système de la métempsycose. Cette opinion échauffa tellement son imagination qu'il prétendait se souvenir des métamorphoses qu'il avait éprouvées. Sa généalogie ne remontait que jusques au siège de Troie. Il avait été d'abord Céthalide, fils naturel de Mercure, qui lui accorda le don de se souvenir de toutes choses, même après sa mort; ensuite Euphorbe, le même qui fut blessé par Ménélas; d'Euphorbe il était devenu Hermotime, puis un pêcheur de Délos, nommé Pyrrhus, et enfin Pythagore. « Si vous voulez savoir, ajoute Bayle, ce » qu'il devint après la mort de Pythagore, » Aulugelle vous apprendra qu'il passa suc- » cessivement par plusieurs transmigrations, » et qu'au troisième changement il fut une

» courtisane. » Quoi qu'il en soit, Pythagore vécut en grande vénération. Il admettait une intelligence suprême. L'âme de l'homme était, selon lui, une portion de cette intelligence, que son union avec le corps en tenait séparée et qui s'y réunissait lorsqu'elle s'était dégagée de toute affection aux choses corporelles. La mort qui séparait l'âme du corps ne lui ôtait point ses affections; il n'appartenait qu'à la philosophie d'en guérir l'âme, et c'était l'objet de toute sa morale. Ses disciples regardaient comme un crime de mettre en doute la vérité de ses opinions, et se contentaient de répondre à toutes les objections: « le maître l'a dit. »

PAGE 78, VERS 20.

Si vous-mêmes, mes bons amis,
. . . .
Quelque beau matin à la broche
Il fallait que vous fussiez mis.

Il me semble ici que l'auteur aurait fort bien pu renfermer toutes ses craintes en lui-même, ou donner moins d'extension à sa charité.

PAGE 82, VERS 1.

Hôtes de la voûte éternelle,
Salut, ô vous que tour à tour
Visite en sa course annuelle
Le dieu qui nous donne le jour.

L'auteur, dans sa métamorphose, se cherche des ancêtres parmi les signes du Zodiaque ; c'est se dônner une origine vraiment céleste et surtout éclatante. Je citerai rapidement les hauts faits de chacun de ces illustres aïeux. Ces Poissons, selon quelques-uns, sont ceux qui portèrent Vénus et son fils au-delà de l'Euphrate, lorsqu'elle fuyait les poursuites du géant Typhon. D'autres prétendent que ce furent les dauphins qui menèrent Amphitrite à Neptune. Ces faits se perdent aussi dans la nuit des tems. — Le Capricorne est la chèvre Amalthée qui allaita Jupiter, et fut placée au ciel avec ses deux chevreaux. Une de ses cornes avait la vertu de produire tout ce qu'on pouvait desirer et fut appelée la corne d'abondance. — Le Cancre ou Cancer est une grosse écrevisse qui, envoyée par Junon, se distingua contre Hercule en le mordant au pied lorsqu'il

combattait l'hydre de Lerne. — Le mouton de Phryxus tient du prodige. Phryxus et Hellé, frère et sœur, étaient condamnés à être immolés; mais dans l'instant ils furent entourés d'une nue d'où sortit un bélier qui les enleva l'un et l'autre dans les airs. Or, ce bélier, ou ce mouton, avait une toison d'or, qui dans la suite pendue à un arbre dans une forêt consacrée au dieu Mars, et gardée par un dragon qui dévorait tous ceux qui se présentaient pour l'enlever, donna lieu à la célèbre expédition des Argonautes. — Orion, grand chasseur, eut l'imprudence de défier Diane à qui prendrait le plus de bêtes sauvages; la déesse fit naître un scorpion qui le mordit et le fit mourir. Orion devint pourtant aussi une constellation, et s'acquitte même encore du soin d'amener les pluies et les orages. Je me suis aidé dans ces différens détails de la mythologie de Chompré. Quant au Minet, sur lequel la fable ne nous donne aucun renseignement, c'est le héros d'un poème inédit, qui semblable aux héros d'Homère, doit toute sa célébrité au poète qui a bien voulu le chanter.

PAGE 84, VERS 5.

C'est Hécube! . . . . .

Hécube, épouse de Priam, ayant vu immoler après la prise de Troie, sa fille Polyxène sur le tombeau d'Achille, et trouvant son fils Polydore tué par la trahison de Polymnestor à qui elle l'avait confié, se répandit en imprécations contre les Grecs, et fut métamorphosée en chienne. On voyait dans la Chersonèse son tombeau, appelé communément le *tombeau du chien*.

PAGE 84, VERS 13.

Ce bœuf est un dieu, c'est Apis.

Tous ces détails mythologiques sont fort longs, et l'auteur aurait pu, selon moi, nous en épargner la moitié. Mes développemens seront rapides. Apis, roi d'Argos, porta en Égypte l'usage de la médecine et la manière de planter la vigne. Il y fut adoré sous la figure d'un bœuf. — Jupiter prit la forme d'un taureau pour enlever Europe, fille d'Agénor, et l'emporta ainsi à travers les flots dans cette partie du monde à laquelle elle donna son nom. — Actéon,

grand chasseur, ayant surpris Diane dans un bain, fut métamorphosé en cerf par cette déesse prude et vindicative. — Alectryon était un jeune soldat, confident et favori de Mars; faisant sentinelle, tandis que ce dieu était avec Vénus, il s'endormit et les laissa surprendre par Vulcain. Mars en fut si piqué, qu'il le métamorphosa en coq. Quant aux vers qui suivent, il me semble qu'ils n'annoncent pas une observance très-exacte des préceptes gastronomiques; pourquoi ces convives ont-ils sur leur table un coq qui le matin même encore faisait entendre sa voix?

« J'ai toujours redouté la volaille perfide
» Qui brave les efforts de la dent intrépide.
» Souvent, par un ami, dans ses champs entraîné,
» J'ai reconnu le soir le coq infortuné
» Qui m'avait le matin, à l'aurore naissante,
» Réveillé brusquement de sa voix glapissante.»

Gastronomie, Ch. III.

PAGE 85, VERS 20.

Voyez la lame dentelée etc.

Encore des détails que je tâcherai d'abréger. L'auteur nous donne ici, je ne sais trop

urquoi, des énigmes à deviner. Voici le t. Talus, ou Acale, ou Perdix, (c'est tou-irs le même personnage) inventa la scie, le mpas, et la roue du potier de terre. Dédale, n oncle, en fut si jaloux, qu'il le précipita haut d'une tour ; mais Minerve, par mpassion, le métamorphosa en perdrix. édale était un ouvrier si ingénieux et si roit, qu'il faisait des statues à ressorts, i marchaient ou s'arrêtaient à volonté, mme si elles eussent été vivantes. Tout le onde sait comment il s'échappa avec son s, du fameux labyrinthe qui prit son nom. n voit communément, dans les ailes qu'ils ttachèrent, une heureuse allusion aux emières voiles données aux vaisseaux. . Esmenard a puisé dans cette fiction un s épisodes de son beau poème de *la Navi-tion.* La douleur inconsolable de Dédale, rès l'imprudence funeste de son fils, s'y int en traits inimitables :

ns les jeux de la Grèce, au milieu des forêts,
s de porter partout son deuil et ses regrets,
alla loin d'Athène, aux champs de Syracuse,
êler ses pleurs aux flots de la belle Aréthuse;
tandis que la lyre aux sublimes acco ds
langeait en vol hardi ses pénibles efforts,

Vainqueur de la tempête et de la tyrannie,
Il détestait cet art qu'agrandit son génie.
Art illustre et fatal ! ainsi de tes bienfaits
D'irréparables maux corrompent les effets ;
Tu vends cher aux humains ta gloire téméraire,
Et ton premier succès coûte un fils à son père.
Navigation, ch. I.

PAGE 87, VERS 15.

C'est trop peu que Daphné respire etc.

Daphné, fille du fleuve Pénée, fut métamorphosée en laurier, comme elle fuyai les poursuites d'Apollon. Leucothoé, pou une cause contraire, fut enterrée toute viv par Orchame son père, mais son amant l changea en l'arbre qui porte l'encens. Je n suivrai pas notre auteur pas à pas dans s descente aux enfers. Tout le monde reconnaîtra Tantale dans cet infortuné

Qui toujours la main sur la nappe
Guette, de mets environné,
Un mets qui sans cesse s'échappe.

Je ne demande point grâce pour l'assassi de Cyprine, et je trouve même assez nature que notre auteur voie une place toute prêt pour celui dont il combat les principes; il n fallait sans doute rien moins que cette découverte pour opérer la grande conversion qu'i

dite. J'approuve surtout, qu'il ne se t pas amusé à nous annoncer la présence Archestrate; si tous les gourmands gé-ssent dans ce triste séjour, il est tout iple qu'un poète qui fit tant de voyages ur connaître et pouvoir décrire les mets plus exquis, y figure à leur tête. Mais je ois ceux qui simplement *rodent autour des urneaux*, jugés avec un peu de sévérité. n'entrerai point dans l'Elysée; quoique no-auteur s'empresse de motiver l'objet de sa ite, je ne vois qu'un homme qui s'égare plus en plus, et qui au fond est fort ibarrassé pour retrouver son chemin. De is les bons solitaires qu'il implore, Si-éon-Stylite est le plus remarquable. Né à san sur les confins de la Silicie, après oir été long-tems berger, il entra dans un onastère, en sortit pour s'enfermer dans e cabane, et quitta enfin cette cabane au ut de trois ans pour aller se placer sur e colonne haute de 36 coudées sur le som-et d'une montagne de Syrie, où l'on as-re qu'il lui arriva les choses les plus rprenantes. Je ne sais ce qu'un pareil emple peut avoir de commun avec les

leçons de l'*Antigastronomie*. L'auteur poι
inviter ces illustres jeûneurs à venir à so
secours, emploie sans doute un fort beau ra
sonnement dont l'idée est empruntée c
quelques vers de *la Pucelle* ; cependant
personne n'arrive, et notre poète ne sa
plus enfin à quel saint se vouer, lorsqu'
aperçoit par hasard le seigneur Cornar
La rencontre est heureuse, mais quel eff
peut elle produire? Il ne s'agit plus trop
raisonner, car l'heure avance et il fa
chercher à sortir. Platon vient fort à pr
pos faire briller *une éclatante lumière*
mais il faut voir représenter une scène de
métaphysique. Malgré cette condition, n
tre auteur le suit avec transport, parce qu
espère que le tumulte de cette représent
tion lui fera trouver quelque issue po
s'échapper. Il découvre en effet, je ne sa
trop comment, la porte d'ivoire, la por
où passent les songes,

Portâque emittit eburneâ...

Il sort enfin.

PAGE 101, VERS 2.

Le castor les exécuta.

Les tableaux que nous allons parcou

raient pu ne pas manquer d'intérêt. L'inligence du castor est en effet admirable. algré le ton de frivolité qui règne dans : ouvrage, je me sens entraîné par la auté d'une citation qui se présente ici elle-même.

« Nous l'avons visitée au milieu de la nuit, la petite vallée solitaire habitée par des castors, ombragée de sapins, et rendue toute silencieuse par la présence d'un astre aussi paisible que le peuple ingénieux dont elle éclairait les travaux.... Qui donc a mis l'équerre et le niveau dans l'œil de cet animal qui sait bâtir une digue en talus du côté des eaux, et perpendiculaire sur le flanc opposé? Savez-vous le nom du physicien qui a enseigné à ce singulier ingénieur, les lois de l'hydraulique, qui l'a rendu si habile avec ses deux dents incisives et sa queue applatie ? Réaumur n'a jamais prédit les vicissitudes des saisons avec l'exactitude de ce castor, de qui les magasins, plus ou moins abondans, indiquent au mois de juin, le plus ou moins de durée des glaces de janvier. »

CHATEAUBRIAND.

PAGE 102, VERS 17.

Ce coursier dont l'âme guerrière.....

Il y a, dans ce vers, une expression qu je ne puis pourtant m'empêcher de remar quer. On a accordé aux animaux une qualit occulte qu'on appelait une *âme sensitiv matérielle*, que l'homme réunissait ave l'âme spirituelle, don céleste qui établissai sa supériorité incontestable. Ainsi tout agi sait par le même principe et l'homme con servait sa dignité; les mêmes opération d'idées, de perceptions, de sentimens et d connaissances devant résulter d'un mouve ment éprouvé par les êtres élémentair réunis en corps de société où tout est réci proque. Malgré toute cette belle métaphy sique, je suis flatté de pouvoir observ que *l'âme guerrière du coursier* ne se trouv ici que par erreur. Le manuscrit portait *l'ardeur guerrière*.

PAGE 103, VERS 14.

Et la tendresse maternelle!

Ce vers indique des tableaux touchan En voici qui sont pleins de talent, de grâ

et de sensibilité. Leur rendre cet hommage suffirait pour désigner leur jeune et modeste auteur, M. Millevoye, poète couronné au dernier concours de l'Institut, et dont tous les écrits ont dès long-tems fait présager les plus glorieux succès.

L'hyène épouvantable et l'affreuse panthère,
Sous leur férocité cachent un cœur de mère :
Terrible en son amour, par de lugubres cris,
La lionne au désert redemande ses fils.

Lorsque du doux printemps la présence féconde
Au souffle des zéphirs ressuscite le monde,
Renonçant à ses jeux, le peuple des oiseaux
Cherche au fond des bosquets les plus sombres rameaux,
Et la mère attentive arrondit et décore
Le nid de ses enfans qui ne sont pas encore.

Philomèle en nos bois suspend l'hymne d'amour;
En vain elle voit naître et voit mourir le jour:
La gloire à son orgueil a cessé d'être chère,
Et son tendre silence avertit qu'elle est mère.
Poème de l'Amour Maternel.

PAGE 103, VERS 15.

O Pélican ! est-il certain
Que pieusement suicide, etc.

Puisque l'auteur en fait la question, je lui répondrai que cela est démontré absolu-

ment faux. La conformation singulière du pélican a donné lieu à cette opinion populaire. Cet oiseau aquatique a, au bas du cou et entre les clavicules, une ouverture qui est un faux œsophage, par le moyen duquel il retire de son estomac avec son bec, les alimens qu'il a pris, lorsqu'ils sont à moitié digérés, et en nourrit ses petits. Ce qui a fait dire qu'il se saignait pour leur conserver la vie.

PAGE 105, VERS 8.

. . . . Le lourd éléphant même
. . . .
S'essaie aux lois de la cadence, etc.

M. Rollin rapporte en effet que l'idée étant venue, à Rome, de faire exécuter un ballet par des éléphans, un d'eux qui avait été maltraité pour n'avoir pas bien répété sa leçon, fut remarqué pendant la nuit, étudiant à moitié endormi, les différentes positions qu'il n'avait encore pu rendre avec précision.

PAGE 187, VERS 5.

Mère éperdue, à tes accens
Ce lion perdra son courage.

Le trait auquel ces vers font allusion,

est consigné dans un épisode de l'*Amour Maternel.* Je saisis avec empressement l'occasion d'offrir une nouvelle citation de ce poème charmant. Voici cet épisode, où M. Millevoye a joint toute l'expression du sentiment à l'élégance de la versification :

Près des murs de Florence, une coutume antique
Consacrait tous les ans une fête rustique.
Le peuple des hameaux, dans les champs d'alentour,
Vient en chœur du printemps saluer le retour;
Mille groupes joyeux précipitent leur danse,
Fidèles au plaisir plutôt qu'à la cadence....
Quand tout à coup un cri terrible et menaçant
Effraye au loin l'écho du bois retentissant.
Un lion, l'œil en feu, se présente à la vue;
Tout fuit. Dans ce désordre, une mère éperdue
Emporte son enfant.... Dieu! ce fardeau chéri
De ses bras échappé, tombe.... elle jette un cri,
S'arrête.... il est déjà sous la dent dévorante.
Elle le voit, frémit, reste pâle, mourante,
Immobile, les yeux fixes, les bras tendus....
Elle reprend ses sens un moment suspendus;
La frayeur l'accablait, la frayeur la ranime.
O prestige d'amour! ô délire sublime!
Elle tombe à genoux: «Rends-moi, rends-moi mon fils!»
Ce lion, si farouche, est ému par ses cris,
La regarde, s'arrête, et la regarde encore:
Il semble deviner qu'une mère l'implore.
Il attache sur elle un œil tranquille et doux,
Lui rend ce bien si cher, le pose à ses genoux,

Contemple de l'enfant le paisible sourire,
Et dans le fond des bois lentement se retire.

Poème de l'Amour Maternel. *

PAGE 107, VERS 19.

Et sous ma main presse l'hermine
De son dos en voûte arrondi,

L'auteur nous avertit que ces deux vers pourraient bien n'être qu'une réminiscence de quelques autres qu'il avait entendus sur le même sujet. J'applaudis à cette délicatesse; cette réminiscence ne ferait certainement que l'éloge des vers qui, au simple récit, auraient pu produire sur son esprit une si forte impression. Il en est beaucoup que l'on lit et qu'on ne retient pas. Mais n'y aurait-il pas eu un moyen plausible d'éviter toute incertitude à cet égard? C'était d'élaguer la dernière partie de ce troisième chant. La plupart des animaux mis en scène ne servent point du tout à nos alimens, et l'auteur, après s'être heureusement échappé du sombre empire, avait, ce me semble, besoin de prendre un peu de repos.

* Se trouve chez les mêmes libraires. *Note des Éditeurs.*

REMARQUES

SUR LE QUATRIÈME CHANT.

Le poète a chanté victoire, la couronne est prête ; cependant quelque idée importune semble le poursuivre. Sa douce illusion lui échappe tout à coup ; son triomphe à la vérité ne reçut encore qu'un témoignage, et ce témoignage est celui de son *Fidèle* qui, après tout, ne sut dire que *houo*, *houo* ; et *houo*, *houo*, n'est pas tout à fait *oui*. Alors il s'empresse de retracer avec emphase tout ce qu'il a fait ; il veut même qu'on lui sache gré de sa visite aux enfers, visite dont il ne nie pas l'imprudence.

PAGE 112, VERS 17.

Dans tous les sinueux détours
De ce mystérieux dédale,
Perdant le fil de mon discours,

Hélas ! je me crus pour toujours
Tombé sur la rive infernale.

L'aveu est franc, mais cet aveu n'est-il pas une nouvelle inconséquence ? aussi est ce en vain qu'il se peint ses amis *anticipant les cieux*, des murmures s'élèvent, on lui reproche amèrement la confusion qui règne dans ses vers ; une attente toujours trompée a surtout aigri les esprits.

PAGE 114, VERS 7.

« On le fuit, on l'écoute encore,
» Et toujours ne proposant rien. »

Certes, il est d'autant plus coupable qu'il pouvait tirer un grand parti de cette disposition favorable des spectateurs. Qu'arrivera-t-il ? le sujet qui promettait les plus grands résultats sera perdu pour le soulagement du genre humain ; le meilleur traité sur l'abstinence ne serait plus maintenant écouté.

PAGE 107, VERS 4.

Vous régnez, un monarque auguste
Doit-il avaler ses sujets ?

Il faut se reporter ici à cette longue tirade du premier chant, page 34 :

L'homme, dites-vous, reçut l'être

Pour agir ici bas en maître;
De la nature il est le roi, etc.

vers auxquels le poète ne répondit dans le moment que par une jonglerie. Mais il ne dissimule plus qu'il cherche à gagner du tems; il provoque de nouvelles objections, un mot échappe à ses amis, c'en est assez, il n'a pas manqué de le saisir, et la petite conversation est établie.

PAGE 116, VERS 15.

— Nous convenons... — Bien, j'y consens,
Parlez, confiez vos tourmens
A ma tendre sollicitude, etc.

Il y avait de plus ici :

Ah! par une douleur affreuse
Si vous avez dû m'affliger,
Si vous devez, de trop manger
Courir la chance hasardeuse,
Oui, plutôt donnez-moi la mort!
Frappez... mais quel est mon délire!
Chers amis, quel bouillant transport,
Arrêtez! s'il faut vous le dire,
Pour moi l'aveu de votre tort
Vaudrait les palmes du martyre.

Je me suis permis de supprimer ces vers dans la crainte qu'il n'en résultât quelque malheur. Les savans arrivent en foule,

passons rapidement à travers cette nombreuse compagnie. Les citations ne manquent pas d'exactitude, je leur opposerai en tems et lieu une courte réflexion.

PAGE 117, VERS 18.

Mes amis, j'ai proscrit la chair,
Les légumes sont encor pire.

Cela est vrai, mais ne pouvait-on amener cette confidence avec plus d'adresse? Suivons.

Tout un peuple en devint perclus...

Il s'agit ici des habitans d'une ville de Thrace. Ce fait est rapporté par Hippocrate.

Ce chou si vanté par Caton...

Le chou fut en grande considération chez les anciens; les Grecs jurèrent par lui comme par une chose sacrée; Caton composa tout un volume à sa louange, *cujus miras laudes toto uno volumine Cato cecinit*, et les Romains, pendant l'espace de 600 ans, attribuèrent à ce légume la vertu de guérir et de prévenir toutes les maladies. P. Gonthier (*de cibis ab oleribus petitis*) s'empresse pourtant d'opposer au témoi-

gnage de Pline : *nescio quo suo merito tot tantaque encomia adepta sit, cùm improbi sit succi et graveolentis, sola ex omnibus pleribus atram bilem peculiariter generet; et in cibo crebriori, animae gravitatem faciat.* Ce trait mordant n'est pas le seul qui ait été dirigé contre le chou, quelques auteurs ont été jusqu'à l'accuser d'être nuisible à la vue. Au surplus, les reproches et les éloges qui lui sont adressés ont encore paru jusqu'ici peu fondés. Il n'en est pas ainsi du légume qui suit.

PAGE 118, VERS 4.

Traîtresses jusques dans leur nom,
Ces lentilles sont un poison.

Le mot *lentille* donne l'idée de quelque chose de lénitif, *lens a lenitate*. Hippocrate remarque qu'elles causent des chaleurs dans l'estomac et qu'elles troublent les humeurs. P. Gonthier dit qu'un médecin éclairé ne doit conseiller d'en user ni en santé, ni en maladie ; qu'elles sont d'une substance grossière et indigeste, qu'elles engendrent un sang épais et mélancolique ; qu'elles sont dangereuses aux gens de lettres, en ce qu'elles

appesantissent la tête et les yeux, *cerebro nocent*, *oculorum aciem obtundunt* Les lentilles lui avaient probablement joué quelque mauvais tour.

PAGE 119, VERS 4.

On vit la panade onctueuse,
La moutarde spiritueuse
Ici bas réclamer leurs droits...

On a de tout tems beaucoup discuté sur les alimens qui pouvaient le mieux convenir à l'homme. Le sage donne le pain et l'eau pour la base de notre nourriture; S. Pacôme y joint du sel et un fruit cru; d'après ces principes, on trouvera sans doute le régime de Cornaro beaucoup moins sévère. Les Italiens nomment panade, une espèce de bouillie faite de pain et d'eau et de viandes cuits ensemble. Ce dernier article tire à de si grandes conséquences, que je m'étonne qu'il ait pu seulement être question ici de cette panade onctueuse. Le mets qui suit est peut-être tout aussi étonné de se voir chanté du ton épique. On a en effet prétendu que la moutarde donnait de l'esprit. Cette assertion, a donné lieu à une assez jolie plaisanterie. « Peu de personnes, dit le docteur

» Andry, ignorent la fable d'Apollon qui » se mit un jour à vendre de l'esprit; si on » est en peine de savoir comment il s'y pre- » nait pour cela, la chose est claire à pré- » sent, c'était sans doute de la moutarde » qu'il vendait. »

PAGE 119, VERS 7.

D'une maxime plus vantée
Un sage s'empare, et sa voix
Proclame la diète lactée...

La diète blanche ou lactée a trouvé de nombreux apologistes dans l'antiquité. Pythagore l'admit avec enthousiasme, et entre nous, puisqu'il défendait l'usage de la viande et celui des légumes, il fallait bien qu'il admît quelque chose. Mais Hippocrate, Pline, Aréthée etc., se déclarèrent en faveur de ce régime qui de nos tems est loin de trouver encore des détracteurs. Une table qui présente du lait et des fruits rappelle les mœurs antiques et les jours d'innocence. L'idée d'un festin composé de cadavres rôtis, ou mis à différentes sauces, a je ne sais quoi de repoussant; celle d'un repas frugal a quelque chose de noble et

de séduisant. Cette vie simple prêta mille charmes aux chants des bergers ; tout le monde connaît cette invitation franche de Tityre :

Hic tamen hanc mecum poteris requiescere noctem
Fronde super viridi : sunt nobis mitia poma,
Castaneæ molles et pressi copia lactis.

Passe avec moi la nuit sur un lit de feuillage ;
Je t'offre des fruits mûrs. Nous joindrons au laitage
Les dons du châtaignier, dont l'onde en frémissant
Amollira pour nous le mets appétissant.

Cette traduction, tirée d'une brochure intitulée : *Première Églogue française*, où l'époque glorieuse de la régénération de la France est célébrée par une imitation de la première églogue de Virgile adaptée aux circonstances modernes, va nous présenter d'autres rapprochemens qui ne sont pas moins heureux. Le poëte antigastronome qui combat l'homme des champs à table, s'est souvent amusé à de vaines subtilités, lorsque les raisonnemens les plus simples et les plus concluans se présentaient en faveur de son système. Ce n'est guère pour songer à manger que l'on habite les champs, et ce

n'est jamais là surtout qu'on irait pour en étudier les principes. Les repas bruyans et fastueux sont abandonnés aux cités; aux champs, tout est pur et inspire une douce rêverie; c'est à l'aspect des jardins et des bosquets qu'il est réservé d'émouvoir les cœurs; c'est un arbre que l'on a planté, qui grandit avec nous, et qui sembla gémir quand ses fruits furent recueillis par une main étrangère. Voici l'imitation de ces vers de Mélibée : *at nos hinc alii sitientes*, *etc.*

Et vous, des factions déplorables victimes,
Dont l'exil a payé les efforts magnanimes,
Illustres fugitifs, épars dans l'univers,
Vous, qui de monts en monts, de déserts en déserts,
Traînez en gémissant votre pénible vie,
Vous allez donc revoir votre chère patrie!
Bientôt, mouillés de pleurs s'arrêteront vos yeux
Sur l'asile adoré qu'habitaient vos aïeux!
Vous reverrez ce champ, dont la terre féconde
Semblait à vos regards tous les trônes du monde...
Ces bosquets, ces jardins, qu'embellirent vos soins...
Et ces tilleuls!.. hélas, de nos larmes témoins,
Ils ont aussi bravé la hache d'un barbare...
Grand Dieu, qu'il fut tardif le bien qui se prépare!
O d'un peuple en délire emportemens cruels!
Jusqu'où peut la discorde entraîner les mortels!...
Voilà donc ces vengeurs de nos champs tributaires!
Vous pensiez pour vous seuls ensemencer vos terres,

Féconder vos coteaux!... Cultivateurs séduits!
Quelles mains de vos plants ont recueilli les fruits!

Première Églogue française. *

PAGE 120, VERS 8.

Redites quels peuples sans bouche
Vivaient en respirant des fleurs, etc.

Voici de grands exemples dont nous n'avions certainement aucun besoin. Pline à la vérité assure « qu'il y a des peuples qui » n'ont point de bouche, et qui ne vivent » que des racines et des fleurs qu'ils portent » avec eux. » Je donne cette assertion pour ce qu'elle peut avoir de probable et même de séduisant : *Scribit Megastenes nullum illis cibum, nullumque potum, tantùm radicum florumque varios odores, et sylvestrium malorum quae secum portant.* Je dois cette grande découverte à l'auteur du Traité des dispenses. Le docteur Andry qui le réfute, ajoute : « il est vrai que Strabon traite » la chose de fable, mais Strabon savait-il

* Se trouve chez les mêmes libraires. *Note des Éditeurs.*

» que les odeurs fussent capables de nour-
» rir ? »

PAGE 120, VERS 17.

Brûlant la plante de Nicot,
Se restauraient de sa fumée.

Nicot, fils d'un notaire de Nimes et nommé ambassadeur en Portugal, en rapporta en France la plante qui fut appelée *nicotiane*, de son nom. Cette plante est connue aujourd'hui sous le nom de *tabac* et eut aussi celui d'*herbe à la reine*, pour avoir été présentée à Catherine de Médicis. Quelques auteurs ont assuré que le tabac soutenait les forces des Indiens pendant de longs voyages sans le secours d'autre nourriture ; que certains peuples bravaient avec lui d'affreuses disettes ; et le hollandais Gautier Schouten entr'autres, rapporte que les habitans de la Floride passent certain tems de l'année sans autre nourriture que la fumée de cette plante. Je ne donnerai pas des indices aussi précis sur ce sage qui passa toute sa vie sans autre aliment que les rayons du soleil ; le fait est rapporté par Olympiodore, philosophe péripatéticien, d'Alexandrie, qui vivait sous Théodose le

jeune. Tous ces faits me paraissent mériter confirmation. Plus on avance, plus on croit reconnaître une intention perfide, et je ne serais point du tout étonné d'apprendre quelque beau matin que l'auteur de l'*Antigastronomie* soit mort de la plus violente des indigestions.

PAGE 124, VERS 1.

— Mais si l'on adopte vos mœurs,
Que feront les restaurateurs?

Quelle pauvre objection! Peut-on supposer ceux qui nous écoutent réduits à une pareille récrimination? Je passe toute la longue scène qui suit ces vers; elle est si peu digne du sujet, que j'aime mieux supposer un vide où se placeront dans un autre tems les tableaux intéressans que devait offrir un cercle antigastronome.

PAGE 133, VERS 17.

— A vos lois nous sommes soumis....

L'auteur n'a certainement point à se plaindre de ses amis; ils cèdent bien pour le plaisir gratuit de le voir triompher. Il a grand tort ailleurs de les invectiver; on ne peut être plus patient et d'un naturel plus

accommodant. Mais si la curiosité a fait plus ici que la conviction, cette curiosité ne sera point encore satisfaite. L'auteur veut avant tout, terminer son second chant qu'il a suspendu à dessein pour produire ici un effet théâtral. En conséquence un changement à vue nous reporte tout à coup dans les nuages.

PAGE 134, VERS 9.

» Ce mets qui succède aux festins
» Doit à ma sagesse profonde
» La forme et l'abrégé du monde.... »

Comme on ne sait pas encore quel est ce mets extraordinaire, les qualités éminentes qui lui sont attribuées, semblent une espèce d'énigme qui pourrait fort embarrasser le lecteur si je n'étais là pour tout expliquer. L'œuf, au sentiment des anciens, représente le globe du monde par sa figure, et ils ont ajouté qu'il en renfermait comme l'abrégé, sa partie jaune leur ayant paru offrir l'image d'un feu concentré. « Un » pareil mets, s'écrie ici le docteur Andry, » ne peut certainement passer pour un mets » indifférent, ou pour un mets méprisable. »

PAGE 134, VERS 13.

. . . . . . Cornaro fut fidèle,
Cent ans allègre et bien portant,
Promenant son siècle en chantant,
Aux siens il offrit un modèle.

L'exemple de Cornaro n'est pas suspect. Comme son histoire forme le nœud de cet ouvrage, je m'empresserai de recueillir les renseignemens les plus authentiques. Voici un extrait d'une lettre d'une religieuse de Padoue, petite nièce de cet illustre vénitien.

« . . . . . Il observa le régime dont il » parle dans ses écrits, et se nourrit toujours » avec tant de sagesse et de précaution, que » sentant diminuer peu à peu la chaleur » naturelle en vieillissant, il diminua aussi » peu à peu la quantité de ses alimens, jus- » qu'à ne prendre à chaque repas qu'un jaune » d'œuf, *encore en faisait-il à deux fois* » *sur la fin de sa vie.*

» Par ce moyen, il se conserva sain, et » même vigoureux jusqu'à l'âge de cent ans. » Son esprit ne diminua point; il n'eut ja- » mais besoin de lunettes, il ne devint point » sourd.

» Et ce qui n'est pas moins véritable que » difficile à croire, sa voix se conserva si » forte et si harmonieuse, que sur la fin de » ses jours il chantait avec autant de force » et d'agrément qu'il faisait à vingt ans. »

Cette bonne religieuse après nous avoir appris que son grand oncle, sentant sa dernière heure approcher, fit son testament, et mit ordre à ses affaires, ajoute :

« Enfin, on peut dire qu'étant en bonne » santé, ne souffrant aucune douleur, ayant » même l'esprit et l'œil fort gais, il lui survint un petit évanouissement qui lui tint » lieu d'agonie et lui fit pousser le dernier » soupir. Il mourut à Padoue le 26 avril » 1556... » Cette lettre est imprimée à la suite du Traité de Cornaro.

PAGE 136, VERS 7.

Voyez, près du brun chocolat,
S'élever les tours du nougat...

Je ne sais trop comment tout ce cortège séduisant a pu être toléré ici. Heureusement que le poète gastronome lui-même a dit :

Ne démolissez point ces merveilles sucrées,
Pour le charme des yeux seulement préparées.

GAST. ch. IV.

L'auteur qui combat les gourmands, voudrait-il se laisser taxer de friandise ? l'inculpation serait grave.

PAGE 137, VERS 1.

Et pourtant, ô douces Claudines !...

J'aurais admis volontiers les fruits et le laitage. J'ai déjà parlé en leur faveur. Les fruits secs eux-mêmes auraient pour eux de grandes autorités. Xercès, roi des Perses, attiré par la réputation des figues, fit la guerre aux Athéniens, pour s'emparer de celles qui croissaient chez eux. Les Gaulois envahirent l'Italie pour avoir le plaisir de manger des figues à Rome; Platon, le divin Platon, à qui, dans son 3e. chant, l'auteur a dû vouer un sentiment éternel de reconnaissance, Platon mangeait volontiers des figues et souvent jusqu'à mériter d'être appelé *mangeur de figues*. Chacun des autres fruits pourrait peut-être produire des titres non moins honorables. L'auteur les repousse tous comme il a repoussé le laitage, et ne garantit qu'un seul mets. C'est au moins donner à son système un grand but d'économie, et c'est cette considération qu'il

pas selon moi, assez fait sentir. Il aura sans
te aussi pensé qu'à l'œil de l'observateur,
éputation des fruits ne serait point sans
ie. *Siccae fici stomachum lœdunt*, dit
ie ; que présumer des fruits verts ? L'œuf
est un aliment parfait. « Aucune nour-
ture, dit un savant, n'est ni plus abon-
inte, ni plus légère que l'œuf.... tout
i est bon, rien ne s'en perd. » Il faut donc
tenir là : cette découverte est la pierre
losophale.

PAGE 137, VERS 16.

Mais quel bruit, quel murmure étrange !...

Cette rumeur ne m'étonne nullement.
uteur a montré tant d'incertitude et de
blesse au dénouement, que les Gastro-
nes se sont enhardis. Il ne fallait qu'un
t prononcé avec fermeté :

— Vous proscrivez tout jusqu'au bœuf,
Que mangerons-nous donc ? — Un œuf.

Telle est la réponse énergique dont je fis
i-même l'épreuve sur les trois convives
nt j'ai parlé dans mon avis préliminaire
même dans le cours de ces notes. Le mets

divin une fois dévoré, ni leur air inquiet e
embarrassé que je me plaisais à observer d
coin de l'œil, ni leurs questions captieuses
ni leurs regards étincelans, rien ne put m
rendre inconséquent dans mes principes. E
vain l'un d'eux répéta tristement que peut
être ce poème n'était il qu'un jeu d'imagina
tion, qui réclamait à tous égards beaucou
d'indulgence... Cette observation réitéré
réveilla dans mon esprit certains soupçon
que le lecteur a sans doute partagés; j
craignis un piège, me souvins de tout leu
empressement à me seconder au secon
chant, et restai inflexible.

PAGE 138, VERS 5.

Le soleil mange des comètes.

L'auteur a tant fait par ses exagération
et ses lenteurs, que ses amis ont médité u
argument qu'il n'est pas facile de repousse
Tous les savans se sont accordés à dire qu
les comètes servent de nourriture au solei
Je répondrai seulement que peut-être l
soleil a-t-il des moyens de digérer que no
n'avons pas. L'épisode fait mention d'u
exercice conseillé par le docte Lessiu

goulafre se sent oppressé,

D'un plomb pressé dans chaque main,
Il bat l'air.

Cet exercice, dit Mercurial, est pratiqué
ar les personnes les plus graves et n'a
ien d'indigne d'elles. » Il me semble
ırtant qu'Angoulafre aurait tout aussi
n fait de se conformer aux usages des
stronomes modernes et d'avoir recours à
elques tasses de thé; mais il fallait un
ınd exemple. Nous n'avons plus même
'stomac de nos pères; proportionnons
nc nos alimens à la faiblesse de nos res-
rts dégénérés; et si ces raisons ne parais-
nt pas satisfaisantes, m'unissant enfin au
ète antigastronome, je dirai avec lui :

Cornaro n'a pu vous toucher,
Frémissez du sort d'Angoulafre.

FIN.

AMUSEMENS

SÉRIEUX ET COMIQUES.



DUFRENI.

PETIT VOYAGE

DANS

LE GRAND MONDE,

OU

AMUSEMENS

SÉRIEUX ET COMIQUES.

Par DUFRESNY.

A PARIS,

CHEZ VATAR-JOUANNET, IMPRIMEUR, RUE CASSETTE, N°. 913.

AN IX. _ 1801.

affecte de l'humilité, on le méprise; s'il dit que son sujet est merveilleux, on n'en croit rien; s'il dit que c'est peu de chose, on le croit sur sa parole. Ne parlera-t-il point du tout de son ouvrage? la dure nécessité pour un auteur!

Je ne sais si mon livre réussira; mais si on s'amuse à le critiquer, on se sera amusé à le lire, et mon dessein aura réussi.

J'ai donné aux idées qui me sont venues le nom d'*Amusemens :* ils seront sérieux et comiques, selon l'humeur où je me suis trouvé en les écrivant; et, selon l'humeur où vous serez en les lisant, ils pourront vous divertir, vous instruire ou vous ennuyer.

L'autre jour, un de ces esprits forts qui croient que c'est une faiblesse de rire, trouva un de mes exemplaires sous sa main. A l'ouverture du livre, il fronça le sourcil. Que je suis indigné de ce titre, s'écria-t-il d'un ton chagrin! N'est-ce pas profaner le sérieux, que de le mêler avec du comique? Quelle bigarrure!

Cette bigarrure, lui répondis-je, me paraît assez naturelle : si l'on examine bien les actions et les discours des hommes, on trouvera que le sérieux et le comique y sont fort proches voisins. On voit sortir de la bouche d'un bon comique les maximes les plus sérieuses; et tel qui affecte d'être toujours sérieux, est

plus sérieux et plus comique qu'il ne pense.

Mon homme poussa plus loin sa remontrance. N'avez-vous point de honte, continua-t-il, de faire imprimer des amusemens? Ne savez-vous pas que l'homme est fait pour s'occuper, et non pas pour s'amuser? A cela, voici ma réponse.

Tout est amusement dans la vie; la vertu seule mérite d'être appelée occupation. S'il n'y a que ceux qui la pratiquent qui se puissent dire véritablement occupés, qu'il y a de gens oisifs dans le monde!

Les uns s'amusent par l'ambition, les autres par l'intérêt, les autres par l'amour; les hommes du com-

mun par les plaisirs, les grands hommes par la gloire; et moi, je m'amuse à considérer que tout cela n'est qu'amusement.

Encore une fois, tout est amusement dans la vie; la vie même n'est qu'un amusement en attendant la mort.

Voilà du sérieux; j'en ai promis: mais passons vîte au comique.

Je voudrais écrire, et je voudrais être original. Voilà une idée vraiment comique, me dira ce savant traducteur, et je trouve fort plaisant que vous vous avisiez de vouloir être original en ce temps-ci : il fallait vous y prendre dès le temps des Grecs; les Latins mêmes n'ont été que des copistes.

Ce discours me décourage. Est-il donc vrai qu'on ne puisse plus rien inventer de nouveau? Plusieurs auteurs me le disent. Si M. de la Rochefoucault et M. Pascal me l'eussent dit, je le croirais.

Celui qui peut imaginer vivement, et qui pense juste, est original dans les choses mêmes qu'un autre a pensées avant lui; par le tour naturel qu'il y donne, et par l'application nouvelle qu'il en fait, on juge qu'il les eût pensées avant les autres, si les autres ne fussent venus qu'après lui.

Les pensées de M. de la Rochefoucault et de M. Pascal sont autant de brillans d'esprit mis en œuvre par le bon goût et par la raison;

à force de les retailler pour les déguiser, les petits ouvriers les ternissent ; mais tout ternis qu'ils sont, on ne laisse pas de les reconnaître, et ils effacent encore les faux brillans qui les environnent.

Ceux qui dérobent chez les modernes, s'étudient à cacher leurs larcins ; ceux qui dérobent chez les anciens en font gloire ; mais pourquoi ces derniers méprisent-ils tant les autres? Il faut encore plus d'esprit pour bien déguiser une pensée de Pascal, que pour bien traduire un passage d'Horace.

Après cela, je conviens que, quelque génie qu'on ait, il est impossible de bien écrire pour son siècle, qu'après s'être formé l'esprit sur les

anciens, et le goût sur les modernes.

Cela ne suffit pas, s'écrie mon savant; il faut être tout plein de l'antiquité; il faut travailler à force d'érudition; il faut puiser dans les sources. Je vous entends; il faut piller; vous ne l'osez dire : hé bien, je le dis pour vous, il faut piller; mais je ne pillerai ni dans les livres anciens, ni dans les livres modernes; je ne veux piller que dans le livre du monde.

Le monde est un livre ancien et nouveau : de tout temps, l'homme et ses passions en ont fait le même sujet; ces passions y sont toujours les mêmes : mais elles y sont écrites différemment, selon la différence

des siècles; et dans un même siècle, chacun les lit différemment, selon le caractère de son esprit, et l'étendue de son génie.

Ceux qui ont assez de talent pour bien lire dans le livre du monde, peuvent être utiles au bien public, en lui communiquant le fruit de leur lecture; mais ceux qui ne savent le monde que par les livres, ne le savent point assez pour en faire des leçons aux autres.

Quelle différence entre ce que les livres disent des hommes, et ce que les hommes font.

Si le monde est un livre qu'il faut lire en original, on peut dire aussi que c'est un pays qu'on ne peut ni connaître ni faire connaître aux au-

tres, sans y avoir voyagé soi-même. J'ai commencé ce voyage bien jeune, j'ai toujours aimé à faire des réflexions sur tout ce que j'y ai vu. Je me suis amusé à faire ces réflexions ; je m'amuse à les écrire ; je souhaite que vous vous amusiez à les lire.

PETIT VOYAGE

DANS

LE GRAND MONDE.

Il n'y a guère d'amusement plus agréable, ni plus utile que le voyage. Si quelqu'un veut voyager avec moi par le monde, c'est-à-dire, parcourir à-peu-près tous les états de la vie, qu'il me suive; je vais en faire une relation en style de voyage. Cette figure m'est venue naturellement; je la suivrai.

Par où commencer ce grand voyage? Que de pays se présentent à mon imagination! Celui de tous qui peut donner les plus fines leçons de la science du monde, c'est la cour: arrêtons-nous-y un moment.

LA COUR (1).

La cour est un pays très-amusant; on y respire le bon air; les avenues en sont grandes, d'un abord agréable, et aboutissent toutes en un seul point.

La fortune de cour paraît nous attendre au bout d'un grand chemin ouvert à tout le monde; il semble qu'on n'ait qu'à y mettre le pied pour parvenir : cependant on n'arrive à ces fins que par des chemins ouverts et de traverse, disposés de manière que la voie la plus droite n'est pas toujours la plus courte.

(1) Si, comme tant d'autres, j'avais voulu voler les morts, j'aurais supprimé ce chapitre; mais j'ai seulement voulu rappeler *Dufresny*, et j'ai respecté tout ce qu'il a dit.

Je ne sais si le terrain de la cour est bien solide; j'ai vu des nouveaux débarqués y marcher avec confiance, et de vieux routiers n'y marcher qu'en tremblant.

C'est un terrain haut et bas, où tout le monde cherche l'élévation : mais pour y arriver, il n'y a qu'un seul sentier; et ce sentier est si étroit, qu'un ambitieux ne saurait y faire son chemin sans renverser l'autre.

Le meilleur, est que ceux qui sont sur leurs pieds ne relèvent guère ceux qui sont tombés : car le génie des courtisans, c'est de ne rien donner à ceux qui ont besoin de tout, et de donner tout à ceux qui n'ont besoin de rien.

Malgré les difficultés qui se rencontrent en ce pays, on y va loin quand on est conduit par le vrai mérite; la difficulté, c'est de le faire distinguer. Il y en a tant de faux! Celui même qui

s'y connaît le mieux, s'y trouve quelquefois bien embarrassé : tel, pour échapper à son discernement, se couvre d'une recommandation étrangère, et ne paraît qu'à l'abri d'un patron ; en sorte qu'un homme est toujours caché derrière un autre homme.

On annonce un nouveau venu ; on le prône ; on dispose tout pour lui et sans lui ; il n'agit ni ne parle : c'est un homme sage, dit-on. En effet, il y a de la sagesse dans sa modestie et dans son silence ; car, pour peu qu'il eût agi ou parlé, on eût connu qu'il n'était qu'un sot.

C'est ainsi que l'habileté des uns fait la fortune des autres ; et si quelqu'un brille par son propre mérite, aussitôt, pour en offusquer l'éclat, la médisance élève les plus épais nuages, et l'envie ses plus noires vapeurs ; en sorte que la vertu ne paraît plus vertu, le vice

ne paraît plus vice ; tout est confondu. Dans cette affreuse obscurité, le soleil paraît, pénétrant tout, voit et fait voir les objets tels qu'ils sont : c'est alors qu'on peut dire que l'honnête homme est heureux quand on se ressouvient de lui, et le scélérat quand on l'oublie.

En voyageant dans le pays de la cour, j'ai remarqué que l'oisiveté règne parmi ses habitans : je ne parle que du peuple ; car les grands et ceux qui travaillent à le devenir ont des affaires de reste. Le manége du courtisan est un travail plus pénible qu'il ne paraît.

A l'égard des subalternes, ramper et demander, c'est tout leur manége ; et leurs longs services font tout leur mérite.

J'excepte quelques officiers, qui, sans bassesse et sans manége, bornent leur ambition à bien servir le maître, et vivent tranquilles dans cette médiocrité

d'état où l'on trouve ordinairement le vrai mérite.

Dans cet état médiocre, que je mets entre le peuple et les grands, on peut être poli sans fourberie, et franc sans grossièreté ; on peut n'avoir ni la bassesse du peuple ni la hauteur des grands ; en un mot, on peut être ce qu'on appelle un galant homme.

En faisant le portrait d'un galant homme de condition médiocre, je ferais insensiblement celui d'un grand aimable, tant il est vrai que, malgré la différence du rang, un honnête homme ressemble toujours à un honnête homme.

Les courtisans de la première classe sacrifient tous également leur vie et leur repos : les uns, par principe d'honneur et de vertu, se sacrifient, parce qu'ils sont utiles à la cour ; les autres, parce que la cour leur est utile.

Ces derniers sont les plus acharnés à la fortune : j'en ai connu un qui, à soixante-quinze ans, commençait à prendre des mesures pour se retirer. « J'ai beaucoup travaillé, disait-il, et je n'ai travaillé que pour avoir le moyen de vivre en repos ; j'espère bien me reposer dans quelques années. » Je dirais volontiers que ceux de ce caractère travaillent jusqu'à la mort pour se reposer le reste de leur vie.

Quoique le courtisan et le *petit maître* soient d'un même pays, ils ont néanmoins les mœurs toutes différentes.

Le courtisan s'étudie à cacher son dérèglement sous des dehors réglés.

Le *petit maître* fait vanité de paraître encore plus déréglé qu'il n'est.

L'un pense beaucoup avant que de parler ; l'autre parle beaucoup, et ne pense guère.

L'un court après la fortune ; l'autre

croit que la fortune doit courir après lui.

Les courtisans caressent ceux qu'ils méprisent; leurs embrassades servent à cacher leur mépris : quelle dissimulation ! Les *petits maîtres* sont plus sincères ; ils ne cachent ni leur amitié ni leur mépris : la manière dont ils vous abordent tient de l'un et de l'autre, et leurs embrassades sont ordinairement, moitié caresses, moitié coups de poings.

Le langage courtisan est uniforme, toujours poli, flatteur, insinuant; le langage *petit maître* est haut et bas, mêlé de sublime et de travail, de politesse et de grossièreté.

En sortant de la cour, entrons dans Paris ; nous y trouverons de quoi nous y amuser long-temps ; la vie d'un homme ne suffit pas pour en achever le voyage.

PARIS.

Paris est un monde entier ; on y découvre chaque jour plus de pays nouveaux et de singularités surprenantes, que dans tout le reste de la terre. On distingue dans les Parisiens seuls tant de nations, de mœurs et de coutumes différentes, que les habitans mêmes en ignorent la moitié. Imaginez-vous donc combien un Siamois y trouverait de nouveautés surprenantes : quel amusement ne serait-ce point pour lui d'examiner, avec des yeux de voyageur, toutes les particularités de cette grande ville ? Il me prend envie de faire voyager ce Siamois avec moi ; ses idées bizarres et figurées me fourniront, sans doute de la variété, et peut-être de l'agrément.

Je vais donc prendre le génie d'un voyageur siamois qui n'aurait jamais rien vu de semblable à ce qui se passe dans Paris : nous verrons un peu de quelle manière il sera frappé de certaines choses que les préjugés de l'habitude nous font paraître raisonnables et naturelles.

Pour diversifier le style de ma relation, tantôt je ferai parler mon voyageur, tantôt je parlerai moi-même ; j'entrerai dans les idées abstraites d'un Siamois ; je le ferai entrer dans les nôtres. Enfin, supposant que nous nous entendons tous deux à demi-mot, je donnerai l'essor à mon imagination et à la sienne. Ceux qui ne voudront pas prendre la peine de nous suivre, peuvent s'épargner la peine de lire le reste de ce livre ; mais ceux qui cherchent à s'amuser, doivent un peu se prêter au caprice de l'auteur.

Je suppose donc que mon Siamois tombe des nues, et qu'il se trouve dans le milieu de cette cité vaste et tumultueuse, où le repos et le silence ont peine à régner pendant la nuit même; d'abord, le chaos bruyant de la rue Saint-Honoré l'étourdit et l'épouvante; la tête lui tourne.

Il voit une infinité de machines différentes que les hommes font mouvoir : les uns sont dessus, les autres sont dedans, les autres derrière : ceux-ci portent, ceux-là sont portés; l'un tire, l'autre pousse; l'un frappe, l'autre crie : celui-ci s'enfuit, l'autre court après. Je demande à mon Siamois ce qu'il pense de ce spectacle. J'admire et je tremble, me répond-il; j'admire que, dans un espace si étroit, tant de machines et tant d'animaux dont les mouvemens sont opposés ou différens, soient ainsi agités sans se confondre : se démêler d'un tel

embarras, c'est un chef-d'œuvre de l'adresse des Français. Mais leur témérité me fait trembler, quand je vois qu'à travers tant de roues, de bêtes brutes et d'étourdis, ils courent sur des pierres glissantes et inégales, où le moindre faux pas les met en péril.

En voyant votre Paris, continue ce voyageur abstrait, je m'imagine voir un grand animal : les rues sont autant de veines où le peuple circule ; quelle vivacité que celle de la circulation de Paris! Vous voyez, lui dis-je, cette circulation qui se fait dans le cœur de Paris, il s'en fait une encore plus petillante dans le sang des parisiens : ils sont toujours agités et toujours actifs ; leurs actions se succèdent avec tant de rapidité, qu'ils commencent mille choses avant que d'en finir une, et en finissent mille autres avant que de les avoir commencées.

Ils sont également incapables et d'at-

tention et de patience, rien n'est plus prompt que l'effet de l'ouïe et de la vue, et cependant ils ne se donnent le temps ni d'entendre ni de voir.

Les parisiens n'ont de véritable attention que sur le plaisir, et sur la commodité ; ils y raffinent tous les jours: quel raffinement de commodité n'a-t-on point inventé depuis peu ? Les logemens, les meubles, les voitures, la société ; tout y est commode, jusqu'à l'amour.

Mais commençons à entrer dans le détail de Paris, vous y verrez plus distinctement, que dans le général, la singularité de cette ville, de ses habitans, et de leurs mœurs.

LE PALAIS.

Dans le milieu de Paris s'élève un superbe édifice ouvert à tout le monde, et cependant presque fermé par l'affluence des gens qui s'empressent d'y entrer et d'en sortir.

On monte par plusieurs degrés dans une grande salle, où mon siamois est étonné de voir dans un même lieu les hommes amusés d'un côté par des *babioles*, et de l'autre occupés par la crainte des jugemens d'où dépendent toutes leurs destinées.

Dans cette boutique on vend un ruban, dans l'autre boutique on vend une terre par décret: vous entendez à droite la voix argentine d'une jolie marchande, qui vous invite d'aller à elle ; et à gauche la voix rauque d'un huissier qui fait ses criées : quel contraste !

Pendant que le voyageur fait ses réflexions sur cette bizarrerie, il est épouvanté par la lugubre apparition d'une multitude de têtes noires qui forment, en se réunissant, un monstre épouvantable qu'on appelle chicane, et ce monstre mugit un langage si pernicieux, qu'un seul mot suffit pour désoler des familles entières.

La chicane est plus à craindre que l'injustice même. L'injustice ouverte, en nous ruinant, nous laisse au moins la consolation d'avoir droit de nous plaindre; mais la chicane par ses formalités nous donne le tort en nous ôtant notre bien.

La justice est, pour ainsi dire, une belle vierge déguisée et produite par le plaideur, poursuivie par le procureur, cajolée par l'avocat, et défendue par le juge.

Nous voilà déjà dans les digressions,

me dira le critique. Le critique a tort, car les digressions sont précisément de mon sujet, puisqu'elles sont des amusemens. Cela est si vrai, que je vais continuer.

Par forme de digression, je vous avertis que dans tous les endroits de mon voyage où le siamois m'embarrassera, je le quitterai comme je viens de faire, pour m'amuser dans mes réflexions, sauf à le reprendre quand je m'ennuierai de voyager seul. Je prétens quitter aussi l'idée de voyage toutes les fois qu'il m'en prendra fantaisie : car bien loin de m'assujettir à suivre toujours une même figure, je voudrais pouvoir à chaque période changer de figure, de sujet et de style, pour ennuyer moins les lecteurs du temps ; car je sais que la variété est le goût dominant.

Quoiqu'il n'y ait rien de durable dans

le monde, on remarque néanmoins au palais une chose éternelle, c'est le procès : certains ministres de la chicane s'appliquent à le perpétuer, et se font entr'eux une religion d'entretenir l'ardeur des plaideurs, comme les vestales s'en faisaient une entr'elles d'entretenir le feu sacré.

Une chose étonnante, c'est que malgré le bruit épouvantable qui se fait autour des tribunaux, on ne laisse pas d'y dormir : plût au ciel, lorsqu'on y décide un procès, que les anciens juges fussent bien éveillés, et les jeunes bien endormis !

Ils sont cependant tous assez équitables ; l'embarras c'est de pouvoir les bien instruire d'une affaire : comment s'y prendre ? la partie leur est suspecte, le procureur les embrouille, l'avocat les étourdit, le solliciteur les importune, et la solliciteuse les distrait ; à toutes

risques j'aimerais mieux la solliciteuse.

Un de mes amis se vantait que la plus charmante femme du monde ne pourrait jamais lui faire oublier qu'il était juge. Je vous crois, lui répondis-je : mais tout magistrat est homme avant que d'être juge. Le premier mouvement est pour la solliciteuse, le second est pour la justice.

Une comtesse, assez belle pour prévenir en faveur d'un mauvais procès le juge le plus austère, fut solliciter pour un colonel, contre un marchand.

Ce marchand était alors dans le cabinet de son juge, qui trouvait son affaire si claire et si juste, qu'il ne put s'empêcher de lui promettre gain de cause.

A l'instant même la charmante comtesse parut dans l'anti-chambre, le juge courut au-devant d'elle ; son abord, son air, ses yeux, le son de sa voix, tant de charmes enfin le sollicitèrent, qu'en

ce premier moment il fut plus homme que juge, et il promit à la belle comtesse que le colonel gagnerait sa cause. Voilà le juge engagé des deux côtés. En rentrant dans son cabinet, il trouva le marchand désolé : Je l'ai vue, s'écria le pauvre homme hors de lui-même, je l'ai vue, celle qui sollicite contre moi ; qu'elle est belle ! ah, monsieur, mon procès est perdu ! Mettez-vous en ma place, répond le juge encore tout interdit, ai-je pu lui refuser ce qu'elle me demandait ? En disant cela, il tira d'une bourse cent pistoles, c'était à quoi pouvaient monter toutes les prétentions du marchand ; il lui donna les cent pistoles. La comtesse sut la chose, et comme elle était vertueuse jusqu'au scrupule, elle craignit d'avoir trop d'obligation à un juge si généreux, et lui renvoya sur l'heure les cent pistoles. Le colonel, aussi galant que la comtesse

était scrupuleuse, lui rendit les cent pistoles; et ainsi chacun fit ce qu'il devait faire. Le juge craignit d'être injuste, la comtesse craignit d'être reconnaissante, le colonel paya, et le marchand fut payé.

Voulez-vous savoir mon véritable sentiment sur le procédé de ce juge : son premier mouvement a été pour la solliciteuse, ce que je n'ose lui pardonner ; son second mouvement a été pour la justice, c'est ce que j'admire.

Pendant que je me suis amusé, mon voyageur s'est perdu dans le palais ; allons le chercher : je l'aperçois dans la grande salle, je l'appelle, il veut venir à moi, mais l'haleine lui manque, la foule l'étouffe, le courant l'emporte, il nage des coudes pour se sauver : il m'aborde enfin ; et pour toute relation de ce qu'il vient de voir, il s'écrie : ô le maudit pays ! sortons-en vîte, pour n'y jamais rentrer.

Allons, lui dis-je, allons nous reposer; et pour nous faire perdre l'idée du palais, nous irons ce soir au charmant pays de l'opéra.

L'OPÉRA.

Six heures sonnent, allons à l'opéra; il nous faut au moins une heure pour traverser la foule qui en assiége la porte.

Vous parlez mal, me dit mon petit Siamois, on ne doit point dire la porte de l'opéra; et selon l'idée magnifique que je me suis faite de l'opéra, on y doit entrer par un portique superbe.

En voici l'entrée, lui répondis-je, en lui montrant du doigt un guichet fort sombre. Avançons, répliqua t-il, que veux dire ceci? Quelle folie! donner six francs, pour un morceau de carton. Mais je ne m'étonne plus qu'on l'achette

si cher ; j'aperçois sur ce carton des caractères qui ont apparemment quelque vertu magique.

Vous ne vous trompez pas tout-à-fait, lui dis-je, c'est un passe-port pour entrer dans le pays des enchantemens : entrons-y donc bien vîte. Suivez-moi dans une loge : en attendant qu'on lève la toile, je vais vous dire un mot du pays qu'elle nous cache.

L'opéra est, comme je vous l'ai déjà dit, un séjour enchanté ; c'est le pays des métamorphoses : on y en voit des plus subites ; là en un clin d'œil, les hommes s'érigent en demi-dieux, et les déesses s'humanisent ; là, le voyageur n'a point la peine de courir le pays, ce sont des pays qui voyagent à ses yeux ; là, sans sortir d'une place on passe du bout du monde à l'autre, et des enfers aux Champs-Elysées. Vous ennuyez-vous dans un affreux désert ? un coup

de sifflet vous fait retrouver dans le pays des dieux ; autre coup de sifflet, vous voilà dans le pays des fées.

Les fées de l'opéra enchantent comme les autres ; mais leurs enchantemens sont plus naturels, au vermillon près.

Quoiqu'on ait fait depuis quelques années quantité de contes sur les fées du temps passé, on en fait encore davantage sur les fées de l'opéra ; ils ne sont peut-être pas plus vrais, mais ils sont plus vraisemblables.

Celles-ci sont naturellement bienfaisantes : cependant elles n'accordent point à ceux qu'elles aiment le don des richesses, elles le gardent pour elles.

Disons un mot des habitans naturels du pays de l'opéra : ce sont des peuples un peu bizarres ; ils ne parlent qu'en chantant, ne marchent qu'en dansant, et font souvent l'un et l'autre lorsqu'ils en ont le moins d'envie.

Ils relèvent tous du souverain de l'orchestre : prince si absolu, qu'en haussant et baissant un sceptre en forme de baguette qu'il tient à sa main, il règle tous les mouvemens de ce peuple capricieux.

Le raisonnement est rare parmi ces peuples ; comme ils ont la tête pleine de musique, ils ne pensent que des chants, et n'expriment que des sons ; cependant ils ont poussé si loin la science des notes, que si le raisonnement se pouvait noter, ils raisonneraient tous à livre ouvert.

Ce pays de l'opéra fournit tant de singularité, que j'ai résolu d'en faire un traité particulier, aussi bien que de la comédie.

LE PAYS DES PROMENADES.

Nous avons à Paris deux sortes de promenades ; dans les unes, on va pour voir et être vu ; dans les autres, pour ne voir n'y être vu de personne.

Les dames qui ont l'inclination solitaire cherchent volontiers les routes écartées du bois de Boulogne, où elles se servent mutuellement de guides pour s'égarer.

Les détours de ce bois sont si trompeurs, que les mères les plus expérimentées s'y perdent quelquefois en voulant retrouver leurs filles.

Du bois de Boulogne on vient dans le cours, c'est une forêt en galerie, où il est permis aux chevaux de se promener, et non pas aux hommes.

Dans un climat voisin qu'on nomme les Tuileries, on va respirer l'air au

milieu d'un nuage de poussière étouffante, qui fait qu'on n'y voit point ceux qui n'y vont que pour s'y montrer.

L'incommodité de ces promenades, c'est qu'on y est tourmenté de plusieurs insectes : des mouches en été, des cousins en automne, et en tout temps des nouvellistes.

En arrivant au bout de la grande allée des Tuileries, mon compagnon de voyage fut enchanté du plus agréable spectacle qui se puisse présenter à la vue. Il n'y avait que des femmes ce jour-là, et l'allée en était toute couverte.

Je n'ai vu de ma vie, me dit-il en souriant, une volée si nombreuse ; la charmante espèce d'oiseaux.

Ce sont, lui dis-je sur le même ton, ce sont des oiseaux amusans, qui changent de plumage deux ou trois fois par jour.

Ils sont volages d'inclination, faibles de tempéramment, et fort en ramage.

Ils ne voient le jour qu'au soleil couchant; en un mot, la plupart des femmes sont des paons dans les promenades, quelques-unes sont des pigrièches dans leur domestique, et des colombes dans le tête à tête.

Voilà une description bien hardie, me dit mon Siamois; en bonne foi, me dit-il, ce portrait est-il d'après nature? est-ce bien là la femme? Oui, sans doute, lui répondis-je; mais je connais des femmes qui s'élèvent au-dessus de la femme, et peut-être même au-dessus de l'homme: à l'égard de celles-là, je n'ai que faire de les distinguer des autres; elles se distinguent bien elles-mêmes.

Rien n'est si difficile à définir que les femmes. Les Parisiennes sont les plus indéfinissables.

Les femmes espagnoles sont toutes espagnoles; les Italiennes, toutes italiennes; les Allemandes, toutes alle-

mandes : mais dans les Parisiennes, on trouve des Espagnoles, des Italiennes et des Allemandes.

Parmi nos françaises, combien de nations françaises ?

La nation sauvage des provinciales ;

La nation libre des coquettes ;

La nation indomptable des épouses fidelles ;

La nation docile des femmes qui trompent leurs maris ?

La nation aguerrie des femmes d'intrigues ;

La nation timide.... ; mais il n'y en a plus guère de celles-là ;

La nation barbare des belles-mères ;

La nation fière des parvenues ;

La nation errante des visiteuses régulières ;

Et tant d'autres, sans compter la nation superstitieuse des coureuses d'horoscopes. On devrait renfermer celles-là

et détruire la nation des devineresses qui les abusent, et qui, sous prétexte de deviner ce que font les personnes, leur font faire des choses qu'elles n'auraient jamais faites.

Je me laisse un peu trop emporter à mon sujet. C'est une chose étrange qu'on ne puisse parler des femmes avec une juste modération; on en dit toujours trop ou trop peu; on ne parle pas assez des femmes vertueuses, et l'on parle trop de celles qui ne le sont pas.

Les hommes leur rendraient justice à toutes, s'ils pouvaient en parler sans passion; mais ils ne parlent que de celles qui leur sont indifférentes: ils sont prévenus pour celles qu'ils aiment, et contre celles dont ils n'ont pu se faire aimer.

Ils font passer ces dernières pour déréglées, parce qu'elles sont sages; et plus sages qu'ils ne voudraient. Ce

déchaînement des hommes devrait faire la justification des femmes ; mais, par malheur, la moitié du monde prend plaisir à médire, et l'autre moitié à croire les médisances.

La médisance est de tout temps et de tout pays ; elle est presqu'aussi ancienne dans le monde que la vertu.

On devrait punir plus rigoureusement la médisance que le larcin ; elle fait plus de tort à la société civile, et il est plus difficile de se garder d'un médisant que d'un voleur.

On convient que l'un et l'autre sont fort méprisables ; cependant on les estime quand ils excellent. Un railleur fin et délicat fait les délices de la conversation ; et tel qui s'approprie habilement le bien d'autrui, s'attire la vénération de ceux-mêmes à qui il coupe la bourse.

En voyant le triomphe de ceux-ci,

on dirait que ce n'est ni la médisance ni le vol qu'on blâme dans les autres, seulement leur mal-habileté : on les punit de n'avoir su atteindre à la perfection de leur art.

Vous vous éloignez de votre sujet, me dit mon Siamois ; vous parlez de la médisance en général, et il ne s'agissait que de celle que les hommes font ordinairement du beau sexe : je vous y ramène à propos de certaines lois qui furent autrefois proposées par un législateur de Siam. Une de ces lois permettait aux femmes de médire : premièrement, parce qu'il est impossible de l'empêcher; de plus, parce qu'en fait de galanterie, telle qui accuse sa voisine, en peut être aussi accusée, selon la loi du talion. Mais, comment voulez-vous qu'une femme se venge d'un homme qui aura publié qu'elle est galante? Publiera-t-elle qu'il est galant?

Je voudrais bien savoir pourquoi il est plus honteux à un sexe qu'à l'autre de succomber à l'amour : mais traiter sérieusement cette question, ce serait trop occuper l'esprit ; je ne veux que l'amuser.

Les hommes ont mis leur gloire à conquérir les femmes, et les femmes ont mis la leur à se bien défendre. Celui qui se fait aimer chante victoire ; celle qui aime se confesse vaincue.

S'il était vrai que les dames fussent plus faibles que nous, leur chute devrait être plus pardonnable ; et voici ce que le Siamois conclut en leur faveur.

Il faut bien, dit-il, vous autres hommes, que vous vous sentiez plus faibles que vos femmes, puisque vous voulez qu'elles vous pardonnent tout, lorsque vous ne leur pardonnez rien.

Il semble, continua-t-il, que sitôt

que vous avez acquis une femme par contrat, il lui doive suffire d'être tout à vous, sans qu'elle ose vouloir que vous soyez tout à elle : quelle tyrannie aux hommes d'avoir ainsi usurpé le droit d'être infidèles impunément !

Ils n'ont pas tant gagné à cela qu'ils le pensent, dis-je à mon voyageur : les maris n'ont-ils pas la meilleure part de la honte qu'ils ont attachée à l'infidélité de leurs femmes ? Et, pour en revenir à la médisance, peut-on médire d'une femme sans faire tort à son mari ?

Puisque la médisance contre les femmes a des suites si dangereuses, et qu'on ne peut l'empêcher, je voudrais au moins qu'on fût obligé de prouver clairement les fautes dont on les accuse. Comme les preuves, en pareil cas, sont difficiles, cela calmerait les fureurs de langue de nos jeunes calomniateurs.

Ils pourraient se déchaîner contre celles qui mettent du rouge ; car on voit clairement ce qu'elles ont de trop sur le visage, mais on ne voit pas ce qui manque à leur honneur.

C'est à cause de cette difficulté de prouver, qu'on médit si hardiment des plus sages ; car, dans les choses où il est impossible de démontrer la vérité, on prétend que la vraisemblance suffise.

Attaquer de la langue une vertu entre deux fers, c'est médisance ; publier qu'une personne sage ne l'est pas, c'est calomnier. Dire qu'une laide n'est pas belle, ce n'est ni médisance ni calomnie ; mais c'est un crime atroce que les dames ne pardonnent jamais.

La plupart sont encore plus jalouses de leur réputation sur la beauté que sur l'honneur ; et telle qui a besoin de toute la matinée pour perfectionner ses charmes, serait plus fâchée d'être sur-

prise à sa toilette, que d'être surprise avec son amant.

Cela ne m'étonne pas : la première vertu, selon les femmes, c'est de plaire ; et pour plaire aux hommes, la beauté est un moyen plus sûr que la sagesse.

Les uns aiment dans une femme la douceur et la modestie ; les autres n'ont du goût que pour la vivacité et l'enjouement ; mais l'agrément et la beauté sont de tous les goûts.

Une jeune personne, qui n'a d'autre patrimoine que l'espérance de plaire, est bien embarrassée ; quel parti prendre pour réussir dans le monde ? elle est simple, on s'en dégoûte ; elle est prude, on la fuit ; coquette, on l'abandonne. Pour bien faire, il faudrait qu'elle fût prude, simple et coquette tout ensemble. La simplicité attire, la coquetterie amuse, et la pruderie retient.

S'il est difficile aux femmes de se

maintenir avec les hommes, il leur est bien plus difficile encore de se maintenir avec les femmes mêmes : celle qui se pique de vertu, s'attire l'envie; celle qui se pique de galanterie, s'attire le mépris; mais celle qui ne se pique de rien, échappe au mépris et à l'envie, et se sauve entre deux réputations.

Ce ménagement passe la capacité d'une jeune fille : celles qui sont jeunes et belles, sont exposées à de grands périls; pour s'en garantir elles auraient besoin de raison, et par malheur la raison ne vient qu'après que la jeunesse, la beauté et le péril sont passés. Pourquoi faut-il que la raison ne vienne pas aussitôt que la beauté, puisque l'une est faite pour défendre l'autre.

Il ne dépend pas d'une fille d'être belle; le seul trait de beauté qu'elles pourraient toutes avoir et qu'elles n'ont pas toujours, c'est la pudeur, et de

tous les traits de beauté, c'est le plus facile à perdre.

Celle qui n'a point encore aimé est si honteuse de sa première faiblesse, qu'elle voudrait se la cacher à elle-même ; pour la seconde, elle se contente de la cacher aux autres ; mais pour la troisième elle ne se soucie plus de la cacher à personne.

Quand la pudeur est une fois perdue, elle ne revient pas plus que la jeunesse.

Celles qui ont perdu la pudeur, s'en font une affectée, qui s'effarouche bien plus aisément que la naturelle : j'en connais qui s'alarment au moindre mot équivoque, et qui marquent trop de crainte des choses qu'elles ne devraient point savoir.

Une fille de ce caractère était dans une assemblée avec sa cadette qui sortait d'un couvent ; quelqu'un conta une aventure galante, mais il la conta

en termes si obscurs, qu'une fille sans expérience n'y pouvait rien comprendre; plus le récit était obscur, et plus cette cadette était attentive, et elle marquait naïvement sa curiosité; l'aînée voulant témoigner qu'elle avait plus de pudeur que sa cadette, s'écria : Eh fi, ma sœur, pouvez-vous entendre sans rougir ce que ces messieurs disent?

Hélas! répondit naïvement la cadette, je ne sais pas encore quand il faut rougir.

Cette heureuse ignorance est toute opposée à l'habileté de ces héroïnes de politique, qui conservent une espèce d'ordre dans le désordre même.

Tout est réglé chez une femme qui sait son monde; celui qui perd son argent par complaisance, cède la place à celui qui prête son carosse pour la promenade; le jeune héritier commence où la dupe ruinée a fini : telle qui paie la collation, est relevé par un autre qui la

mange : et quand l'officier entre par la porte, il faut que le marchand sorte par la fenêtre.

Cette régularité des coquettes n'empêche pas que les femmes de bien ne les méprisent ; et ce mépris n'empêche pas qu'elles ne les imitent. N'apprennent-elles pas d'elles le bon air, le savoir vivre et les manières galantes ? elles parlent, s'habillent et s'ajustent comme elles ; il faut bien suivre le torrent : ce sont les coquettes qui inventent les modes et les mots nouveaux ; tout se fait par elles et pour elles : cependant avec tous ces avantages, il y a une grande différence entre les unes et les autres ; la réputation des femmes de bien est plus solide, celle des coquettes est plus étendue.

Je m'aperçois que je m'arrête trop dans cet endroit de mon voyage, on s'amuse toujours plus qu'on ne veut avec

les femmes ; puisque nous y sommes, faisons voir à notre Siamois le pays de la galanterie, dont elles font tout l'ornement.

LA GALANTERIE.

Entrons dans ce charmant pays, et voyons d'abord .... Mais qu'y peut-on voir ? La galanterie, autrefois si cultivée, si florissante, fréquentée par tant d'honnêtes gens, est maintenant en friche, abandonnée : quel désert ! hélas ! je n'y reconnais plus rien.

Suivons donc l'usage nouveau ; sans nous amuser à la galanterie, passons tout d'un coup au mariage.

LE MARIAGE.

Il est bien difficile de parler du mariage d'une manière qui plaise à tout le monde. Ceux qui n'y prennent nul intérêt, seront ravis que j'en fasse une description comique. Maudit soit le plaisant, dira le mari sérieux ; s'il était à ma place, il n'aurait pas envie de rire. Si je moralise tristement sur les inconvéniens du mariage, ceux qui ont envie de se marier, se plaindront que je veux les dégoûter d'un état si charmant. Sur quel ton le prendrai-je donc? j'y suis fort embarrassé.

Un certain peintre faisait un tableau de l'Hymen pour un jeune amant : Je veux qu'il soit accompagné de toutes les grâces, lui disait cet amant passionné. Souvenez-vous sur-tout que l'Hymen

doit être plus beau qu'Adonis ; il faut lui mettre en main un flambeau plus brillant encore que celui de l'Amour. Enfin, faites un effort d'imagination, je vous paierai votre tableau à proportion que le sujet en sera gracieux. Le peintre qui connaissait sa libéralité, n'oublia rien pour le satisfaire, et lui apporta le tableau la veille de ses noces. Notre jeune amant n'en fut point satisfait : il manque, dit-il, à cette figure, certain air gai, certains agrémens, certains charmes ; enfin ce n'est point là l'idée que j'ai de l'Hymen : vous l'avez fait d'une beauté médiocre, vous ne serez que médiocrement récompensé.

Le peintre qui avait autant de présence d'esprit que de génie pour la peinture, prit son parti dans le moment.

Vous avez raison, lui dit-il, de n'être pas content de la beauté de mon tableau, il n'est pas encore sec ; ce vi-

sage est embu ; et pour vous parler franchement, j'emploie mes couleurs de manière que ma peinture ne paraît rien dans les premiers jours ; je vous rapporterai ce tableau dans quelques mois, et pour lors vous me le paierez selon sa beauté ; je suis sûr qu'il vous paraîtra tout autre. Adieu, monsieur, je ne suis pas pressé d'argent.

Ce peintre remporta son ouvrage ; notre jeune amant se maria le lendemain : et quelques mois s'écoulèrent sans que le peintre parût. Enfin il rapporta le tableau : notre jeune mari fut surpris en le voyant ; Vous me l'aviez bien promis, lui dit-il, que le temps embellirait votre peinture ; quelle différence ! je ne la reconnais plus ! j'admire l'effet du temps sur les couleurs, et j'admire encore plus votre habileté ; cependant je ne puis m'empêcher de vous dire que ce visage est un peu trop gai,

ces yeux un peu trop vifs, car enfin les feux de l'Hymen doivent paraître moins brillans que ceux de l'Amour ; ce sont des feux solides que les feux de l'Hymen. D'ailleurs, l'attitude de votre figure est un peu trop enjouée, un peu trop libre, et vous lui avez donné un certain air de badinage qui ne caractérise pas tout-à-fait.... ce n'est pas là l'Hymen enfin. Fort bien, monsieur, lui dit le peintre, ce que j'avais prévu est arrivé ; l'Hymen est à présent moins beau dans votre idée que dans mon tableau, c'était tout le contraire il y a trois mois ; ce n'est point ma peinture qui a changé, c'est votre idée ; vous étiez amant pour lors, vous ètes mari maintenant.

Je vous entends, interrompit le mari ; brisons là-dessus ; votre tableau est agréable au-delà de mon imagination, il est juste que le paiement soit au-delà de la vôtre : voilà une bourse qui con-

tient le double de ce que vous pouviez espérer. Tenez, monsieur, laissez-moi le tableau. Non, monsieur, répliqua le peintre, non, je ne vous le laisserai point; je vous en veux donner un autre qui plaise aux amans et aux maris, et ce sera le chef-d'œuvre de la peinture. En effet, le peintre fit un autre tableau, où il se servit avec tant d'art, de certaines règles d'optique et de perspective, que le portrait de l'Hymen paraissait charmant à ceux qui le regardaient de loin, mais de près ce n'était plus cela; il le fit placer au bout d'une agréable galerie, sur une espèce d'estrade, et pour monter sur cette estrade, il fallait passer un pas fort glissant; en deçà c'était le charmant point de vue: mais sitôt qu'on avait passé le pas, adieu les charmes.

Si vous comprenez la difficulté qu'il y a de peindre le mariage au goût de

tout le monde, suspendez ici votre critique ; je vais vous présenter mon tableau, choisissez le point de vue qui vous convient.

Pour rentrer dans notre style de voyage, je vous dirai d'abord que le mariage est un pays qui peuple les autres ; la bourgeoisie y est plus fertile que la noblesse ; c'est peut-être que les grands seigneurs se plaisent moins chez eux que chez leurs voisins. Le mariage a la propriété de faire changer d'humeur ceux qui s'y établissent ; il fait souvent d'un homme enjoué un stupide, et d'un galant un bourru; quelquefois aussi d'un stupide et d'un bourru, une femme d'esprit fait presque un galant homme.

On se marie par différens motifs ; les uns par passion, les autres par raison ; celui-ci sans savoir ce qu'il fait, et celui-là ne sachant plus que faire.

Il y a des hommes si accablés de quié-

tude et d'indolence, qu'ils se marient seulement pour se désennuyer : d'abord le choix d'une femme les occupe ; ensuite les visites, les entrevues, les festins, les cérémonies ; mais après la dernière cérémonie, l'ennui les reprend plus que jamais.

Combien voyons-nous de maris et des femmes qui dès la seconde année de leur communauté, n'ont plus rien de commun que le nom, la qualité, la mauvaise humeur et la misère.

Je ne m'étonne pas qu'il y ait tant de mauvais ménages, puisqu'on se marie tout à sa tête, ou tout à celle des autres.

Tel qui se marie à sa tête, ne voyant pas dans une femme ce que tout le monde y voit, est en danger d'y voir dans la suite beaucoup plus que les autres n'y ont vu.

Tel autre, qui n'a pas la force de se

déterminer par lui-même, s'en rapporte à la marieuse de son quartier, qui sait, à point nommé, le taux des établissemens et le prix courant des filles à marier. Ces connaisseuses ont le talent d'assortir les conditions, les biens, les familles, tout enfin, hors les humeurs et les inclinations, dont elles ne se mettent point en peine.

Avec l'entremise de ces femmes d'affaire, on fait un mariage comme une emplette; on marchande, on surfait, on mésoffre; enfin on est pris au mot.

D'autres, qui n'ont pas le loisir de marchander, vont lever une riche veuve chez un notaire, comme on lève une charge aux parties casuelles.

Ce n'est pas tout-à-fait la faute de l'entremetteuse, si l'on est trompé en femme; elle vous donne un mémoire: on n'examine que les articles de la famille et du bien; on laisse à côté la

femme, qu'on ne trouve que trop dans la suite.

Après tout ce que je viens de dire, je ne crains point d'avancer que ceux qui se marient peuvent être heureux.

Mais ce n'est point se marier, c'est négocier, que de prendre une femme pour son bien.

Ce n'est point se marier, c'est se contenter, que de prendre une femme pour sa beauté.

Ce n'est point se marier, c'est radoter à certain âge, que de prendre une jeune femme pour avoir de la société.

Qu'est-ce donc que de se marier? C'est choisir avec discernement, à loisir, par inclination et sans intérêt, une femme qui vous choisisse de même.

Le pays du mariage a cela de particulier, que les étrangers ont envie de l'habiter, et les habitans naturels voudraient en être exilés.

On peut être exilé du mariage par la séparation; mais il n'y a de véritable sortie que celle du veuvage.

Quoique le veuvage suppose la mort de l'un des époux, il me paraît moins à craindre que la séparation.

Les séparés sont des animaux sauvages, incapables des plus beaux nœuds de la société.

Dans les causes ordinaires de séparation, on donne le tort à la femme; mais souvent le mari est cause que la femme a tort; et il a lui-même le tort d'avoir appris au public que sa femme avait tort.

On doit s'attendre que je vais parler ici du veuvage: c'est un grand sujet et très-fertile; mais il est trop difficile à traiter.

Comment parler des veuves? Si je ne les dépeins qu'à demi-fâchées de la mort d'un mari, je blesserai la bien-

séance ; si j'exaspère leur affliction, je blesserai la vérité.

Quoi qu'en puissent dire les mauvais plaisans, il n'y a point de veuvage sans tristesse. N'est-ce pas toujours un état fort triste, d'être obligé de feindre une tristesse continuelle ? Le triste rôle à jouer, que celui d'une veuve qui ne veut point se faire parler d'elle !

Il y a des veuves à qui les sanglots et les larmes ne coûtent rien : j'en ai connu une, au contraire, qui faisait de bonne foi tout son possible pour s'affliger ; mais la nature lui avait refusé le don des larmes : cependant elle voulait faire pitié aux parens de son mari ; ses affaires dépendaient d'eux.

Un jour, son beau-frère, qui était fort affligé, lui reprochait qu'elle n'avait pas versé une larme. Hélas ! lui répondit la veuve, mon pauvre esprit

a été si accablé de ce coup imprévu, que j'en suis devenue comme insensible : les grandes douleurs ne se font point sentir d'abord ; mais dans la suite, je suis sûre que j'en mourrai.

Je sais ; lui répliqua le beau-frère, que les douleurs trop grandes ne se font point sentir d'abord ; je sais encore que les douleurs violentes ne durent guère : ainsi, madame, vous serez toute étonnée que la douleur de votre veuvage sera passée avant que vous l'ayez sentie.

Une autre veuve se désespérait, et ce n'était pas sans sujet ; elle avait perdu, en même jour, le meilleur mari et la plus jolie petite chienne de Paris.

Ce double veuvage l'avait réduite en un état qui faisait craindre pour sa vie. On n'osait lui parler de boire ni de manger ; on n'osait pas même la consoler. Il est dangereux d'obstiner la

douleur d'une femme ; il vaut mieux laisser agir le temps et l'inconstance. Cependant, pour accoutumer petit à petit la veuve à supporter l'idée de ses pertes, une bonne amie lui parla d'abord de sa petite chienne : au seul nom de Babichonne, ce furent des hurlemens, des transports ; elle s'évanouit enfin. Que j'ai bien fait, s'écria la prudente amie, de ne point parler du mari ! elle serait morte tout-à-fait.

Le lendemain, le nom de Babichonne fit couler des larmes avec tant d'abondance, qu'on espéra que la source en tarirait bientôt, et l'amie zélée crut qu'elle pouvait hasarder le nom du mari.

Hélas ! lui dit-elle, si le seul nom de Babichonne vous afflige tant, que serait-ce donc, si on vous parlait de votre mari ? Mais je n'ai garde : la pauvre Babichonne ! vous n'en retrou-

verez jamais une semblable : cependant elle est bienheureuse d'être morte ; car vous ne l'auriez plus aimée. Peut-on aimer quelque chose, après avoir perdu un mari?

C'est ainsi que cette amie habile mêlait adroitement l'idée du mari avec celle de Babichonne, sachant bien que quelquefois deux fortes douleurs se détruisent l'une l'autre en faisant diversion. Elle remarqua qu'au nom de Babichonne, les pleurs redoublaient, et qu'elles s'arrêtaient tout court au nom du mari ; c'était sans doute le saisissement : on sait que les pleurs ne sont que pour les douleurs médiocres. Quoi qu'il en soit, la pauvre affligée passa plusieurs jours et plusieurs nuits dans cette alternative de pleurs et de saisissemens.

Enfin la bonne amie fit chercher une petite chienne, et en trouva une plus

jolie que la défunte : elle la présenta; mais la veuve ne l'accepta qu'en pleurant. Heureusement, la nouvelle chienne se fit tant aimer en huit jours, qu'on ne pleura plus Babichonne ; et voici la conséquence que l'amie en tira.

Si une chienne nouvelle a fait cesser ses pleurs, peut-être qu'un mari nouveau fera cesser les saisissemens. Mais, hélas ! l'un ne fut pas si facile que l'autre : la nouvelle chienne s'était fait aimer en huit jours, et il fallut plus de trois mois pour faire consentir la veuve à se remarier.

Quoique je me sois donné plein pouvoir de quitter mon voyageur siamois tant qu'il me plairait, je ne veux pas le perdre de vue ; j'ai besoin qu'il autorise certaines idées creuses qui me sont venues à propos de la faculté et de l'université. Ce sont deux pays où les idées simples et naturelles ne sont pas les

mieux reçues ; il faut qu'un voyageur parle, s'il se peut, la langue des pays par où il passe : je vais donc guinder mon style et figurer mes expressions, pour être plus intelligible aux docteurs.

L'UNIVERSITÉ (1).

DANS le pays latin, tout est obscur ; les habitations, les vêtemens, le langage et les raisonnemens mêmes.

La noblesse ni la bravoure ne servent de rien pour parvenir aux dignités de la république des lettres : ce sont les plus savans, et souvent les plus opiniâtres, qui usurpent la domination. Là, chaque maison est un royaume, ou plutôt un

---

(1) Les savans de tous les temps se ressemblent. Les noms changent ; mais les choses restent.

empire, où chaque souverain a son sceptre, sa justice, ses lois et ses armes; et tel d'entre eux est si puissant, qu'il gouverne quatre nations dans un seul collége.

Il y a long-temps qu'on travaille à défricher le pays de la science; cependant il n'y paraît guère : la seule chose qu'on y explique nettement, c'est qu'un et un font deux ; et ce qui fait que cela est si clair, c'est qu'on le savait avant que d'en avoir fait une science.

Quoi qu'il en soit, la géométrie est d'un grand usage ; elle sert, entr'autres choses, à éprouver l'esprit, comme le creuset sert à éprouver l'or. Les bons esprits s'y raffinent ; les esprits faux s'y évaporent.

Les géomètres travaillent sur un terrain si solide, qu'après avoir bien posé la première pierre, ils élèvent, sans crainte, leurs bâtimens jusqu'aux cieux.

Sur un terrain bien différent, les philosophes bâtissent des édifices superbes qu'on appelle *systêmes*. Ils commencent par les fonder en l'air; et quand ils croient être parvenus au solide, le bâtiment s'évanouit, et l'architecte tombe des nues.

Le pays des systêmes est fort amusant; entr'autres singularités, on y voit une populace d'aiguilles s'assembler autour d'une pierre noire, de grands hommes courir après les petits corps; on y pèse l'air; on y mesure la chaleur, le froid, la sécheresse et l'humidité. Grandes découvertes pour l'utilité de l'homme; sans étudier, il n'a qu'à jeter les yeux sur un petit tuyau de verre pour connaître s'il a froid, s'il a chaud, s'il pleut, s'il fait beau temps.

Attiré par ces belles connaissances, on cherche des guides pour avancer

dans la philosophie ; on aperçoit un ancien grec, qui, depuis deux mille ans, est maître d'un chemin creux et obscur. D'autre part, on voit un jeune téméraire qui a osé frayer un chemin tout opposé : celui-ci est si artistement applani, qu'on y marche plus à son aise, et qu'on croit même y voir plus clair que dans l'autre. Ces deux guides se tuent de crier : « C'est ici, c'est ici l'unique route qu'il faut tenir pour découvrir tous les secrets de la nature. » Si l'on me demande lequel des deux a raison, je dirai que l'un a pour lui la raison de l'ancienneté, et l'autre la raison de la nouveauté ; et en cas d'opinion, ces deux raisons entraînent plus de savans que la raison même.

Celui qui entreprend le voyage de la philosophie, voudrait bien suivre ces deux guides tout-à-la-fois ; mais il n'ose s'engager dans des chemins où

l'on ne parle que d'accidens et de privations ; il se sent tout-à-coup saisi du froid, du chaud, du sec et de l'humide, pénétré par la matière subtile, environné de tourbillons, et si épouvanté par l'horreur du vide, qu'il recule, au lieu d'avancer.

On se doit consoler de ne point avancer dans ce pays ; car ceux qui n'y ont jamais été en savent presqu'autant que ceux qui en reviennent.

Avant que de faire passer mon voyageur de l'université à la faculté, il est bon de lui faire remarquer que

Dans le pays de la science, on s'égare ;

Dans le palais, on se perd ;

Dans les promenades, on se retrouve ;

Et on ne se cherche plus dans le mariage.

On avance peu à la cour ;

On va loin avec les femmes ;

Et on ne revient guère du royaume de la faculté.

LA FACULTÉ (1).

Le pays de la faculté est situé sur le passage de ce monde à l'autre.

C'est un pays climatérique, où l'on nous fait respirer un air rafraîchissant, très-ennemi de la chaleur naturelle.

Ceux qui voyagent dans cette contrée, dépensent beaucoup, et meurent de faim.

La langue y est fort savante, et ceux qui la parlent sont très-ignorans.

On apprend ordinairement les langues pour pouvoir exprimer nettement ce qu'on sait; mais il semble que les médecins n'apprennent leur jargon que

(1) O Dufresny ! de ton temps on n'avait pas encore fait de la chimie la science universelle ; il vous manquait un moyen de mourir.

pour embrouiller ce qu'ils ne savent point.

Que je plains un malade de bon sens ! Il faut qu'il ait à combattre tout-à-la-fois les argumens du médecin, la maladie, les remèdes et l'inanition. Un de mes amis, à qui tout cela ensemble avait causé un transport au cerveau, eut une vision fiévreuse qui lui sauva la vie : il crut voir la fièvre sous la figure d'un monstre ardent, qui poursuivait à pas continus et redoublés un malade, qu'un conducteur vint prendre par le poignet pour le faire sauver à travers un fleuve de sang : ce pauvre malade n'eut pas la force de le traverser, et se noya. Le conducteur se fit payer, et courut à un autre malade entraîné par un torrent d'eau de poulet et d'émulsion. Mon ami profita de cette vision, congédia son médecin ; et cela lui fit du bien, car rien ne l'empêcha plus de guérir tout seul.

L'absence des médecins est un souverain remède pour celui qui n'a point recours au charlatan.

Ce n'est pas qu'il n'y ait des charlatans de bonne foi. Cet étranger, par exemple, est fort sincère ; il débite de l'eau de fontaine à trente sous la bouteille : il dit qu'il y a dans son eau une vertu occulte qui guérit des plus grands maux ; il en jure, et il jure vrai, puisque cette eau le guérit lui-même de la pauvreté, qui renferme les plus grands maux.

A Paris, il en est des médecins comme des almanachs ; les plus nouveaux sont les plus consultés : mais aussi leur règne, comme celui des almanachs, finit avec l'année courante.

Quand un malade laisse tout faire à la nature, il hasarde beaucoup ; quand il laisse tout faire aux médecins, il hasarde beaucoup aussi : mais hasard

pour hasard, j'aimerais mieux me confier à la nature ; car au moins on est sûr qu'elle agit de bonne foi, comme elle peut, et qu'elle ne trouve pas son compte à faire durer les maladies.

Il y a quelque rapport entre les médecins et les intendans. Les intendans ruinent les maisons les mieux établies, et les médecins ruinent les corps les mieux constitués. Les maisons ruinées enrichissent les intendans, et les corps ruinés enrichissent les médecins.

On devrait obliger tous les médecins à se marier. N'est-ce pas une justice, qu'ils rendent à l'État quelques hommes pour ceux qu'ils lui enlèvent à toute heure ?

Je pardonne à ceux qui sont à l'extrémité de leur vie, de s'abandonner aux médecins ; et à ceux qui sont à l'extrémité de leur bien, de s'abandonner au jeu.

LE JEU.

Le jeu est une espèce de succession ouverte à tout le monde. J'y vis l'autre jour deux gascons, héritiers d'un parisien, qui ne se serait jamais avisé de les mettre sur son testament.

Le lansquenet est une espèce de république mal policée, où tout le monde devient égal : plus de subordination; le dernier de tous les hommes, l'argent à la main, vient prendre, au-dessus d'un duc et pair, le rang que sa carte lui donne.

On bannit de ces lieux privilégiés, non-seulement la subordination et le respect, mais encore toutes sortes d'égards, de compassion et d'humanité; les cœurs y sont tellement durs et impi-

toyables, que ce qui fait la douleur de l'un y fait la joie de l'autre.

Les Grecs s'assemblaient pour voir combattre des athlètes, c'est-à-dire, pour voir des hommes s'entretuer; ils appelaient cela des jeux : quelle barbarie! Mais sommes-nous moins barbares, nous qui appelons un jeu l'assemblée du lansquenet, où, pour user de l'expression des joueurs mêmes, on ne va que que pour s'égorger l'un l'autre?

Un jour, mon voyageur entra inopinément dans un lansquenet; il fut bizarrement frappé de ce spectacle. Mettez-vous à la place d'un Siamois surperstitieux, qui n'a aucune connaissance de nos manières de jouer, vous conviendrez que son idée, toute abstraite et toute visionnaire qu'elle paraisse, a pourtant quelque rapport à la vérité. Voici les propres termes d'une lettre qu'il en écrivit à son pays.

Fragment d'une lettre siamoise.

Les Français disent qu'ils n'adorent qu'un seul Dieu ; je n'en crois rien : car outre les divinités vivantes auxquelles on les voit offrir des vœux, ils en ont encore plusieurs autres inanimées auxquelles ils sacrifient, comme je l'ai remarqué dans une de leurs assemblées où je suis entré par hasard.

On y voit un grand autel en rond, orné d'un tapis verd, éclairé dans le milieu, et entouré de plusieurs personnes assises comme nous le sommes dans nos sacrifices domestiques.

Dans le moment que j'y entrai, l'un d'eux, qui apparemment était le sacrificateur, étendit sur l'autel les feuillets détachés d'un petit livre qu'il tenait à la main ; sur ces feuillets étaient représentées quelques figures ; ces figures

étaient fort mal peintes : cependant ce devait être les images de quelques divinités ; car à mesure qu'on les distribuait à la ronde, chacun des assistans y mettait une offrande, chacun selon sa dévotion. J'observai que ces offrandes étaient bien plus considérables que celles qu'ils font dans leurs temples particuliers.

Après la cérémonie dont je vous ai parlé, le sacrificateur porte sa main en tremblant sur le reste de ce livre, et demeure quelque temps saisi de crainte et sans action. Tous les autres, attentifs à ce qu'il va faire, sont en suspens, et immobiles comme lui. Ensuite, à chaque feuillet qu'il retourne, ces assistans immobiles sont tour à tour agités différemment, selon l'esprit qui s'empare d'eux : l'un loue le ciel en joignant les mains ; l'autre regarde fixement son image en grinçant les dents ;

l'autre mord ses doigts, et frappe des pieds contre terre; tous enfin font des postures et des contorsions si extraordinaires, qu'ils ne semblent plus être des hommes. Mais à peine le sacrificateur a-t-il retourné certain feuillet, qu'il entre lui-même en fureur, déchire le livre et le dévore de rage, renverse l'autel, èt maudit le sacrifice : on n'entend plus que plaintes, gémissemens, cris et imprécations. A les voir si transportés et si furieux, je jugeai que le dieu qu'ils adorent est un dieu jaloux, qui, pour les punir de ce qu'ils sacrifient à d'autres, leur envoie à chacun un mauvais démon pour les posséder.

Voilà le jugement que peut faire un siamois sur les emportemens des joueurs. Que n'aurait-il point pensé, s'il se fût rencontré-là des joueuses ?

Non, jamais l'amour n'a causé tant

de désordre parmi les femmes, que la fureur du jeu. Comment peuvent-elles s'abandonner à une passion qui altère leur esprit, leur santé, leur beauté? qui altère...., que sais-je, moi? Mais ce tableau ne leur est point avantageux; tirons le rideau dessus.

Je ne sais pourquoi les lieux publics où l'on joue ont usurpé le beau nom d'*académie*, si ce n'est qu'on y apprend quelquefois aux dépens de tout son bien, à gagner subtilement celui des autres.

On trouve dans Paris quantité d'académies, qui ont toutes des vues différentes dans leur établissement.

Académie de musique, pour exciter les passions.

Académie de philosophes, pour les calmer.

Académie pour observer le cours des astres.

Académie pour régler le cours des mots.

Académie d'éloquence et de peinture, qui apprend à immortaliser les hommes.

Académie d'armes, qui enseigne à les tuer.

Il y a, outre cela, quantité d'académies bachiques, où les bons gourmets et les fins coteaux enseignent l'art de boire et de manger ; art qui s'est beauçoup perfectionné depuis peu. Ce sont des riches particuliers qui tiennent ces académies pour leur plaisir ; car on ne va plus guère dans celles qui sont publiques, parce qu'on a remarqué que plusieurs jeunes gens, pour y avoir vécu délicieusement quelques années, se sont mis en état de mourir de faim le reste de leur vie.

Si le pays des traiteurs est désert, celui des cafés, en récompense, est fort peuplé.

Chaque café est un palais illuminé, à l'entrée duquel paraît une Armide ou deux qui vous charment d'abord, pour vous attirer dans des enfoncemens à perte de vue.

Là, plusieurs chevaliers errans viennent se placer à une même table sans se connaître; à peine se regardent-ils, lorsqu'on leur apporte une certaine liqueur noire qui a la vertu de les faire par'er ensemble; et c'est alors qu'ils se racontent leurs aventures. Aux charmes du café, on joint la fenouillette, qui achève d'enchanter les chevaliers : par la force de cet enchantement, l'un est forcé de s'abandonner au sommeil; l'autre s'attendrit pour Armide; et l'autre, comme un Roland furieux, va signaler sa valeur en courant les rues.

Disons un mot du riche pays des Bourdonnais : c'est là que le luxe vous

conduit dans des Pérou en magasin, où les lingots d'or et d'argent se mesurent à l'aune ; et telle femme, après y avoir voyagé avec quelque étranger libéral, porte sur elle plus que son mari ne gagne, et traîne à sa queue tout le bien d'un créancier.

D'un côté tout opposé, le bon marché vous mène dans une contrée où le hasard vous habille ; là, quantité d'importuns officieux appellent le passant, l'arrètent, le tiraillent, et lui déchirent un habit neuf pour l'accommoder d'un vieux.

Dans un pays voisin, on voit un grand jardin pavé, ouvert indifféremment à tout le monde ; on y voit en hiver comme en été, des fleurs et des fruits en même temps ; tous les jours on les cueille, et toutes les nuits il en revient de nouveaux.

Autour de ce jardin, s'arrangent

quantité de nymphes, qui habitent chacune dans leur tonneau. Non-seulement elles ont cela de commun avec Diogènes, mais ainsi que ce philosophe elles disent librement au premier venu tout ce qui leur vient en pensée.

Je n'aurais jamais fait si j'entreprenais de parcourir tous les pays qui sont renfermés dans Paris ; la robe, l'épée, la finance, chaque état enfin y fait comme un pays à part, qui a ses mœurs et son jargon particulier.

Vous y voyez le pays fertile du négoce.

Le pays ingrat de la pierre philosophale.

Le pays froid des nouvellistes.

Le pays chaud des disputeurs.

Le pays plat des mauvais poëtes.

Le pays désert des femmes de bien.

Le pays battu des coquettes, et une infinité d'autres, sans compter les pays

perdus, habités par plusieurs personnes égarées, qui ne cherchent qu'à égarer les autres : elles sont d'un facile accès et d'un dangereux commerce; quelques-unes ont le secret de plaire sans ménagement, et d'aimer même sans amour.

LE CERCLE.

C'EST promener trop long-temps mon voyageur, de pays en pays; épargnons-lui la fatigue de courir le reste du monde.

Pour en connaître tous les différens caractères, il lui suffira de fréquenter certaines assemblées nombreuses où l'on voit tout Paris en raccourci. Ces assemblées sont des espèces de cercles, qui se forment à l'imitation du cercle de cour. Disons un mot de celui-ci, avant que de parler de l'autre.

Le cercle de cour était une assemblée grave et mal assise sur de petits tabourets arrangés en rond ; là, toutes les femmes parlaient, et pas une n'écoutait ; là, on raisonnait sur rien, on décidait de tout, et les conversations les plus diversifiées étaient des rondeaux, dont la chute était toujours ou fine médisance, ou flatterie grossière.

Le cercle d'aujourd'hui est une assemblée familière, un conseil libre, où les affaires du prochain se jugent souverainement sans entendre les parties.

Ces tribunaux connaissent également des matières sublimes et des populaires, tout est de leur ressort ; là, le caprice préside, et c'est-là proprement qu'on trouve autant d'opinions différentes, qu'il y a de têtes : le même juge y est tantôt sévère, et tantôt indulgent, tantôt grave, tantôt badin ; et on en use là comme j'ai fait dans mon livre ; l'on y

passe en un instant du sérieux au comique, du grand au petit, et quelquefois une réflexion subite sur la coiffure d'une femme, empêche la décision d'un point de morale qui était sur le tapis.

On y prononce vingt arrêts tout-à-la-fois; les hommes y opinent quand ils peuvent, et les femmes tant qu'elles veulent: elles y ont deux voix pour une.

La liberté qui règne dans le cercle, donne lieu à toutes sortes de personnes de s'y faire connaître et d'y connaître les autres; là, chacun parle selon ses vues, ses inclinations et son génie.

Les jeunes gens disent ce qu'ils font; les vieillards ce qu'ils ont fait, les sots ce qu'ils ont envie de faire.

L'ambitieux parle contre la paresse, le paresseux contre l'ambition.

Le négociant déteste la guerre, et le guerrier maudit la paix.

Le savant méprise le riche, en souhaitant des richesses ; le riche méprise tout net la science et les savans.

Les gens raisonnables blâment l'amour, les amans se révoltent contre la raison.

Ceux qui ne sont point mariés, condamnent les maris jaloux, et ceux qui le sont les justifient.

Un jeune étourdi, plein de vigueur et de santé, témoignait par ses discours, qu'il se croyait immortel, et qu'il craignait que son père ne le fût aussi. Un vieillard choqué de cette idée, entreprit le jeune homme : Apprenez, lui dit-il, d'un ton sévère, que tout âge est égal pour la durée de la vie ; un homme de quatre-vingts ans, est encore assez jeune pour vivre, et un enfant de quatre jours est déjà assez vieux pour mourir.

Je comprends, répliqua l'étourdi, que vous êtes assez jeune pour vivre

aujourd'hui, et assez vieux pour mourir demain.

Ceux que vous venez d'entendre n'ont eu qu'à parler pour faire paraître ce qu'ils étaient; d'autres dans leurs discours et dans leurs manières paraissent tout le contraire de ce qu'ils sont.

Vous admirez la vivacité d'un provençal, qui brille par ses saillies d'esprit; ne vous y laissez pas tromper, ce sont des saillies de mémoire, l'imagination n'y a guère de part.

Un tel se pique à bon droit de bel esprit, c'est un aigle dans les sciences; en affaires, c'est un étourneau; et ce bœuf qui rumine dans la conversation, est un furet dans les finances.

Apercevez-vous cette figure inanimée, cet indolent qui s'étale dans un fauteuil il ne prend aucune part à tout ce qui se dit en sa présence; vous concluez de là, que de plus grandes affaires l'occupent,

que sa tête en est pleine, rien n'est plus vide; cet homme est également incapable de s'appliquer et de se réjouir; il s'endort au jeu, il bâille aux comédies les plus divertissantes; il a une charge considérable, il a une belle femme, et n'est pas plus occupé de l'une que de l'autre.

Bélise entre dans l'assemblée : vous en jugez mal, parce qu'elle est trop enjouée, et trop libre en paroles ; cependant, c'est une Lucrèce dans sa conduite ; et sa compagne qui parle en Lucrèce, est peut-être une Laïs pas ses actions.

Cette jeune personne sans expérience, n'entend qu'avec horreur prononcer le mot d'amour ; sa mère lui en a fait des portraits si horribles, qu'elle croit le haïr : vous imaginez-vous qu'elle le haïra toujours ? Cela n'est pas sûr : une fille qui hait l'amour avant que de le con-

naître, est en danger de ne le pas haïr long-temps.

Ce nouveau riche qui répand l'argent comme de l'eau, quand il s'agit de paraître, vous éblouit par sa magnificence; il donne même, et cache de bonne grâce la peine qu'il a à donner. Ah! la belle ame, s'écrie-t-on! hélas! ce n'est qu'à force de bassesse d'ame qu'il a gagné de quoi paraître si généreux.

J'explique peut-être les choses un peu plus qu'il ne faut, et je démasque trop les personnages de mon cercle. Mais quand je voudrais les épargner, et qu'ils auraient eux-mêmes assez d'habileté pour cacher leurs défauts, je vois venir une femme pénétrante qui les déchiffrera bien plus impitoyablement que moi.

Cette femme s'avance; que son air est modeste! elle ne lève les yeux que pour voir si les autres femmes sont aussi modestes qu'elle.

Elle a tant de vertu, dit-on, qu'elle ne peut souffrir celles qui en ont moins qu'elle : celles qui en ont davantage lui déplaisent aussi, c'est pourquoi elle n'en épargne pas une.

Je demandais un jour à une femme de ce caractère, pourquoi ses exhortations étaient toujours moitié morale, moitié médisance. Parlez mieux, s'écria-t-elle, la médisance me fait horreur : à la vérité, je suis quelquefois obligée, pour m'accommoder au goût du monde, d'assaisonner mes remontrances d'un peu de sel critique ; car on veut de l'agrément par-tout, même dans la correction : il faut bien faire passer la morale à la faveur de quelques traits de satire. Parlez plus sincérement, lui repartis-je ; et dites que vous voulez à la faveur d'un peu de morale faire passer force médisances.

Revenons à cette faiseuse de portraits

qui prend séance dans notre cercle : elle sait si bien son métier, qu'en un seul trait d'histoire elle vous peindra deux ou trois caractères différens, sans compter le sien propre, que vous connaîtrez par sa manière de raconter.

Connaissez-vous, dit-elle, ce négociant ? il est très-honnête homme ; son industrie a commencé sa fortune, et sa probité l'a achevée : il est comblé de biens ; mais tout riche qu'il est, hélas ! que je le plains ! sa fille a échoué avant que d'arriver au port du mariage, et sa femme a fait naufrage dans le port même.

Ensuite elle vous fera admirer la politique d'une sage indigente, qui reçoit tout d'un financier sans lui rien accorder ; cela s'appelle, dira-t-elle, une vertu à l'épreuve. Mais, par malheur pour cette vertueuse personne, le monde juge mal des choses ; on croit que chez

les financiers, en amour comme en affaires, les articles de la recette suivent de près ceux de la dépense; et que ces messieurs-là sont accoutumés à recueillir aussitôt qu'ils ont semé.

A mon égard, continue cette charitable personne, je serais bien caution que l'homme d'affaire dont j'ai parlé, n'a d'autres vues que de retirer des occasions du vice, celle à qui il fait du bien; je le connais à fond, je faisais l'autre jour son éloge en bon lieu; je disais que personne n'est plus généreux, et qu'il n'a rien à lui.

J'en conviens, dit un mauvais plaisant qui m'interrompit, on peut dire que l'homme que vous louez n'a rien à lui, car il n'est riche que du bien d'autrui.

C'est trop écouter cette médisante; il est temps que quelqu'un l'interrompe, pour sauver la réputation de tous ceux

qu'elle connaît, et de ceux-mêmes qu'elle ne connaît pas.

Celle qui va l'interrompre, est une femme savante, qui vient se plaindre à un poëte de sa clique, qu'une de ses compagnes va se marier. Quelle perte pour nous, s'écrie-t-elle ! Plus de commerce d'esprit, plus de conversations savantes, plus de prose, plus de vers, le mariage absorbe tout; la pauvre fille écrivait avec tant de délicatesse, son style était enjoué, ses pensées fines, ses applications justes, adieu la délicatesse, adieu la justesse; car enfin pour une femme qui compose, un mari est une distraction continuelle.

Oui, certes, répond le poëte, le mariage enchaîne l'esprit aussi bien qu'il dégage le cœur, et l'esprit demeure dans les fers. Un de mes amis, tant qu'il fut garçon, produisait chaque semaine un volume de poésies gaillardes.

Depuis trois ans qu'il est marié, je n'ai pu tirer de lui qu'une élégie plaintive, et quelques épitres chagrines.

Savez-vous bien, reprit la savante désolée, ce que notre amie m'allègue pour excuse ? L'amour, monsieur, l'amour : la belle raison pour se marier ! L'amour a-t-il jamais inspiré le mariage aux poëtes ? Que ne garde-t-elle sa tendresse, pour rendre ses poésies plus touchantes et plus animées ? L'amour réveille l'imagination, mais le mariage l'endort.

Cette fille m'a bien trompée, continue-t-elle ; à l'entendre parler on eût dit qu'elle aurait eu plus de délicatesse que de passion, et plus d'imagination que de sentiment, je croyais qu'elle me ressemblait, et que son cœur était tout esprit ; mais hélas ! et son cœur et son esprit sont tout corps : quand je lui en fais des reproches, elle répond que l'a-

mour fut toujours ami des poëtes, et que j'ai tort de vouloir les mettre mal ensemble. Je vous en fais juge, monsieur, n'est-ce pas elle qui cherche *noise*? Quand on a intérêt de ménager l'amour il ne faut pas en venir aux extrémités avec lui, c'est le pousser à bout que de se marier.

S'il n'y avait que l'amour à perdre en se mariant, reprend le poëte, ce serait peu; mais qui ne sait que l'hymen effarouche les Graces et les Muses? J'ai lu dans une fable, inconnue aux anciens, qu'Apollon s'étant marié un jour, l'Hippocrène tarit le lendemain.

Un génie marié est un génie stérile. En effet, les productions de l'homme sont bornées; il faut opter de laisser à la postérité ou des ouvrages d'esprit, ou des enfans.

Mais j'apperçois un objet des plus tristes, qui vient interrompre la conver-

sation comique du vieux poëte garçon, et de la femme de lettres.

C'est un homme en grand deuil; il a outre l'appareil, la queue de son manteau qui couvre toute l'antichambre, et le bout de son crêpe est encore sur l'escalier. C'est un spectre de drap noir: que vient-il faire dans une assemblée de plaisir? Il sort de l'enterrement; que ne va-t-il achever de pleurer chez lui? Cependant il est homme de condition, il a perdu son père, on lui doit des complimens de condoléance; mais pourquoi vouloir partager sa douleur? Il ne vient ici que pour vous faire part de sa joie; la succession est si grosse qu'il ne sait à qui le dire: il cherche par tout qui le félicite; il faut pourtant s'affliger d'abord avec lui par bienséance. Que je suis fâchée, lui dit une dame!.. Je suis bien aise, dit notre orphelin, en prévenant le triste compliment, je

suis bien aise de vous trouver si à propos, on m'a dit, madame, que vous avez un bel ameublement dont vous voulez vous défaire, je m'en accommoderai.

Je ne puis vous exprimer, lui dit un cousin, combien je suis sensible à votre affliction, et j'irai au premier jour chez vous pour vous témoigner. . . . Je déloge demain, dit brusquement notre homme, je prends, une maison magnifique ; vous la connoissez, c'est celle que ce banquier faisait bâtir quand il fit banqueroute ; ses créanciers m'en accommodent.

Un troisième consolateur vient encore à la charge, et la larme à l'œil lui fait en longs complimens l'oraison funèbre du défunt : ce que j'estime le plus dans mon père, continue l'héritier, c'est qu'il ne m'a laissé aucunes dettes ; si vous saviez l'ordre admirable qu'il a mis à ses affaires, et les grands biens que j'ai

trouvés. . . . . Hé ! corbleu, monsieur, s'écrie un misantrope chagrin, votre père mourut hier, pleurez du moins aujourd'hui, vous vous réjouirez demain de sa succession.

Bon, reprend un sournois, qui feint de vouloir l'excuser, son père l'a assez affligé d'avoir vécu jusqu'à soixante et quinze ans, on ne peut pas s'affliger devant et après la mort d'un homme, d'ailleurs c'était un parâtre, un dénaturé, qui n'a jamais fait plaisir qu'à lui-même ; il plaignait à ses enfans jusqu'à l'éducation, et je dirais volontiers pour monsieur son fils ; enfin mon pere est mort, et sa mort est le premier bien qu'il m'a fait de sa vie.

Notre sot est charmé qu'on lui prouve qu'il a raison de se consoler : le sournois malin l'engage insensiblement dans une conversation indifférente, puis ensuite dans une plus enjouée ; et lui qui ne rit

jamais, se met à rire par malice, pour obliger le sot à rire aussi. Il pousse enfin la chose jusqu'à lui faire chanter avec lui la contre-partie d'un air à boire. Et quand il est à l'endroit le plus gai, il s'arrête tout court, et le tire doucement par le bras; monsieur, lui dit-il, d'un ton affligé, je vous demande pardon si j'ai violenté votre douleur pour vous faire chanter dans le triste équipage où vous voilà. A ces mots, l'homme en deuil baisse les yeux, il est si honteux de se surprendre en chantant, qu'il sort sans dire un seul mot, et même sans achever l'air à boire qu'il avait commencé.

Il y a long-temps qu'on a remarqué que la tendresse filiale n'est pas comparable à l'amour paternel. Il y a long-temps aussi qu'on en a cherché les raisons : je ne sais si quelqu'un a trouvé avant

moi celles que je vais dire, originales ou non, les voici.

Je suppose qu'un fils aime son père, selon toute l'étendue des obligations qu'il lui peut avoir, et que le père n'aime son fils que parce qu'il lui appartient; la tendresse paternelle l'emportera encore, car l'amour de propriété est toujours plus fort que l'amour de reconnaissance.

Un père qui perd son fils perd un bien qui lui appartient, et le fils perd un maître à qui il appartenait; vous sentez bien la différence de ces deux pertes.

Il y a peu de pères qui aient obligation à leurs enfans, et nous devons tous au moins la vie à nos pères. Croirait-on que ce fût une raison pour les moins aimer qu'ils ne nous aiment? Cette raison est bien injuste, elle est pourtant naturelle; nous n'aimons guère ceux à qui

nous devons, nous aimons mieux ceux qui nous doivent, et l'on se console plus aisément de la mort d'un créancier, que de celle d'un débiteur.

C'est cette nature injuste qui fait qu'un orphelin se réjouit de la mort d'un père qui se serait affligé de le voir seulement indisposé.

Un père regarde la vie d'un fils comme une continuité de la sienne propre. Ce fils cesse-t-il de vivre, le père commence à sentir la mort. Combien d'enfans, au contraire, ne commencent à goûter la vie, qu'après la mort de leurs pères ?

La mort d'un jeune homme touche bien autrement un vieillard, que celle d'un vieillard ne touche un jeune homme, l'expérience l'apprend, et mille raisons le prouvent. Une de principales, c'est la différence des réflexions que la mort fait faire aux uns et aux autres.

Mon père meurt à soixante et dix ans, dit en lui-même cet homme qui n'en a que trente ; j'ai donc encore du moins quarante ans à vivre. En calculant ainsi on se flatte, mais on se console. Mon fils vient de mourir, il n'avait que trente ans, j'en ai soixante, j'ai beau me flatter, je ne vois rien de consolant dans ce calcul.

Selon l'ordre naturel, le père doit finir avant son fils. Si tous les enfans mouraient de douleur à la mort de leur père, le genre humain périroit bientôt. N'est-ce point pour prévenir ce malheur, que la nature a pris soin d'endurcir le cœur des enfans.

Ce qui fait encore qu'un père a plus de naturel que son fils, c'est qu'il est toujours plus vieux que lui ; les liens du sang se fortifient avec l'âge, à mesure que les passions s'affaiblissent et que leur nombre diminue.

La rupture des liens du cœur est d'autant plus sensible qu'ils sont en plus petit nombre ; et l'on peut dire, qu'à un certain âge un père ne tient presque plus au monde que par ses enfans.

La nature nous fournit dans les arbres une image de l'ingratitude des enfans. Le tronc d'un arbre communique sa sève, c'est-à-dire, en terme de jardinier, son amitié aux branches qui sortent de lui, et nous ne voyons point que la sève retourne des branches au tronc.

Quelques enfans ingrats vont conclure de là, que l'ingratitude est donc fondée sur la nature ; qu'ils considèrent dans ce même arbre, que les branches ressentent bien plus vivement le mal qu'on fait à leur tige, que la tige ne ressent celui qu'on fait à ses branches. Un poëte italien ajouterait que l'amour filial des branches les fait expirer de

douleur du même coup de coignée qui abat la tige, et que la tige dénaturée reverdit souvent de joie, après qu'on lui a coupé ses branches.

La contrariété de ces deux comparaisons dans un même sujet, me met en humeur de chercher quelques raisons pour prouver tout le contraire de ce que je viens d'établir. J'ai dit que les pères sont plus touchés de la mort de leurs enfans, que les enfans de celle de leurs pères : voici quelques motifs de consolation pour ceux-ci, et d'affliction pour les autres.

Tu vois dans ton fils celui qui te doit survivre; avertissement fatal, objet importun : cet objet disparaît, sujet de consolation.

Tu vois dans ton père celui à qui tu dois survivre, en le voyant tu raisonnes ainsi : je suis venu en ce monde trente ans après lui, je n'en dois sortir que

trente ans après ; tant qu'il vivra, j'ai mes trente années franches. Par ce raisonnement, la vie du père fait dans l'imagination du fils une espèce de rempart contre la mort, ce rempart tombe, sujet d'affliction.

Un fils est accoutumé dès sa naissance a avoir un père ; il est attaché à lui par les préjugés de l'enfance. Est-il de plus forts liens et de plus difficiles à rompre ?

A l'égard du père, il n'a commencé d'avoir des enfans que vers l'âge de raison ; et cette raison a dû l'empêcher de s'attacher trop à une chose qu'il pouvait perdre.

Un père perd à la mort de son fils une personne qu'il aime ; un fils perd en son père une personne dont il est aimé : c'est perdre beaucoup davantage, puisque la perte est plus irréparable. Il est bien difficile de retrouver qui nous aime, il ne l'est pas tant de retrouver qui nous puissions aimer.

Ajoutez à cela; qu'un père qui perd un fils, peut espérer d'en avoir d'autres; mais à parler juste, on ne peut avoir qu'un père en sa vie.

Les réflexions commencent à m'ennuyer, rentrons dans le monde; j'y remarque qu'un faiseur de réflexions continuelles, est un ennuyeux personnage; il ne vous donne pas le temps de respirer.

Ce jeune magistrat a beaucoup d'esprit; mais il dogmatise pour se rendre plus vénérable. Il dit tout par maximes, jusqu'aux complimens; il veut être solide dans les conversations les plus enjouées, et ne badine que par sentences.

C'est une chose admirable, lui dit une grosse réjouie, que vous sachiez si bien faire le vieillard à trente cinq-ans; votre voisine qui en a cinquante, n'a pas si bonne grace à faire la jeune.

Une vieille, répond notre jeune hom-

me, une vieille qui travaille à se rajeunir et qui veut revoir le pays du bel âge, y va plus loin qu'elle ne croit; en courant à la jeunesse, elle retombe dans l'enfance.

A qui en veut cette dame qui traverse l'assemblée sans regarder personne? Son habillement est plus que négligé, sa coiffure n'est qu'ébauchée: elle a les yeux battus et la voix éteinte; vous devinez bien que c'est une joueuse: elle tire à part notre homme grave, pour lui emprunter vingt louis d'or qu'elle lui demande tout bas. Oui-da, répond-il tout haut, afin qu'on l'entende, ma bourse est à votre service; mais considérez à quelles extrémités le jeu... Hé! donnez vîte, interrompt la joueuse, on m'attend. Faites réflexion, continue-t-il en cherchant sa bourse, que vous étiez il y a six mois la plus charmante personne du monde. La reconnaissez-vous, mes-

dames, depuis qu'elle s'est abandonnée au désordre du lansquenet? Hélas! si une femme possédée du jeu, oublie de se parer et de conserver sa beauté, que n'oublierait-elle point dans l'occasion!

La joueuse avale cette avanie dans l'espérance de vingt louis d'or; le prêcheur indiscret les tire de sa bourse, en continuant de moraliser avec une telle application, que la joueuse a pris la bourse, couru au cercle, et perdu l'argent avant qu'il ait achevé de prouver qu'elle ne devrait pas jouer.

Mais il n'est pas temps de s'impatienter, il ne fait encore que commencer son sermon; la joueuse vient de lui fournir un texte, il va diviser en trois points la conversation; que je plains deux ou trois femmes dont il s'est fait un auditoire! elles voudraient bien le laisser parler tout seul; mais elles ont des procès; elles iront bientôt le fatiguer par

leurs sollicitations ; il est bien juste qu'elles se laissent ennuyer par ses réflexions.

Réjouissez-vous, mesdames, je vois venir un jeune merveilleux de ceux que vous appelez de jolis hommes, celui-ci est des mieux tournés. Il attire déjà vos regards, je prévois que vous l'écouterez plus volontiers que le sénateur que son arrivée a interrompu ; ses discours seront moins chargés de morale.

A peine l'aimable homme a-t-il paru, qu'il est entouré de toutes les femmes du cercle ; les unes le connaissent, les autres ont envie de le connaître : toutes enfin s'empressent de l'approcher. Quelle fureur ! s'écrie mon Siamois. . . .

Ici, je m'arrête tout court pour répondre à un critique, qui me demande d'où vient présentement ce Siamois, et de quoi je m'avise de le faire parler ici. Franchement je ne me souviens pas bien

moi-même où je l'ai laissé ; j'ai dû le placer à quelque coin de mon cercle, pour être spectateur de tout ce qui s'y passe. J'ai tort de vous l'avoir fait perdre de vue ; et puisque j'avais commencé de voyager avec lui, il eût été plus régulier de l'avoir toujours à mes côtés. Mais qui sait si cette régularité ne vous eût pas ennuyé ? J'aime mieux encore que mon livre soit irrégulier qu'ennuyeux.

D'ailleurs, en commençant j'ai fait mes conventions. Souvenez-vous-en : ne suis-je pas convenu avec moi-même, que je ne suivrais exactement ni le voyage, ni le Siamois ? Je finirai donc comme j'ai commencé, sans me gêner, ni dans le dessein, ni dans les sujets, ni dans le style ; en un mot, je me mets au-dessus de tout, excepté du bon sens.

C'est donc seulement parce qu'il m'en

prend envie, que je quitte la digression, pour savoir du Siamois pourquoi il s'est tant récrié, en voyant un troupeau de femmes s'ameuter autour d'un bel homme, (ce sont ses termes). N'ai-je pas raison de m'étonner, continue-t-il? La plupart de ces femmes me paraissent modestes dans leur maintien, sages dans leurs paroles : je crois voir en elles une raison solide; une mouche les pique, les voilà aux champs; la vue d'un jeune homme les met hors des gonds. Est-ce donc ainsi que l'amour?..... Doucement, mon cher compagnon, doucement.

Il ne faut pas attribuer à l'amour toutes les fautes que les femmes commettent contre la modestie, et contre la bienséance; je connais en elles une passion presque aussi forte, et d'autant plus dangereuse, qu'elles peuvent s'y

abandonner sans honte : cette passion c'est la curiosité.

Ce n'est pas amour, par exemple, c'est curiosité pure, que cet empressement pour l'homme qui vient d'entrer; premièrement curiosité de voir de près son habit; c'est un habit d'invention, tout couvert d'une broderie imaginée, et méditée à fond; le dessein leur plaît, il est bizarre, extravagant et raisonné; pour en étudier l'effet, Médor s'est enfermé cinq ou six semaines avec son tailleur; ce chef-d'œuvre de génie mérite bien toute l'attention des dames.

Autre motif de curiosité pour elles : ce joli homme a la vogue depuis peu; c'est là dernière mode, et il n'est permis qu'aux provinciales de ne le point connaître.

Fort bien, me dit le Siamois; on m'a déjà fait comprendre combien vos Pari-

siennes sont scrupuleuses sur les modes, elles auraient honte de porter un habit de l'an passé ; selon la règle des modes, ce joli homme leur paraîtra bien laid l'année qui vient.

Mais je leur pardonne de suivre l'usage du pays, je suis fâché d'avoir mal interprété leur curiosité ; je ne jugerai plus du cœur des femmes par leurs démarches.

A l'égard de votre joli homme, la curiosité me prend aussi de savoir si son esprit répond à sa figure ; mais il n'a point encore parlé, commencera-t-il bientôt ? Les dames qui l'environnent, dis-je à mon curieux, ont autant d'impatience que vous de l'entendre parler ; écoutons.

Elles lui adressent toutes la parole ; que répond-il ? tantôt oui, tantôt non, et tantôt rien : il parle à l'une des yeux, à l'autre de la tête, et sourit à celle-là

d'un air si mystérieux, qu'on croit qu'il y entend finesse; on devine qu'il a tout l'esprit du monde; sa physionomie parle, son air persuade, mais sa représentation fait toute son éloquence; si-tôt qu'il s'est montré, il a tout dit.

C'est dommage que la nature n'ait pas achevé son ouvrage; pour peu qu'elle eût joint d'esprit à un extérieur si prévenant, on lui eût passé mille balivernes pour un bon mot.

Mais nos dames commencent à se lasser d'entretenir une idole; chacune prend le parti d'aller parler à quelqu'un qui lui réponde. Médor va dans la chambre voisine, ne pensant qu'à étaler ses charmes; mais il est frappé d'abord de ceux d'une jeune femme; il l'assiège des yeux, il la minaude, il l'aborde enfin.

Cette dame est fort réservée; mais tout charmant que lui paraisse Médor,

on abord ne l'alarme point, et c'est
ncore la curiosité qui l'expose avec lui
u péril d'un tête-à-tête : elle se dispose
onc à écouter l'aventurier. Voyons
omment il se tirera d'affaire avec elle.
Il doit être fort embarrâssé auprès de
ette femme ; elle a beaucoup d'esprit,
lle ne se paiera pas de mines ; cepen-
ant nous en voyons des plus spiri-
uelles qui ne méprisent pas un bel ex-
érieur : aussi notre joli homme se pro-
iet-il bien qu'en persuadant qu'il aime,
persuadera facilement qu'on le doit
imer. Il met en usage les tours d'élo-
uence les plus fins, et les expressions
es plus touchantes du langage muet ;
'est sa langue naturelle, il la parle
ien, mais la belle dame l'entend mal :
ue fera-t-il donc pour s'expliquer clai-
ement? Il a au doigt un diamant d'un
rand prix, il faut trouver une manière
alante de l'offrir ; il prend un air en-

joué et badin, qui lui donne lieu de poser sa main dans toutes les attitudes qui peuvent faire briller son diamant aux yeux de l'indifférence. Il l'éblouit, elle tourne la tête d'un autre côté, ce badinage l'importune; c'est pourtant l'unique ressoúrce du sot, il est fort étonné de trouver une femme à l'épreuve d'un homme comme lui, et d'un diamant comme le sien; c'est une insensible, c'est une cruelle.

Dans le moment qu'il désespère de son entreprise, cette cruelle, cette insensible lui saisit brusquement la main, pour voir de près le diamant dont elle détournait d'abord les yeux; quel changement de fortune pour un amant rebuté! Il reprend courage, et pour faire une déclaration en abrégé, il tire la bague de son doigt et la présente. On la prend; et afin de la mieux considérer, on redouble d'attention: il redouble

'espérance et de hardiesse, il croit tre en droit de baiser une main qui eçoit son diamant. La dame est si atentive à le regarder, qu'elle ne pense oint à se fâcher; au contraire elle souit, et, sans autre cérémonie, met la ague à son doigt.

C'est à présent que la coquette est ssurée; l'amant transporté de joie, ropose l'heure et le lieu du rendezous. Monsieur, lui dit alors la dame, 'un grand sang-froid, je suis charmée e ce diamant; et ce qui fait que je l'ai ccepté sans scrupule, c'est qu'il m'appartient. Oui, monsieur, le diamant est moi; mon mari le prit sur ma toilette, l y a trois mois, et me fit croire enuite qu'il l'avait perdu.

Cela ne peut être, réplique le fat, 'est Bélinde qui me l'a troqué.

Justement, continue la femme, mon nari connaît cette Bélinde; il lui a

troqué mon diamant, elle vous l'a troqué, et moi je vous le prends pour rien; quoique mon mari méritât bien que je fusse d'humeur à en donner le même prix qu'il en a reçu de Bélinde.

A ce coup imprévu, le joli homme demeure interdit et confus : c'est en cette occasion que je lui pardonne d'être muet, un homme d'esprit le serait à moins.

Après le dénouement de cette scène, on entend du bruit dans l'anti-chambre; c'est un pauvre valet qui voit entrer un homme tout doré. Hé! bon jour, lui dit le valet, bon jour, mon ancien camarade. Tu en as menti, réplique l'autre, avec un soufflet. Sottise des deux parts : le valet ne pense pas à ce qu'il est, ni l'autre à ce qu'il a été; la pauvreté ôte le jugement, et les richesses font perdre la mémoire.

Cet homme qui s'offense de la fami-

liarité d'un valet, familiarise avec un prince : quelle distance de lui au prince! mais entre lui et le valet, je ne vois que le temps et l'argent.

Vous vous étonnez qu'il se méconnaisse depuis peu ; il était, dites-vous, si modeste dans les premiers temps de sa fortune ; d'accord, il eût été le premier à vous dépeindre l'état naturel de sa misère passée, et les miracles de sa prospérité subite. Tout cela frappait encore les yeux du monde, et il se faisait un mérite d'en parler, pour fermer la bouche à ceux qui en parlaient avant lui : ont-ils commencé à se taire? il s'est tu. A mesure que les autres oublient la bassesse de notre origine, nous l'oublions aussi, mais par malheur les autres s'en ressouviennent de temps en temps ; et quand une fois nous avons commencé à nous oublier, c'est pour toujours.

Ce grand seigneur (1) fut toujours élevé en grand seigneur ; son ame est aussi noble que son sang, je l'estime sans l'admirer ; mais celui qui par ses vertus s'élève au-dessus de son sang et de son éducation, je l'estime et je l'admire.

Toi donc de qui les vertus égalent la fortune, pourquoi cacherais-tu un défaut de naissance, qui relève l'éclat de ton mérite ?

Et toi qui n'as d'autre mérite que d'avoir fait fortune, fais-nous voir toute la bassesse du passé, nous n'en sentirons que mieux le mérite de ton élévation.

Ceux qui sont tombés du haut de la fortune, regardent toujours l'élévation où ils ont été ; mais ceux qui se sont

---

(1) Nous n'avons plus de grands seigneurs ; mais la maxime n'en est pas moins bonne.

une fois élevés, ne peuvent plus regarder en bas.

Cependant il serait salutaire à ceux-ci, de bien envisager leur première bassesse, pour tâcher de n'y plus retomber; et ce serait un bien pour les autres de perdre de vue une élévation qui leur fait mieux sentir la grandeur de leur chute.

Voilà, dit-on, un homme qui fait si fort le grand seigneur, qu'il semble qu'il n'ait jamais été autre chose. Eh! c'est souvent parce qu'il le fait trop, qu'on s'aperçoit qu'il ne l'a pas toujours été.

Pendant que j'ai fait mes réflexions, mon Siamois a fait aussi les siennes; il s'étonne moins de l'homme doré qui se méconnaît, que de l'assemblée qui semble le méconnaître aussi.

On lui fait un accueil de prince; ce ne sont pas des civilités, ce sont des

adorations. Eh ! n'êtes vous pas contens, s'écrie notre Siamois, n'êtes-vous pas contens d'idolâtrer les richesses qui vous sont utiles ? Faut-il encore idolâtrer un riche qui ne vous sera jamais d'aucun secours ?

J'avoue, continue-t-il, que je ne puis revenir de mon étonnement; je vois entrer dans votre cercle un autre homme de bonne physionomie, on ne fait nulle attention sur son arrivée. Il s'est assis, il a parlé, et parlé même de très-bon sens; cependant personne ne l'a écouté, et j'ai pris garde qu'insensiblement chacun défilait d'un autre côté, en sorte qu'il est resté seul à son bout.

Pourquoi le fuit-on ainsi, ai-je dit en moi-même, a-t-il la peste ?

Dans l'instant j'ai remarqué que tous ces déserteurs se rangeaient auprès de l'homme doré qu'on fête tant; j'ai com-

pris par là que la contagion de celui-ci, c'est la pauvreté.

O Dieux! s'écrie le Siamois, entrant tout-à-coup dans un enthousiasme semblable à celui où vous l'avez vu dans sa lettre; ô dieu! transportez-moi vîte hors du pays où l'on ferme l'oreille aux sentences du pauvre, pour écouter les sottises du riche; il semble qu'on refuse à ce vertueux mal-vêtu, sa place entre les hommes, pendant qu'on met ce riche sot au rang des dieux. En voyant cela, j'aurais presque envie de pardonner à ceux qui s'enflent de leur prospérité : celui-ci fut autrefois moins qu'homme parmi vous, vous en faites à présent une divinité. Ah! si la tête tourne à ce nouveau dieu, il s'en faut prendre à ceux qui l'encensent.

Il y a parmi nous, continue-t-il, des peuples qui adorent un certain oiseau, à cause de la richesse de son plumage.

Pour justifier la folie où leurs yeux les ont engagés, ils se sont persuadés que cet animal superbe a en lui quelque esprit divin qui l'anime; leur erreur est encore plus tolérable que la vôtre; car enfin cet animal est muet; mais s'il pouvait parler, ainsi que votre homme doré, ils reconnaîtraient que ce n'est qu'une bête, et cesseraient peut-être de l'adorer.

L'enthousiasme eût mené trop loin notre voyageur sincère; pour l'obliger à ne plus parler, je lui fis remarquer un personnage du cercle qui mérite bien qu'on lève le voile dont il se couvre pour attirer la confiance des sots.

Examinez-le bien, ce sérieux extravagant. Sa marotte c'est la probité: marotte aimable si son cœur en était attaqué, mais il n'en est frappé qu'à la tête.

On ne s'est point encore aperçu qu'il fût ni voleur, ni faussaire: sur cette

confiance, il se met à la tête de tous les gens de bien.

Il exige une foi aveugle pour ce qu'il dit, écoutez-le comme la vérité même. Affirme-t-il que ce roturier est noble, on n'ose plus lui demander ses titres.

Bien plus, il veut être cru sur les choses d'opinion, comme sur les choses de fait.

Hier deux astronomes, bons amis d'ailleurs, mais ennemis mortels dans la dispute, en étaient déjà aux injures; l'homme de probité arriva, et ne doutant point qu'un seul mot de sa bouche ne dût établir la paix entr'eux, fiez-vous à moi, dit-il au plus emporté; en homme d'honneur, ce n'est point le monde qui tourne, c'est le soleil.

S'il fait quelque affaire, il prétend que son mot soit un arrèt dont on ne puisse appeler sans injustice. Il s'offense qu'on songe seulement à prendre

avec lui les sûretés ordinaires. On doit savoir, que sa promesse verbale vaut mille contrats. Il eût volontiers exigé des parens de sa femme, qu'ils la lui eussent donné en mariage sur sa parole.

Il se pique d'être toujours exactement vrai dans ses expressions. Selon lui l'exagération est une mensonge horrible; et c'est trahir la vérité que de s'exprimer faiblement dans les choses mêmes qu'on devrait taire. Où trouverons-nous donc un modèle de cette exactitude impraticable ? Vous le trouverez en lui seul; pesez bien, vous dira-t-il, la force de mes paroles. Vous devez croire simplement ce que je vous dis, rien de moins, ni rien au-delà. En une occasion seule il vous permettrait d'ajouter, c'est quand il fait son propre éloge, et il le fait à tout propos.

Sur quelque sujet que roule la conver-

ation, il s'y jette à bon sens perdu, our faire l'étalage de ses vertus.

Une femme, par exemple, après avoir en éprouvé qu'il n'y a plus dans nos eunes gens, ni galanterie, ni sincérité, 'écriera plaisamment : ah! j'ai tort, messieurs, j'ai tort, il y a encore de la sincérité parmi les hommes, ils disent tout e qu'ils pensent des femmes.

A propos de cette espèce de sincérité, otre homme croit pouvoir mettre sur e tapis celle dont il se pique ; chacun a es défauts particuliers, dit-il, mais out le monde a celui de la dissimulaion : mon défaut à moi, c'est d'être rop sincère.

On tombe sur une autre matière : il a des riches si durs, dira un homme uiné, qu'il entre de la dureté dans leur ompassion même ; s'ils regardent le nalheur d'autrui, c'est pour mieux goûer leur bonheur propre.

Quel excès de dureté, s'écrie l'homme d'honneur; à mon égard, je tombe dans un excès tout opposé, je m'attendris d'un rien, je suis trop bon; c'est encore un défaut dont je ne me corrigerai jamais.

Un autre enfin, qui dans la suite d'un récit, prononce par occasion le mot d'avarice, se voit interrompu par le personnage, qui déclare net que la libéralité est son vice.

Ah! monsieur, dit froidement l'homme interrompu, vous avez là de grands vices; sincérité, bonté, libéralité: l'excès de modestie qui vous fait avouer ces vices, fait comprendre que vous avez toutes les vertus contraires.

Voilà, ce me semble, rompre en visière à l'homme d'honneur; c'est tirer sur lui à brûle pourpoint: il devrait être cruellement blessé; cependant il n'a pas seulement senti le coup; il s'est fait

un calus de vanité qui le rend invulnérable ; il prend tout en bonne part : dites-lui d'un ton ironique : ô le grand héros de probité ! il croit la chose à la lettre : déclarez-lui tout net, que vous le connaissez pour un franc scélérat ; c'est une ironie, vous plaisantez, et il entend raillerie.

Les railleurs ont beau jeu, comme vous voyez, avec un esprit si bien tourné : cette humeur commode, met toute l'assemblée en goût de raillerie. Quel régal pour les diseurs de bons mots ! ils peuvent là se rendre intelligibles à tous, hors à celui qu'ils drapent. Cependant leur malignité n'est pas encore contente, le plaisir serait de le piquer au vif pour confondre sa vanité ; ils se hasardent à l'attaquer en face ; vous n'y gagnerez rien, vanité est un mur d'airain, tous vos traits s'émoussent, et votre venin ne fait que blanchir ; c'est pourtant

dommage de perdre le fruit d'une raillerie si mordante.

Mais je m'aperçois qu'il n'y aura rien de perdu ; voici un esprit de travers, qui prend pour lui tout ce qu'on a dit pour l'autre, il rougit, il pâlit, il perd contenance, il déserte enfin, et sort en menaçant des yeux toute l'assemblée.

Que juge-t-on de cette levée de boucliers ? Tout le pis qu'on peut, c'est l'esprit du monde : s'il n'avait que la tête mal-saine, dit-on, il n'aurait pas été si sensible ; mais apparemment sa conscience est si ulcérée, qu'on ne peut toucher aucune corde, qui ne réponde à quelque endroit douloureux ; en un mot, tout le blesse, parce qu'il est capable de tout.

Voilà deux caractères qui paraissent fort opposés ; cependant il serait aisé de prouver qu'ils ont tous deux le même

fonds : quel est ce fonds? devinez-le si vous pouvez: un mot ne suffirait pas pour vous l'expliquer nettement, et je n'ai pas le loisir d'en dire davantage. J'entends venir un homme qui m'est connu ; il m'interromperait sans miséricorde, j'aime autant le prévenir et me taire.

Silence, silence, et tenez-vous dans le respect ; vous allez voir paraître un de ces grands seigneurs, qui croient que tout leur est dû, et qui doivent à tout le monde ; sa voix bruyante se fait entendre du bas de l'escalier ; on vient l'annoncer, et chacun prend son sérieux lorsqu'il entre avec un air riant et un visage ouvert qu'il referme tout-à-coup apercevant son ennemi : il lui sourit néanmoins par politique, et lui fait mille protestations d'amitié ; mais en offrant ses services, il pâlit comme un gascon qui offre sa bourse.

A peine est-il assis, qu'il s'empare de la conversation, parle en même temps à quatre personnes de quatre affaires différentes, interroge l'un sans attendre la réponse de l'autre, propose une question, la traite et la résout tout seul ; il ne se lasse point de parler, on se lasse de l'entendre ; chacun s'écoule, et voilà le cercle fini.

Le Siamois me demande si notre voyage l'est aussi. A peine est-il commencé, lui dis-je, vous n'avez encore fait que la première journée. J'y renonce donc, reprend-il brusquement ; car avant que j'aie fait toutes mes réflexions sur ce que j'ai vu dans cette première journée, je serai trop vieux pour en faire une seconde.

Vous avez raison, lui dis-je, la vie de l'homme est trop courte pour bien connaître un seul homme.

Il faudrait vivre au moins un siècle

pour connaître un peu le monde, et en revivre encore plusieurs pour savoir profiter de cette connaissance.

Nous sommes trop curieux de savoir ce que le monde fait, et pas assez d'apprendre ce qu'il devrait faire ; c'est pour cela qu'on voit tant de gens qui savent comme on vit, et fort peu qui savent vivre.

Le mot de *savoir vivre*, renferme, ce me semble, toute la sagesse humaine; cependant l'usage a bien affaibli cette expression. On y appelle un homme qui sait vivre, celui qui ne manque point de politesse; on s'informe peu s'il manque de probité.

Une autre expression dont on abuse encore, c'est celle de *connaissance du monde* : tel passe pour connaître le monde, qui n'a la tête pleine que de faits : un tel mourut hier, il avait été ceci, il avait été cela ; il laisse douze

mille livres : on parle de marier son héritière à Damon. Telle et telle chose est arrivée : enfin, celui qui sait le mieux toutes les minuties d'une histoire du temps, s'attire de l'attention et de l'estime ; c'est un génie supérieur, une bonne tête qui connaît le monde. Et si vous vous avisiez de faire une r'flexion solide sur ces événemens, on dirait de vous, c'est un parleur ennuyeux, qui ne connaît pas le monde.

On permet pourtant les réflexions satiriques ; mais on ne reçoit point celles qui instruisent, on n'écoute que celles qui mordent.

De tout ceci, le Siamois conclut, que la vie des français se passe à s'examiner et à se moquer les uns des autres : et j'en conclus moi, par rapport à mon sujet, que le plus grand et le plus ordinaire de tous les amusemens, c'est celui que le public donne aux particuliers,

et que les particuliers donnent au public.

Le public est un grand spectacle toujours nouveau, qui s'offre aux yeux des particuliers et les amuse.

Ces particuliers sont autant de petits spectacles diversifiés qui se présentent à la vue du public et le divertissent.

J'ai déjà fait voir en raccourci, quelques-uns de ces petits spectacles particuliers; notre voyageur exige encore de moi que je lui dise un mot du public.

LE PUBLIC.

Le public est un souverain, duquel relèvent tous ceux qui travaillent pour la réputation, ou pour le gain.

Ces ames basses qui ne se mettent guère en peine de mériter son approbation, craignent au moins sa haine et son mépris.

Le droit qu'il a de juger de tout, a bien produit des vertus, et bien étouffé des crimes.

Sans la crainte de ses jugemens, que de héros auraient été moins héros ! que de guerriers pacifiques ! combien peu de vertueux se seraient fait aimer ! que de scélérats se seraient fait craindre !

Les exhortations des pères, le naturel des enfans, l'amour des maris, la vertu des femmes, tout cela aurait bien peu de force, sans le qu'en dira-t-on du public, qui retient chacun dans son devoir.

Tout le monde fait sa cour au public; les ambitieux briguent sa faveur, et les honnêtes gens son approbation : les coquettes veulent s'attirer ses regards, et les femmes de bien son estime ; les grands recherchent son amitié, les petits n'en veulent qu'à son argent.

Le public a l'esprit juste, solide et

pénétrant ; cependant comme il n'est composé que d'homme, il y a souvent de l'homme dans ses jugemens.

Il se laisse prévenir comme un simple particulier, et nous prévient ensuite par l'ascendant qu'il a pris sur nous depuis tant de siècles.

On a beaucoup de vénération pour ses jugemens, car on sait que c'est un juge insensible à l'intérêt et aux sollicitations.

Il y a tel particulier qui vit et meurt dans ses préventions ; mais comme le public ne meurt point, il revient infailliblement des siennes ; quelquefois par malheur il en revient un peu tard. Si nous vivions deux ou trois siècles, chacun jouirait à la fin de la réputation qu'il mérite.

Cela ne serait pourtant pas sûr, car ce public est si malin, qu'il rend moins volontiers justice aux vivans qu'aux

morts ; et que souvent il n'élève les morts que pour abaisser les vivans.

Le public est un vrai misantrope : il n'est ni complaisant ni flatteur, aussi ne cherche-t-il point à être flatté. Il court en foule aux assemblées où on lui dit ses vérités, et chacun des particuliers qui composent ce tout, aime encore mieux se voir draper que de se priver du plaisir de voir draper les autres.

Le public est le plus sévère et le plus fin critique du monde ; cependant un vaudeville grossier suffit pour l'amuser toute une année.

Il est constant et inconstant : on peut dire que depuis le commencement des siècles, l'esprit public n'a point changé ; voilà sa constance ; mais il est amateur de la nouveauté : il change tous les jours de façons d'agir, de langage et de modes ; rien n'est plus inconstant.

Il est si grave, qu'il imprime la crainte

à ceux qui lui parlent, et si badin qu'une coiffure de travers fera rire tout un auditoire.

Le public est servi par les plus grands Seigneurs, quelle grandeur ! mais il dépend de ceux qui le servent, qu'il est petit !

Le public est, pour ainsi dire, toujours en âge viril par la solidité de sa raison. C'est un enfant que le moindre jouet fait courir comme un écervelé ; c'est un vieillard qui radote quelquefois en murmurant, sans savoir à qui il en veut, et qu'on ne peut faire taire, quand il a une fois commencé à parler.

On ne finirait point à chercher des contrariétés dans le public, puisqu'il a en lui toutes les vertus èt tous les vices, toute la force et toute la faiblesse humaine.

Qu'il est heureux ce public ! les rois lui font bâtir de superbes édifices, et lui laissent de beaux monumens, afin

qu'il se souvienne d'eux. Tous les historiens travaillent à son histoire : c'est pour lui qu'on laboure, qu'on seme et qu'on recueille : c'est pour lui chercher des commodités qu'on approfondit les beaux arts. Combien d'honnêtes gens abrégent leurs jours pour lui fournir de beaux exemples, et de savantes instructions ! combien de poëtes et de musiciens se creusent le cerveau pour le réjouir ! en un mot, on sacrifie à son utilité la vie et les biens de chaque particulier. Voilà un bonheur sérieusement établi ; mais quelque comique vous dira que le public ne peut être heureux, puisqu'on lui empoisonne son vin, et que toutes ses maîtresses sont infidelles.

Reprenons le sérieux, pour considérer la véritable grandeur du public ; c'est de lui qu'on voit sortir tout ce qu'il y a de plus considérable dans le monde : des souverains pour gouverner les provinces, des intendans pour régler, des guer-

riers pour combattre, et des héros pour conquérir.

Après que ces gouverneurs, ces magistrats, ces guerriers, ces héros se sont ainsi glorieusement répandus de toutes parts, ils viennent tous se rassembler à la cour : là, l'intrépidité tremble, la fierté s'adoucit, la gravité s'humanise, et la puissance disparaît.

Là, ceux qui se distinguaient comme autant de souverains, venant à se confondre parmi la foule des courtisans, deviennent courtisans eux-mêmes, et après avoir attiré les regards de tous, ils se contentent d'être regardés d'un seul.

Comme ses regards relèvent l'éclat des plus belles actions, chacun est jaloux de celui qui se les attire ; mais chacun ne laisse pas de caresser celui dont il est jaloux.

C'est ainsi que le mérite qu'ils se connaissent réciproquement, et qui paraît

l'unique lien de leur amitié, est souvent le principe secret de leur haine.

Il est de belles ames qui s'affranchissent de ces faibles vulgaires : et les véritables héros n'ont pas plus de peine à voir la gloire des autres, qu'à partager avec eux la lumière du soleil.

Je conviens, dit mon Siamois, en me disant adieu, que la France fournit quelques-uns de ces héros parfaits, et leur réputation est venue jusqu'en mon pays; mais c'est pour voir encore quelque chose de plus grand que j'ai entrepris ce voyage; et voici le raisonnement que j'ai fait en traversant les mers. La France est pleine d'hommes illustres, qui ne s'entr'aiment guère; il y a aussi quelques vrais héros qui s'entre-estiment sincèrement : *mais les uns et les autres s'accordent tous pour en révérer et en admirer un seul; il faut que ce soit un grand homme.*

FIN.

